This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

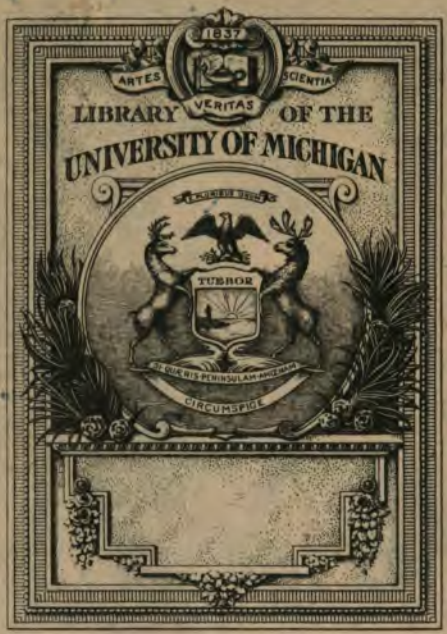
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

DC
151
.S72

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL-GÉNÉRAL SOULT

DUC DE DALMATIE

PUBLIÉS PAR SON FILS

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL-GÉNÉRAL SOULT

DUC DE DALMATIE

PUBLIÉS PAR SON FILS

PREMIÈRE PARTIE

Histoire des Guerres de la Révolution

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

8, rue de la Paix

MDCCCLIV

Soult, Nicolas Jean de Dieu
1769-1851

AVANT-PROPOS

Librairie
Champion
12-15123
9332
3v. + atlas

AVANT-PROPOS.

Mon père m'a chargé de publier ses mémoires, après sa mort, et je commence l'accomplissement de ce devoir.

D'après le plan que mon père a tracé, ses mémoires sont divisés en cinq périodes :

La première comprenant les guerres de la révolution ;

La seconde, les guerres de l'Empire, en Allemagne et en Pologne, jusqu'à la paix de Tilsitt ;

La troisième, la guerre d'Espagne ;

La quatrième, la fin de l'Empire, le premier et le second retour des Bourbons, jusqu'en 1815 ;

La cinquième période, enfin, comprendra

la dernière partie de la carrière de mon père, qui a été occupée par la vie politique, et par les fonctions de ministre du roi, qu'il a exercées pendant plusieurs années.

Mon père avait commencé, dès 1816, à s'occuper de ses mémoires, et pendant son exil, il en avait rédigé, de sa main, la première partie, celle que je publie aujourd'hui. Il n'avait laissé qu'une lacune, la fin de la campagne d'Allemagne, en 1800, campagne que la victoire de Hohenlinden a si glorieusement terminée. Il interrompit ce travail, qu'il comptait reprendre plus tard, pour s'occuper du classement des volumineux matériaux qu'il destinait à la suite de ses mémoires, pour les faire entrer dans le cadre qu'il avait tracé, et préparer ainsi les éléments de sa rédaction future. Il reprit enfin cette rédaction ; mais, au lieu de continuer ce qu'il avait commencé et interrompu depuis plusieurs années, il préféra passer de suite à la troisième partie de ses mémoires, à la guerre d'Espagne, comme à la partie de notre his-

toire militaire qui est encore la moins connue, qui a été la moins décrite, où il a joué un des premiers rôles, et sur laquelle il possédait les documents les plus étendus. Il se croyait en droit, plus que personne, de raconter cette guerre.

La rédaction de cette partie était commencée, et mon père la poursuivait, lorsque les événements de 1830 vinrent lui donner une tout autre occupation. Appelé dans la vie politique et dans les conseils du roi; chargé, pendant plusieurs années, du ministère de la guerre, de l'organisation de l'armée et de notre nouvelle conquête, en Algérie; du ministère des affaires étrangères, pendant quelques mois, enfin de la présidence du conseil; obligé par-dessus tout, de supporter les excessives et stériles fatigues de la vie parlementaire, mon père s'est livré à des travaux qu'on n'a pas encore oubliés, quoiqu'on oublie tant, et qui étaient tels, qu'après en avoir été le témoin assidu, j'ai encore peine à m'expliquer comment les forces humaines ont pu y résister; et il les a continués, jus-

qu'à l'âge de soixante et dix-huit ans. Alors seulement il a senti que ses forces trahissaient son zèle, et qu'avant d'arriver au terme de sa vie, il avait besoin de clore sa carrière active, et de *se recueillir*.

Pendant ces seize années, de 1830 à 1846, mon père ne pouvait guère songer à continuer le travail de ses mémoires. Les quelques intervalles de repos qu'il a pu trouver, lui étaient nécessaires, pour reprendre des forces, et pour se préparer à de nouvelles fatigues. Ainsi ce travail en est resté au point, où les événements de 1830 l'avaient trouvé.

Au moins, le travail préparatoire, celui de la classification, de l'ordonnancement et de l'analyse des pièces, qui devaient servir de base aux mémoires, était-il fait alors. Mon père m'y avait employé, pendant plusieurs années, sous sa direction et sous ses yeux, et il y avait joint des notes recueillies dans ses souvenirs. Il regardait ce premier travail comme le plus important, car il n'admettait pas que ses souvenirs pussent lui suffire,

pour écrire l'histoire même où il avait cependant été témoin et acteur. Ces souvenirs n'étaient pour lui qu'un accessoire. Il s'était imposé deux règles : l'une, d'établir rigoureusement les faits, par les recherches les plus scrupuleuses; l'autre, de se dépouiller de toute passion, et quand il avait à porter un jugement sur certaines actions ou sur certains hommes, d'y apporter la plus grande réserve. Il n'écrivait pas pour la circonstance du moment.

Ce scrupule allait plus loin encore; il tenait au fond de son caractère, qui était la bienveillance. Il le dit lui-même : « Ce motif seul (l'intelligence de l'histoire) a pu surmonter ma répugnance à dire mon opinion, quand elle était sévère, sur le compte de certains hommes, et à censurer quelques-uns de leurs actes. Mon respect pour les réputations bien acquises, et la crainte d'être injuste, m'ont longtemps fait hésiter. J'ai cependant réfléchi que je pouvais encore, sans offenser personne et sans nuire à aucune renommée, dire, avec liberté, mon sentiment. »

Ce sentiment, qui dirigeait sa pensée, lorsqu'il écrivait, avait aussi dirigé toutes ses actions et toute sa vie. Je ne lui ai pas connu un sentiment de malveillance envers aucun de ses contemporains; je n'ai pas découvert chez lui une trace de rancune ou de jalousie. Il allait plus loin, trop loin peut-être en certains cas, car il était souvent porté à une bienveillance excessive, pour ceux dont il avait personnellement à se plaindre. Il semblait craindre d'être entraîné, à son insu, par un sentiment qu'il n'aurait pas voulu s'avouer à lui-même, ne pas savoir pardonner, et cette crainte semblait souvent l'attirer vers l'excès contraire. Dans combien de circonstances, ne l'ai-je pas vu couvrir de son nom et de sa responsabilité des fautes qui s'étaient commises à côté de lui, et dont il était le premier à souffrir! Il ne pouvait pas se résoudre à briser la carrière d'un homme, ou seulement à lui nuire, et combien de fois ne m'a-t-il pas répété ce précepte : de respecter les carrières des hommes! Je n'ai connu chez mon père, et

peu de ses pensées m'échappaient, de répulsion que pour les mauvaises actions et les mauvais penchants. Pour eux, comme pour ce qui s'attaquait au bien de son pays, son aversion et son mépris étaient insurmontables, et quelquefois même on a pu lui reprocher de ne pas savoir assez les dissimuler. Quant aux injures qui ne lui étaient que personnelles, il se hâtait de les oublier.

Je me conformerai aux préceptes qui l'ont toujours guidé, et je m'efforcerai de m'inspirer de sa pensée en continuant ses mémoires; mais la rédaction des autres parties sera nécessairement différente de celle de la première. Tout leur intérêt historique se tirera des pièces que mon père avait classées, et qui étaient les éléments de son travail. Il m'a même souvent dit, que c'étaient pour lui ses véritables mémoires. Leur publication successive suivra celle-ci, d'aussi près que l'étendue d'un pareil travail me le permettra. Elle a des lacunes de l'histoire à combler, des points obscurs à mettre en lumière, des erreurs d'ignorance, ou de légèreté, ou

volontaires à relever, des faits à rétablir, des vérités enfin à faire connaître. Elle accomplira cette tâche.

Je n'ai plus que quelques mots à ajouter, sur la partie des mémoires de mon père, que je publie maintenant. Elle commence, avec son entrée au service, sept ans avant le commencement de la guerre de la révolution. Pendant les premières campagnes, mon père était encore dans les grades inférieurs. Ses mémoires sont alors assez brefs; il raconte succinctement ce qui se passait à l'armée, dans laquelle il servait; cependant il ne perd pas de vue les armées voisines, dont les opérations se liaient à celles de la première, ou exerçaient de l'influence sur elles, et il en suit les principaux mouvements. A mesure qu'il s'élève en grade, son horizon s'élargit, et il entre dans des développements de plus en plus étendus. Cependant, comme il n'avait pas entrepris d'écrire l'histoire complète de la guerre, les opérations des armées qui n'étaient pas sous ses yeux, ou n'étaient pas voi-

sines, restaient en dehors de son cadre : telles sont les premières campagnes sur les Alpes, celles sur les Pyrénées, la guerre de Vendée, la première campagne d'Italie, l'expédition d'Égypte. La première campagne d'Italie a exercé, il est vrai, la principale influence sur l'ensemble des événements, et c'est elle qui a dicté à l'Autriche la première paix ; mais dans l'histoire militaire, elle est un magnifique épisode, qui a sa place à part. Quant à la campagne de Marengo, et à celle de l'armée du Rhin, en 1800, la première se passait sous les yeux de mon père ; la seconde était voisine, sur un théâtre qu'il connaissait déjà, et il la suivait attentivement. Aussi est-il entré dans de plus grands développements sur ces deux campagnes, que sur toutes les autres. On regrettera, sans doute, qu'il n'ait pas terminé la dernière, comme il l'avait commencée, et qu'il ait laissé cette lacune, dans laquelle se trouve comprise une des plus belles pages de notre histoire militaire.

Mon père a commencé ses mémoires,

« pour employer, dit-il, ses heures de loisir, et pour l'utilité de ceux qui voudront y chercher des sujets d'instruction. » Il pensait à l'armée, à cette armée qu'il aimait tant, et de laquelle il dit encore avec un sentiment d'orgueil, après avoir cité un trait d'héroïsme de nos soldats : « Qu'on ne cite de pareils traits que dans les armées françaises. » L'armée, aussi, se souviendra de lui.

Saint-Amans-Soult, avril 1854.

CHAPITRE PREMIER

SOMMAIRE DU CHAPITRE PREMIER.

Mon début dans la carrière militaire. — Commencement de la guerre de la Révolution. — Campagne de 1792.

CHAPITRE PREMIER.

Né à Saint-Amand-la-Bastide, dans l'ancienne province de Languedoc, aujourd'hui département du Tarn, j'avais perdu de bonne heure mon père, qui était notaire, et je n'avais pas encore seize ans, au mois de février 1785, lorsque je me déterminai à suivre le penchant que, depuis mon enfance, je m'étais senti pour la carrière militaire. J'entrai au service dans le régiment royal-infanterie, que je rejoignis à Saint-Jean d'Angely. Je restai dans ce corps jusqu'à 1791, remplissant mes devoirs avec application, me livrant à toutes les études que je pouvais atteindre, sur la carrière que j'avais embrassée, et encourageant mes espérances par l'exemple de ceux qui se sont élevés par leur propre mérite. La révolution n'apparaissait point encore alors; lorsqu'elle arriva, amenant avec elle une guerre qui a duré vingt-cinq ans, elle me trouva prêt à mettre en pratique

les leçons que j'avais reçues, et confiant dans mes forces.

Je ne parlerai point ici de la révolution, il appartient à d'autres d'en écrire l'histoire. Toujours étranger aux factions et aux intrigues des partis, je n'ai jamais su qu'obéir, remplir mes devoirs envers ma patrie, la servir de tous mes moyens et la défendre contre ses ennemis. Je ne toucherai par conséquent, dans le cours de ces mémoires, aux questions politiques, qu'autant qu'elles se lieront aux opérations de la guerre et qu'elles seront nécessaires pour leur intelligence.

Le régiment où je servais était en garnison à Schelestad, en Alsace, lorsqu'en 1791, les bataillons de garde nationale, destinés à entrer dans les cadres de l'armée, furent formés. Le premier du Haut-Rhin vint dans cette place. Ce corps était nombreux, animé d'un bon esprit, mais composé d'officiers dont fort peu étaient capables d'être employés; la plupart, ainsi que tous les soldats, n'avaient jamais servi et ne connaissaient rien à l'état militaire. Un ancien capitaine du régiment de Diesbach-Suisse, M. Salomon, en était colonel; il désirait que sa troupe pût bientôt paraître à côté des troupes de ligne, mais il n'était pas secondé. On lui parla de moi; il me fit proposer d'entrer dans son bataillon, et il me demanda au maréchal Lückner. Je fus envoyé dans ce nouveau corps,

avec le grade de sous-lieutenant. C'était une irrégularité, car, d'après la loi sur la formation de ces bataillons, les volontaires avaient le droit de nommer leurs officiers. Les grenadiers y pourvurent, en me désignant pour leur compagnie; quelques mois après, le bataillon me nomma, par acclamation, à l'emploi vacant d'adjudant-major. Ensuite, je fus promu capitaine et je pris le commandement d'une compagnie.

Commencement de la guerre.

Le 20 avril 1792, la guerre fut déclarée à l'empereur François II, comme roi de Hongrie et de Bohême. La Prusse et tous les États de l'empire germanique étaient ses alliés, et la déclaration de Pilnitz venait de consacrer cette alliance; la guerre fut donc étendue à la Prusse et à l'Empire. Au même moment, la Sardaigne et l'Espagne faisaient aussi leurs armements. Ainsi, de tous côtés, sur les Pyrénées, sur les Alpes, sur le Rhin et sur la frontière de Belgique, la France dut rassembler des armées.

Le général Montesquiou eut le commandement de l'armée, dite des Alpes et des Pyrénées; il devait observer les armements de l'Espagne et de la Sardaigne. Le maréchal Lückner fut destiné à commander, en Alsace, l'armée du Rhin. Le général Lafayette eut l'armée des Ardennes et le maréchal Rochambeau l'armée du Nord. Les troupes ennemies, les plus rapprochées de nos

frontières, étaient en Belgique, dont le duc Albert de Saxe-Teschen était gouverneur. On forma le projet de prévenir leur rassemblement, et de marcher sur Bruxelles.

Les premières hostilités eurent lieu, en avant de Lille, sur la fin d'avril; elles furent suivies de la déroute des colonnes des généraux Dillon et Biron. Le général Lafayette fit aussi des démonstrations vers Namur; mais, de ce côté, il n'y eut point encore d'engagement. Le maréchal Rochambeau fut, immédiatement après, remplacé, dans le commandement de l'armée du Nord, par le maréchal Lückner. Celui-ci fit aussi des démonstrations, pour entrer en Belgique, mais elles n'eurent d'autre résultat que de ramener ses troupes sur Lille; le général Lafayette éprouva, en même temps, la perte d'un détachement, à Gliswille, près de Maubeuge.

Ce début de campagne n'était point favorable à la France; on fit une nouvelle répartition des armées, et les commandements furent encore changés. Le commandement du général Lafayette s'étendit, depuis la mer du Nord jusqu'à la Meuse; à sa droite, celui du maréchal Lückner comprit les frontières des Vosges et du Rhin, depuis Longwy jusqu'au Jura; mais ce dernier commandement dura peu, et ne fut guère que nominal. Le maréchal parut un instant sur le Rhin, mais n'y fit

rien, et les généraux qui étaient sous ses ordres se rendirent bientôt indépendants de sa direction. Ces généraux étaient le général Custine qui, avec une division, devait prendre possession de l'évêché de Bâle, le général Biron, qui avait la ligne du Rhin, jusqu'à Landau, et le général Kellermann, qui avait le commandement du camp de Sarreguemines.

Dès le mois de mai, le bataillon, dans lequel je servais, fut envoyé au corps d'armée du général Kellermann, et fit partie de la brigade de Bourbonnais. Tous les matins, des corps entiers devaient aller à la découverte, ou occuper, avant le jour, des positions sur la frontière. C'était une fort bonne pratique, qui avait pour but d'entretenir la vigilance, et d'instruire les troupes des détails du service. Lorsque c'était le tour de mon bataillon de marcher, le nouveau chef, qui avait été nommé en remplacement de M. Salomon, passé à une autre destination, me chargeait ordinairement de le suppléer dans le commandement, et les officiers obéissaient, sans difficulté, à mes ordres, quoique je ne fusse qu'adjudant-major, ou le dernier capitaine. Le chef avait cependant du mérite, mais il manquait encore d'habitude pour conduire des troupes, et il craignait de se compromettre. Je n'étais pas plus expérimenté que lui, mais j'avais plus de confiance, de sorte

que le service ne souffrait en rien. Les ennemis venaient à nous. Le général Kellermann se rapprocha de Sarrelouis, pour être plus à portée de couvrir le débouché de Trèves, et peu après il alla garder les lignes de la Queich, entre Landau et le Rhin; le général Biron se plaça à Wissembourg pour le soutenir. En partant de Sarreguemines, le général Kellermann détacha la brigade de Bourbonnais pour garder le débouché de Lembach, entre Bitche et Wissembourg; elle y établit son camp et y resta quelques mois. Diverses affaires de postes eurent lieu; mon bataillon s'y distingua. Un jour, il fut détaché avec un autre bataillon de volontaires, qui avait pour colonel un ancien officier fort âgé, peu propre à le diriger. Les ennemis étaient devant nous, il fallait faire des dispositions; les deux chefs également embarrassés me proposèrent de m'en charger. J'eus confiance, j'acceptai et je réussis; les ennemis furent repoussés. Notre mission remplie, nous rentrâmes dans le camp, où ce petit succès me fit honneur.

10 août. A Paris, les événements marchaient avec une effrayante rapidité; le 10 août avait eu lieu. Cet attentat avait renversé le trône et fait passer le pouvoir aux mains des factions qui divisaient l'Assemblée nationale. Les armées se ressentirent de la commotion; le général Lafayette se compromit par une tentative qui échoua, et il dut pourvoir à

sa sûreté. Arrêté aux avant-postes autrichiens, il fut traité avec rigueur et conduit comme prisonnier à Olmütz. Le commandement fut retiré au maréchal Lückner, et Dumouriez vint les remplacer l'un et l'autre.

Campagne des Prussiens en Champagne.

Dans la seconde quinzaine du mois d'août, l'armée prussienne, commandée par le duc de Brunswick, entra en Champagne. Elle avait commencé cette entreprise avec ardeur; ses chefs la firent manquer par leur légèreté. On leur avait persuadé qu'à leur approche la France entière se soumettrait, et la France, irritée du langage qui lui était adressé, se leva, au contraire, avec enthousiasme pour repousser l'ennemi. Après avoir répandu beaucoup de proclamations menaçantes, occupé un instant quelques villes, repoussé nos troupes jusque près de Châlons, les Prussiens se laissèrent intimider par les bonnes dispositions du général Dumouriez et par la contenance énergique du général Kellermann, à Valmy. Les pluies qui survinrent, et la dyssenterie qui gagna l'armée prussienne, achevèrent de la démoraliser; bientôt, éprouvant des pertes considérables, elle ne songea plus qu'à s'éloigner. A la fin de septembre, elle était en pleine retraite et nos généraux à sa poursuite; ils pouvaient lui faire un très-grand mal, peut-être même l'anéantir. Ils se contentèrent de reprendre les places de Verdun et de Longwy,

laissant les Prussiens, dont la plupart tombaient de misère sur les routes, continuer leur mouvement au delà de la Meuse. Sur la fin d'octobre, chacun des généraux, qui avaient participé à cette campagne, reçut une autre destination; Dumouriez retourna à Paris, et Kellermann mit ses troupes en cantonnement, entre la Sarre et la Moselle.

Le général Custine s'empare de Spire et de Mayence.

Pendant ces opérations en Champagne, le général Custine avait rassemblé, sous Landau, dix-huit-mille hommes, et le général Biron, qui commandait en Alsace, en avait vingt-sept mille, répandus dans cette province jusque devant Baden. En réunissant ces deux corps, on aurait pu entrer dans le Palatinat et se porter sur les derrières de l'armée prussienne, pour l'empêcher de repasser le Rhin; mais il n'y avait pas d'accord entre les généraux français, ou peut-être manquaient-ils de direction. Quoi qu'il en soit, Custine s'empara de Spire, le 30 septembre, et y fit deux mille cinq cents prisonniers. Ce premier succès devait le porter sur les traces des Prussiens; il préféra se rendre maître du Palatinat, et il eut l'espoir d'entrer dans Mayence par négociation. En effet, cette place lui fut remise le 21 octobre, et aussitôt il fit occuper Francfort-sur-le-Mein.

Il ne poursuit pas ses succès.

On a reproché au général Custine de s'être détourné du but qu'il devait poursuivre, d'avoir inutilement occupé Francfort et d'avoir répandu

ses troupes sur la rive droite du Rhin. Ce reproche est d'autant plus fondé, que les ennemis étaient encore aux environs de Longwy, au moment où le général Custine entrait dans Mayence, et que, de cette forteresse, il pouvait se porter sur Coblentz, par le Hundsruck, pour forcer les Prussiens à rentrer dans leur pays par Wesel. Dès lors, la première coalition eût été infailliblement dissoute en peu de temps, car il est indubitable que la Prusse, ayant perdu la plus grande partie de son armée dans une retraite désastreuse, se serait immédiatement retirée de la lutte, tandis que l'armée autrichienne, qui était en Belgique, eût été gravement compromise avant de pouvoir repasser le Rhin. C'eût été au moins une heureuse diversion en faveur de l'armée du Nord. En l'absence de Dumouriez, cette armée avait passé, en peu de jours, sous divers commandements, et elle se trouvait rejetée sur les places de Lille, de Condé et de Valenciennes, après avoir perdu le camp de Maulde et avoir eu divers engagements malheureux. Le bombardement de Lille eut lieu à la suite de ces revers ; les habitants déployèrent dans leur défense une vigueur et un courage qui produisirent le meilleur effet sur le moral de l'armée.

Cependant, le général Custine avait demandé des renforts, et il avait proposé d'envahir l'électorat de Trèves. L'armée dite du centre, que le

général Kellermann retenait cantonnée, entre la Sarre et la Moselle, devait prendre part à cette opération; dans le courant de novembre, douze mille hommes furent, en effet, détachés du Haut-Rhin, pour joindre le général Custine. C'était beaucoup trop tard pour agir selon le plan que ce général avait proposé, et lui-même aussi s'en écartait, en continuant à s'étendre sur la rive droite du Rhin, et en poussant inconsidérément ses troupes jusqu'à Limbourg, sur la Lahn.

Les Prussiens s'étaient remis de leurs pertes, et les contingents de quelques princes de l'Allemagne les avaient rejoints. Une partie de leur armée avait passé le Rhin, à Coblentz. Vers la fin de novembre, ils rentrèrent en campagne, et poussèrent facilement, devant eux, les détachements que Custine avait à la droite du Rhin; celui qui occupait Francfort fut en partie détruit, et celui que, quelques semaines après, le général Custine reporta sur Hocheim, y perdit son canon et la moitié de son monde. De ce côté, la rigueur de la saison fit suspendre, pendant quelque temps, les opérations. Custine en profita pour faire fortifier Cassel, vis-à-vis Mayence; mais il négligea de nettoyer d'ennemis la rive gauche du Rhin, jusqu'à Coblentz. Il le pouvait, d'autant mieux qu'il avait reçu le renfort de douze mille hommes, venu du Haut-Rhin, et que le général

Beurnonville, qui avait remplacé le général Kellermann dans le commandement de l'armée de la Moselle, marchait sur Trèves. Mais Custine ne fit rien, et l'opération de l'armée de la Moselle fut si mal conduite qu'elle échoua.

Bataille de Jemmapes.

Dumouriez avait rejoint l'armée du nord vers la mi-octobre, et aussitôt, il la fit entrer en Belgique. La bataille de Jemmapes fut livrée le 6 novembre; elle nous ouvrit les portes de Bruxelles, de Namur, d'Anvers, de Liége et d'Aix-la-Chapelle; tout le pays, jusqu'à la Roer, fut occupé. Dumouriez devait pousser jusqu'au Rhin, et il en avait l'ordre formel; l'armée autrichienne ne lui eût probablement opposé qu'une résistance insuffisante, et Beurnonville, qui devait pénétrer par l'électorat de Trèves, aurait pu communiquer avec lui, en même temps qu'il aurait facilité les opérations du général Custine. Dès lors les Prussiens et les Autrichiens étaient rejetés sur la droite du Rhin, et, à la fin de la campagne, les Français restaient maîtres de la rive gauche. Mais, cédant à des vues ambitieuses, Dumouriez s'engagea dans des débats politiques et administratifs, soit avec le gouvernement, soit avec les autorités des pays conquis. Tout à coup il interrompt ses opérations, met ses troupes en cantonnement, et va à Paris pour justifier son inconcevable inaction.

Conquête du comté de Nice et de la Savoie.

D'un autre côté, le général Anselme s'était emparé du comté de Nice. Le général Montesquiou avait fait son entrée à Chambéry, il occupait toute la Savoie et il tenait des postes sur les sommets des Alpes. Il devait chercher à amener la réunion de Genève à la France par la voie des négociations; il fit quelques démarches, en conséquence, mais avec sagesse; sa prudence fut blâmée : on le destitua, et il fut obligé, pour sa sûreté, de se réfugier en Suisse. Vers la fin de l'année, on prépara l'inutile expédition de Sardaigne, qui eut lieu sous les ordres de l'amiral Truguet, en janvier suivant. Le résultat en fut malheureux.

Cette analyse donne une idée générale des opérations militaires des armées françaises, dans l'année 1792. La campagne commença près de Lille, sous de funestes auspices; elle se termina par des conquêtes. On pouvait la rendre profitable, peut-être même décisive, si, comme je l'ai fait voir, Kellermann à la poursuite des Prussiens, Custine sur le Rhin, Beurnonville dans sa marche sur Trèves, et Dumouriez, en poussant devant lui les Autrichiens, avaient, chacun dans sa direction, rempli les ordres du gouvernement, et justifié les espérances que leurs projets avaient fait concevoir.

CHAPITRE II

SOMMAIRE DU CHAPITRE II.

Campagne de 1793. — Revers éprouvés par les armées du Nord et du Rhin.

CHAPITRE II.

L'année 1793 commença par un abominable crime. Dix jours après cet attentat, la Convention nationale déclara la guerre à l'Angleterre, à la Hollande et à l'Espagne. La diète germanique s'était déclarée contre la France; les princes qui n'avaient pas fourni leurs contingents dans l'année précédente se hâtèrent de les faire arriver sur le Rhin. Deux armées espagnoles menaçaient la frontière des Pyrénées, le Portugal lui-même suivait l'impulsion de l'Angleterre. L'Italie entière était notre ennemie; à Rome, l'envoyé de France, Basseville, fut assassiné. Il n'y eut que la Russie, la Suède, le Danemark et la Turquie, qui gardèrent la neutralité. La première de ces puissances procédait alors, avec l'Autriche et la Prusse, au partage de la Pologne. Le même sort était réservé à la France, si les engagements pris à Pilnitz avaient pu se réaliser. 21 janvier 1793.

Levée de 300 000 hommes. Composition des armées.

Pour faire face à tant d'ennemis, la Convention décréta une levée de trois cent mille hommes, destinés à porter les armées à l'effectif de cinq cent mille, dont cinquante mille de cavalerie et vingt mille d'artillerie. Mais une partie de ces troupes resta employée dans l'intérieur, où la guerre civile éclatait alors de toutes parts. C'est tout au plus si les diverses armées, qui étaient sur les frontières ou dans les pays conquis, réunissaient trois cent mille hommes, répartis à peu près de la manière suivante :

	Hommes.
En Belgique, sous le général Dumouriez.....	100 000
A l'armée de la Moselle, sous le général Beurnonville.....	30 000
Depuis Landau jusqu'au-dessous de Mayence, sous Custine.....	45 000
En Alsace, sous Biron.....	30 000
Sur les Alpes et à Nice.....	45 000
Sur les Pyrénées, en deux armées.....	35 000
TOTAL.....	285 000

Mais plusieurs mois s'écoulèrent avant que la levée extraordinaire qui venait d'être ordonnée eût produit quelque résultat; en attendant, les cadres tendaient sans cesse à s'affaiblir, par l'effet de la guerre et du dénûment dans lequel on laissait les troupes. Lorsque la nouvelle levée arriva dans les rangs, elle fut employée, pour la plus grande partie, à remplacer les pertes.

Les ennemis étaient dans une situation beaucoup meilleure, pour la formation, la tenue, l'instruction et l'administration des troupes; leur nombre excédait aussi, de beaucoup, celui des armées françaises.

	Hommes.
Sur le Rhin, depuis Bâle jusqu'au-dessous de Mayence, les Prussiens, les Autrichiens et les troupes de l'Empire, auxquelles étaient joints les émigrés français, s'élevaient à.....	135 000
Dans le pays de Luxembourg et en Belgique, les Autrichiens, qui, plus tard, furent joints par les Anglais, les Hanovriens et les Hessois, ensemble	140 000
Sur les Alpes et les Apennins, les troupes sardes et autrichiennes.....	50 000
Sur les Pyrénées, les Espagnols.....	55 000
Les Napolitains et les Portugais ne figuraient pas encore.....	»
TOTAL.....	380 000

Mais les soldats français ne comptaient pas le nombre des ennemis; ils avaient foi en leur propre valeur. Malgré les revers qu'ils éprouvèrent au commencement, les privations qu'ils eurent à supporter, le fréquent remplacement de leurs généraux, la profonde impression que devaient produire sur eux les cris des factions et les déchirements de l'intérieur, toujours au-dessus de leur fortune et de leur situation, ils ne virent que des devoirs à remplir; et en attirant sur eux les

dangers, ils détournèrent les regards du monde des scènes de désolation qui couvraient la surface de la France. Ce fut dans l'année 1793 que les armées essuyèrent les plus grands revers, et que l'intérieur du pays fut en proie aux plus grands déchirements. On vit à la fois l'insurrection de la Vendée, où, pendant plusieurs années, des Français s'entr'égorgèrent avec un acharnement inconcevable; d'autres insurrections dans la Bretagne, à Marseille, dans la Provence et dans la Lozère, la trahison qui livra Toulon aux Anglais, le siége de Lyon, dont les habitants déployèrent tant d'héroïsme, puis enfin les victimes du tribunal révolutionnaire! et toujours une impulsion irrésistible qui précipitait les événements et renversait tous les obstacles... L'histoire est condamnée à enregistrer ces pages sanglantes. Revenons aux armées pour les voir passer par les plus fortes épreuves, avant de parvenir à ressaisir la victoire.

Armée du Nord.

Dumouriez rejoignit l'armée du Nord au commencement de février; cette armée avait alors reçu des renforts qui l'élevaient à cent vingt mille hommes, forces plus que suffisantes pour rejeter au delà du Rhin l'armée autrichienne, qui ne comptait que quatre-vingt mille hommes, et dont le prince de Cobourg était venu prendre le commandement. Mais Dumouriez, qui avait

d'autres desseins, veut entreprendre la conquête de la Hollande, sous prétexte qu'une insurrection, qui n'attendait que son approche pour éclater, allait la lui livrer. C'était bien plutôt son armée qu'il allait entreprendre de livrer aux ennemis; car en même temps qu'il disposait d'une partie de ses troupes, sous les ordres du général Miranda, pour faire le siége de Maëstricht, une autre partie, qu'il dirigeait en personne, partait d'Anvers pour se porter sur Bréda, Gertruidenberg, Klundert, Wilhelmstadt et Berg-op-zoom. Les trois premières de ces places furent prises; mais les deux dernières résistèrent, et Dumouriez en avait commencé le siége, qui, selon ses plans, devait être suivi du passage du Moerdyk et d'une entreprise sur Dordrecht, lorsqu'il apprit que son aile droite, commandée par le général Valence, et qu'il avait laissée cantonnée aux environs d'Aix-la-Chapelle et sur la Roer, avait été surprise par l'armée autrichienne et mise dans le plus grand désordre; que le siége de Maëstricht était levé, et que les ennemis, après s'être emparés de Liége, avaient passé la Meuse. De grandes pertes en étaient résultées, mais Dumouriez persistait encore à pénétrer, par sa gauche, dans la Hollande; des ordres du gouvernement lui enjoignirent d'y renoncer et de revenir à Louvain, où son aile droite, que les Autrichiens

poursuivaient mollement, avait eu le temps de se rallier. L'armée était encore supérieure en nombre aux ennemis; elle se trouva en leur présence le 18 mars, dans les plaines de Neerwinden.

Défaite de Neerwinden.

Dumouriez fit de mauvaises dispositions et perdit la bataille. Ce revers fut suivi de l'évacuation de la Belgique et de la retraite des troupes de l'aile gauche, qui s'étaient avancées en Hollande. Namur fut aussi abandonné; bientôt après Dumouriez lui-même trahit. Il essaya de livrer à l'ennemi Condé, ainsi que d'autres places fortes, et de faire soulever son armée, mais il ne parvint à entraîner personne dans sa trahison. Poursuivi jusque dans sa propre armée, il fut heureux de pouvoir s'échapper; il emmena avec lui le général Beurnonville et quatre commissaires de la Convention, qu'il avait fait arrêter, et qu'il livra aux Autrichiens. L'armée continua cependant à faire tête à l'ennemi; mais elle ne put se maintenir dans le camp de Famars, ni empêcher les Autrichiens de s'emparer de Condé et de Valenciennes; plusieurs tentatives qu'elle fit pour dégager ces places furent infructueuses.

Trahison de Dumouriez.

La trahison de Dumouriez eut une influence considérable sur les événements qui suivirent, et elle fournit un nouvel aliment aux soupçons et aux cruautés des représentants en mission. Le

commandement de l'armée du Nord passa de main en main : Miaczinski avait péri sur l'échafaud ; Dampierre était mort au champ d'honneur, devant Valenciennes ; Custine, qui lui succéda, et qui trouvait une armée désorganisée, voulut commencer par y rétablir l'ordre et opérer avec prudence contre un ennemi victorieux : on ne tarda pas à lui en faire un crime, et il fut aussi envoyé à l'échafaud.

Avant de prendre le commandement de l'armée du Nord, qui lui fut si fatal, le général Custine avait fait une campagne assez malheureuse sur le Rhin. Pendant l'hiver, son armée était restée cantonnée dans le Palatinat, depuis Landau jusqu'à la Nahe, occupant Mayence et fortifiant Cassel. Elle était forte de quarante-cinq mille hommes ; mais la garnison de Mayence, les postes d'observation qu'elle avait à fournir sur le Rhin, jusqu'à l'embouchure de la Queich, en absorbaient une grande partie : l'armée était toute disséminée sur la ligne du Rhin jusqu'à Bâle, et n'était par conséquent en force nulle part. La présence des représentants du peuple Rewbell, Merlin et Hausmann, qui étaient en mission auprès de l'armée, paralysait toutes les opérations du général, qui n'osait se dégarnir sur aucun point. Sur la Sarre, l'armée de la Moselle, forte de vingt-cinq mille hommes, gardait les débou-

chés de l'électorat de Trèves et du pays de Deux-Ponts; nommé ministre de la guerre, Beurnonville en avait laissé le commandement au général Ligneville : celui-ci était incapable et voulait, comme son prédécesseur, rester indépendant.

Ainsi, les deux armées, qui devaient agir dans le même système d'opérations, fournissaient à peine au général Custine trente mille hommes pour faire face à une armée ennemie de quatre-vingt mille hommes, que conduisait le roi de Prusse en personne; encore, ces trente mille hommes étaient-ils divisés par détachements, depuis Worms jusqu'au-dessous de Bingen. Une division était du côté de Saint-Wendel, dans le pays de Deux-Ponts, pour lier les communications avec l'armée de la Moselle.

Cependant l'armée prussienne avait passé, sans obstacle, le Rhin à Bacharach, et son avant-garde venait de repousser de Stromberg les avant-postes du général Houchard. Le 20 mars, Custine fit reprendre Stromberg, mais il négligea de faire reconnaître au delà les mouvements de l'ennemi, et comptant sur la diversion qu'il avait demandée au général Ligneville, il ramena ses troupes sur la rive droite de la Nahe, où il passa huit jours dans la plus grande sécurité, et sans faire d'autres dispositions. De son côté, le général Ligneville n'avait pas fait le mouvement qui

lui avait été demandé. Le 27 mars, le général Neuwinger fut attaqué, battu et pris à Waldalgesheim, en avant de Bingen; cet échec, où nous perdîmes quatre à cinq cents hommes, fit renoncer Custine à défendre la Nahe. Il abandonna les magasins de Bingen et de Kreutznach, et alla se concentrer à Alzey, pour favoriser le passage d'un convoi qu'il avait fait sortir de Mayence. Les Prussiens marchent à lui et donnent, le 29 mars, près de Ginsheim, sur la tête du convoi, qui, après avoir perdu un millier d'hommes et du canon, rentre en désordre dans Mayence.

Retraite de l'armée du Rhin.

Le lendemain, le duc de Brunswick déboucha sur les hauteurs de Pferdesheim. Custine était déjà débordé, et ses divisions restaient tranquilles aux environs d'Alzey. Son irrésolution cessa lorsqu'il vit le danger; jusque-là Houchard l'avait vainement pressé de faire des dispositions. Ses ordres furent bientôt donnés, et les troupes se formèrent, au pas de course, en arrière d'Oberflersheim. Je m'y trouvais avec mon bataillon. A mesure que nous arrivions, nous étions engagés; bientôt l'affaire devint sérieuse et menaçante pour nos communications. Je craignais que mon bataillon, qui allait au feu pour la première fois, ne fît mauvaise contenance; cependant il tint bon ainsi que toute la brigade, et il vit tomber par la mi-

traille la moitié de son monde. A la faveur de cette résistance, Custine manœuvra avec habileté; au plus fort de l'action, il fit un changement de front par sa gauche, l'aile droite en avant, et à son tour il déborda l'ennemi. La communication fut alors assurée avec Landau. La nuit survint, et nous fîmes notre retraite sur Franckenthal, où nous eûmes ordre d'incendier les magasins; ceux de Worms avaient été abandonnés la veille. Les troupes ne prirent que quelques heures de repos. Sans s'arrêter, Custine les amena sur la Lauter, pour garnir les lignes de Wissembourg, abandonnant au pouvoir de l'ennemi les magasins qu'il avait à Spire, et laissant Landau à découvert.

Il pouvait disposer d'au moins trente-six mille hommes de l'armée du Rhin en se faisant rejoindre par les renforts qu'il était libre de tirer de la haute Alsace; il pouvait aussi appeler à lui l'armée de la Moselle, qui venait d'être réunie sous son commandement. Cette armée, forte de vingt-cinq mille hommes, avait à sa tête le général Daboville, qui avait remplacé le général Ligneville, destitué pour avoir fait manquer par son inaction les opérations de la campagne. N'ayant que peu d'ennemis devant elle, il lui était facile, sans rien compromettre, de venir appuyer la gauche de l'armée du Rhin. Ces forces réunies eussent fait une masse de plus de soixante mille hommes,

qui, bien dirigée, eût facilement pu reprendre le Palatinat et dégager Mayence, où Custine avait laissé vingt-deux mille hommes. Mais ce général ne prit aucune disposition; il laissa un faible corps prussien, commandé par le prince de Hohenlohe, s'établir devant lui, tandis que le général Wurmser, à la tête de dix mille Autrichiens, passait le Rhin et était, quelques jours après, rejoint par le corps du prince de Condé, fort de cinq à six mille hommes. En même temps le roi de Prusse, avec le gros de l'armée prussienne, investissait Mayence.

Le général Houchard alla remplacer le général Daboville dans le commandement de l'armée de la Moselle. Il s'établit aux environs de Deux-Ponts, occupant Bitche, Forbach et Hombourg. Une division de l'armée du Rhin s'établit à Lauterbourg. Le centre de cette armée prit son camp à Wissembourg et sur les hauteurs de Roth, ayant une avant-garde à Frekenfeld. Une brigade, commandée par le général Falk, fut détachée à Lembach, d'où elle occupait le Bobenthal et gardait, dans cette partie, les débouchés des Vosges. Mon bataillon dépendait de cette brigade. L'ensemble de troupes formait trente mille hommes; mais le général Custine laissa sans aucune nécessité d'autres troupes dans le Haut-Rhin jusque vers Porentrui; et, pendant six semaines que les ennemis nous

laissèrent tranquilles, il n'eut d'autres soins que de parcourir le pays, de passer quelques revues et de chercher à se populariser parmi les soldats, souvent même aux dépens des officiers, sur lesquels il faisait retomber ses fautes d'imprévoyance ou celles de l'administration.

Tentatives infructueuses du général Custine.

Le meilleur accord régnait entre Custine et les nouveaux représentants du peuple, qui étaient arrivés à l'armée. Cette bonne intelligence et le bon esprit qui ne cessait d'animer les troupes, lui rendirent quelque confiance et le firent malheureusement désigner pour le commandement de l'armée du Nord. Il voulut cependant, avant de quitter l'armée du Rhin, faire une dernière tentative en faveur de Mayence. Deux divisions de l'armée de la Moselle, sous les ordres du général Houchard, durent se diriger, de Hombourg, vers les gorges d'Anweiler, pour se mettre en communication avec l'armée du Rhin ; elles se montrèrent sur le plateau de Carlsberg ; à leur approche, le prince de Hohenlohe se retira sur Landstuhl ; mais Houchard s'arrêta, et il n'y eut point d'engagement. Ainsi de ce côté tout se passa en démonstrations.

L'armée du Rhin avait eu ordre de se porter sur la Queich et Landau. La division de droite, commandée par le général Ferrière, marcha de Lauterbourg sur Rilsheim, et une division du cen-

tre, aux ordres du général Landremont, qui commandait aussi l'avant-garde, s'avança du camp de Wissembourg vers Impflingen; ces deux divisions allaient pour se réunir à Ottersheim. Elles étaient près de se joindre; déjà le général Ferrière avait dépassé Hert et Rilsheim, et Landremont débouchait des bois qui sont en avant de Herxheim, lorsque des deux côtés on donne sur le corps autrichien, commandé par le général Hotze, et sur l'armée de Condé. Aucune disposition ne se fait; l'ennemi montre beaucoup de cavalerie, le désordre se met dans nos rangs, on ne songe plus qu'à la retraite. Quelques bataillons, qui furent heureusement placés en arrière d'Herxheim, arrêtèrent la poursuite; cependant on perdit quatre à cinq cents hommes et deux pièces de canon. Ensuite les troupes rentrèrent dans leur camp, et le général Chambarlhac, qui avait été chargé de faire une démonstration insignifiante à Fort-Louis, sur le Rhin, y renonça également. Après cette vaine démonstration si mal conçue, Custine remit le commandement de l'armée du Rhin au général Beauharnais, et il partit pour l'armée du Nord.

Siége de Mayence.

Deux mois se passèrent sans qu'il y eût d'engagement sur la ligne. Pendant ce temps, l'armée du roi de Prusse, forte de cinquante mille hommes, se livra au siége de Mayence. La garnison de cette forteresse, au nombre de vingt-deux mille

hommes, avait avec elle les représentants du peuple Rewbell et Merlin, et pour la commander des généraux de mérite, Meunier, Doyré, Aubert-Dubayet et Kléber. Elle livra plusieurs combats brillants pour retarder les approches; cependant la résistance ne fut point poussée jusqu'au terme où elle pouvait arriver. Le corps de place n'était point attaqué ni la troisième parallèle entièrement ouverte; on manquait à la vérité de viande, mais il y avait encore du pain pour plusieurs jours, et les munitions ne manquaient pas, lorsque les représentants, sous prétexte que la ville n'était point française, et que la garnison, alors réduite à dix-huit mille hommes, pouvait être employée plus utilement dans l'intérieur de la république, firent décider, le 22 juillet, par un conseil de guerre, qu'on devait capituler. Les conditions furent que la troupe ne serait point prisonnière de guerre, et qu'elle aurait la liberté de rentrer en France avec armes et bagages, sans pouvoir toutefois pendant un an être employée contre les alliés.

Le comité de salut public sentait néanmoins qu'il était de la plus haute importance de conserver Mayence et de secourir la vaillante garnison renfermée dans cette place; des renforts avaient été dirigés sur l'armée du Rhin et sur celle de la Moselle. Les généraux Beauharnais et Houchard avaient même reçu, à ce sujet, des instructions

très-pressantes; mais le délai qu'ils mirent à leur exécution, les dispositions décousues qu'ils prirent, et la capitulation de Mayence, arrivée beaucoup plus tôt qu'on ne s'y attendait, les rendirent inutiles. Le 7 juin, l'armée de la Moselle livra un combat, à Arlon, contre le corps autrichien du général Schrœder, qui couvrait Luxembourg, et remporta l'avantage. Houchard n'en tira aucun profit pour l'ensemble des opérations; au lieu de se rapprocher de l'armée du Rhin, il s'étendit à gauche, et resta un mois dans l'inaction; ce ne fut que dans les premiers jours de juillet, et après bien des pourparlers avec le général Beauharnais, qu'il parvint à s'entendre avec lui pour reprendre le mouvement. Le général Pully, commandant le corps des Vosges, partit de Deux-Ponts et de Hornbach; voulant déboucher par Auerbach, il fut repoussé et opéra son mouvement par Mühlbach jusqu'à Clausen; il devait lier sa droite par Leimen avec la brigade du général Darlande, qui faisait la gauche de l'armée du Rhin. Deux divisions de l'armée de la Moselle, commandées par Houchard, campèrent, le 18 juillet, à Neukirchen; le 19, elles se portèrent sur Waldmohr, poussant leur avant-garde jusqu'à la Glan et Cusel. Elles ne trouvèrent point d'ennemi; le duc de Brunswick avait déjà replié sur la Lauter le corps prussien qui défendait la Glan, en même

Faux mouvements des armées de la Moselle et du Rhin.

temps qu'il renforçait celui de Leimen. Il se servit de ce dernier, pour repousser les attaques de Pully à Leimen et à Hermsberg.

Pendant que ces mouvements avaient lieu dans les Vosges, l'armée du Rhin se borna à se porter sur la Queich et à pousser son avant-garde jusqu'à Franckweiler, au delà de Landau, dans la direction de Germersheim. Le général Beauharnais avait à gauche ses principales forces; il eût mieux fait de les y tenir toutes réunies et de laisser sa droite à découvert; il eût mieux fait surtout de rapprocher davantage l'armée de la Moselle et de commencer son mouvement beaucoup plus tôt; mais il ne se décida à marcher sur l'ennemi que le 22. Le manque d'ensemble et l'éparpillement de ses troupes furent cause que les faibles succès qu'il obtint à Burweiler, à la Chapelle de Weyer, à Nusdorf et à Walsheim se trouvèrent balancés par les pertes qu'il éprouva à Zeiskam, à Damheim et à Bellheim. Cependant, le 25, il sembla vouloir suivre, vers Neustadt, le corps prussien qu'il avait repoussé de Weyer, lorsqu'il reçut la nouvelle que Mayence avait capitulé, et que, le même jour, la place était remise aux alliés. Il n'y avait dès lors plus de motif pour continuer le mouvement, et les espérances de l'armée, qui avait compté sur une plus longue résistance, furent déçues.

Tant que l'espoir d'un succès avait entretenu l'enthousiasme des troupes, on n'avait songé qu'à obéir; mais les dispositions du général en chef furent critiquées avec amertume, lorsqu'elles eurent échoué, et l'armée découragée se mit en retraite, le 27, pour rentrer dans les lignes de Wissembourg, en se laissant braver par un corps de douze mille hommes autrichiens et émigrés de Condé, que Wurmser avait lancé des bords du Rhin sur notre aile droite jusqu'à Jockim, et qui vint ensuite inquiéter la colonne principale du côté d'Insheim, lorsqu'elle eut dépassé Landau. L'armée de la Moselle se replia également, et elle reprit ses premières positions à Hornbach et sur la Sarre.

Les fausses combinaisons des généraux des deux armées avaient amené ce malheureux résultat; elles tenaient à la crainte qu'ils avaient l'un et l'autre de se compromettre, et pour Houchard en particulier, à son incapacité; il n'avait d'autre mérite que d'être brave devant l'ennemi. Il fut cependant nommé au commandement de l'armée du Nord, et Beauharnais, qui auparavant avait refusé le ministère de la guerre, fut sacrifié. Arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire, il partagea le sort de Custine, et périt aussi misérablement. La garnison de Mayence, que Beauharnais n'avait pu sauver, traversa l'armée; elle

nous vit dans la consternation, et reçut de nous des marques du plus vif intérêt. Continuant ensuite sa route, cette héroïque colonne fut s'engloutir dans la Vendée.

Si du moins la fortune avait balancé les revers éprouvés sur le Rhin et au nord, par des succès obtenus sur les autres points, où la guerre était aussi engagée! Mais partout, cette année, elle fut contraire aux Français, qui payèrent leurs essais par des défaites, et subirent les effets inévitables de l'inexpérience de leurs généraux, de l'indiscipline des troupes, des vices de leur organisation, de l'imprévoyance ou de la cupidité de l'administration, et de l'influence souvent malheureuse des représentants sur les armées. Ce fut un temps d'épreuve difficile à passer, mais quand l'armée en sortit, elle s'y était retrempée; les nouveaux chefs, qui étaient destinés à fixer la victoire, sentaient, sous le coup de ces revers, leur intelligence se développer, méditaient sur les fautes qu'ils voyaient commettre, et se formaient au milieu des rangs.

Deux armées, celle des Alpes et celle du Var, étaient sur la ligne des Alpes françaises, depuis la Suisse jusqu'à la mer. La première, forte de trente mille hommes, sous les ordres du général Kellermann, gardait la Savoie et les divers passages des Alpes jusqu'au col de l'Argentière, où

elle se liait à l'armée du Var. Celle-ci, qui fut portée à trente mille hommes, passa successivement sous les ordres des généraux Biron et Brunet. L'une et l'autre armée eurent plusieurs affaires de détail dans les passages des Alpes; mais ces diverses tentatives se ressemblèrent toutes par le décousu des dispositions et par la contrainte qui, pesant constamment sur les généraux, les empêchait de faire des plans de quelque étendue; la présence des représentants et la peur de se compromettre les paralysaient là comme ailleurs. Il ne se passa rien de remarquable de ce côté. A l'époque du siége de Lyon, l'armée des Alpes y fut appelée. Enfin, il en fut de même aux armées des Pyrénées orientales et des Pyrénées occidentales. Nous y éprouvâmes des revers, mais les généraux espagnols ne surent pas en profiter malgré leur supériorité, et le territoire français fut à peu près préservé.

CHAPITRE III

SOMMAIRE DU CHAPITRE III.

Suite de la campagne de 1793. — Succès obtenus par l'armée du Nord à Hondschoote, à Menin et à Vattignies. — Opérations malheureuses des armées du Rhin et de la Moselle. — Perte des lignes de Wissembourg. — Siége de Landau.

CHAPITRE III.

Vers le milieu de 1793, l'ordre commença peu à peu à se rétablir dans les armées; nous essuyâmes encore des revers, mais il y eut un peu plus de régularité et de conduite dans les opérations de la guerre. En même temps, le sentiment de l'indépendance nationale enfanta des prodiges dans tous les rangs de la population. Sous l'impulsion terrible que donnait la Convention, tout le monde devint soldat; partout s'organisèrent des ateliers pour la fabrication des armes et des munitions; des retranchements s'élevèrent sur tous les points accessibles; la France ne fut plus qu'un vaste camp. Les proclamations imprudentes des généraux étrangers, qui dévoilèrent trop tôt les vues de leur gouvernement, contribuèrent plus que toute autre cause à développer ce grand mouvement national qui anima les armées, les soutint dans leurs revers et les prépara aux succès qui devaient

en être la suite. Il faut ajouter que nous fûmes puissamment aidés par les fautes des généraux de la coalition, qui ne s'entendaient pas sur la direction à donner à la guerre; tantôt ils agissaient isolément, ou bien ils restaient dans l'inaction, et presque toujours ils faisaient un mauvais emploi de leurs forces.

Armée du Nord.

L'armée du Nord jouait alors le principal rôle. Depuis la fin de mai, trente-cinq mille hommes de cette armée, commandés provisoirement par le général Kilmaine, se trouvaient retranchés au camp de César, entre Cambrai et Bouchain, d'où ils gardaient les deux rives de l'Escaut. Des forces plus considérables étaient réparties dans les places de cette frontière, pour en former les garnisons. Les Autrichiens avaient pris possession de Condé et de Valenciennes, au nom de leur souverain; ils se préparaient à assiéger le Quesnoi et Landrecies. Non moins intéressés, les Anglais voulaient aussi prendre Dunkerque, pour leur compte. Le prince de Cobourg et le duc d'York, qui disposaient de cent trente mille hommes, s'engagèrent séparément dans une guerre de détail; tandis que s'ils eussent été réunis, rien ne les empêchait alors d'envahir la France et de menacer Paris. Cependant, au commencement d'août, ils se décidèrent à marcher de concert sur le camp de César. Partant de Villers-en-Cauchy, le duc d'York, à la

tête de vingt-quatre mille Anglais, passa devant Cambrai et se porta, par les hauteurs de Cantain, sur Bourlon, pour tourner la droite des Français. Un autre corps détaché devait intercepter, à Aubigny-au-Bac sur la Sense, la route de Cambrai à Douai. Le prince de Cobourg dirigea l'armée impériale, de Hérin, par Haspres, sur Thun-Saint-Martin, pour y passer l'Escaut et attaquer le front.

Le succès de ces dispositions paraissait infaillible aux généraux ennemis. Leurs forces étaient presque doubles de celles des Français; mais en démasquant trop tôt leurs mouvements, ils donnèrent au général Kilmaine le temps de se mettre en défense et de les éviter. Le 7 août, ce général évacua le camp de César, et se replia vers Arras. Le 8, son arrière-garde était encore à Marquion, lorsqu'elle est, tout à coup, enveloppée par la cavalerie anglaise; Kilmaine revient à son secours et la dégage; le combat fut à son honneur. Ensuite, il continua sa retraite, et après avoir passé la Scarpe, il établit l'armée à Biache-Saint-Vaast et à Gaverelle, entre Arras et Douai. Dans cette circonstance, sa prudence sauva l'armée; cependant, trois jours après, il fut remplacé dans le commandement par le général Houchard.

Les alliés prennent le Quesnoi et assiégent Dunkerque.

Les généraux ennemis abandonnèrent aussitôt, et sans raison, le mouvement qu'ils avaient commencé. Le duc d'York rétrograda, pour se porter

sur Dunkerque, en passant par Orchies et Tourcoing. Les renforts hessois et autrichiens, qu'il reçut dans ce mouvement, portèrent son armée à près de quarante mille hommes; en outre, l'armée hollandaise était campée à Menin. Le prince de Cobourg alla investir le Quesnoi et occuper la forêt de Mormal. De faibles détachements français observaient ses mouvements; ils ne purent l'empêcher de déployer les immenses moyens qu'il avait préparés pour réduire le Quesnoi; la place capitula le 11 septembre, après avoir soutenu 15 jours de tranchée ouverte. Dans le temps qu'elle succombait, des efforts tardifs étaient faits pour la dégager : à Avesne, par une division sortie de Cambrai; à Fontaine, par une autre division sortie de Landrecies; à l'entrée de la forêt de Mormal, par une colonne partie du camp de Maubeuge. Ces tentatives décousues et mal conduites restèrent sans résultat, et ne firent qu'ajouter aux pertes de la campagne.

Ce succès, que les ennemis remportèrent à leur gauche, fut compensé par des revers essuyés à leur droite. En partant de Turcoing, le 20 août, le duc d'York divisa son armée en deux colonnes : l'une, commandée par le maréchal Freitag, marcha sur Poperingue et Rousbrugge, comme corps d'observation; l'autre, destinée à former le siége de Dunkerque, et conduite par le prince en personne,

alla, par Menin, Ypres et Yverdingen, camper devant Furnes.

Les Français avaient, à Gyvelde, entre Furnes et Dunkerque, un camp de quatre mille hommes, et à Bergues, une bonne garnison. Deux autres camps, placés à Cassel et à Bailleul, communiquaient avec une division qui était aussi campée en avant d'Armentières; et, dès son arrivée à l'armée, Houchard avait détaché de sa droite une autre forte division, pour renforcer sa gauche. Ainsi l'ensemble des forces disponibles pouvait s'élever, sur ce point, à vingt-huit mille hommes, sous les ordres du général Jourdan. Il ravitailla Dunkerque, y fit passer de nouvelles troupes et en donna le commandement supérieur au général Souham. La place était en mauvais état de défense et mal armée. Si les ennemis en avaient complété l'investissement, et s'ils avaient été secondés par la flottille de bombardement qu'ils attendaient des ports de l'Angleterre, ils auraient pu réussir; mais l'escadre anglaise n'avait point encore paru, et une flottille de canonnières françaises restait libre d'inquiéter, par son feu, la droite de la ligne du duc d'York; tandis que l'adjudant général Hoche, qui se trouvait à Dunkerque, communiquait à la garnison son énergie, et exerçait déjà de l'influence sur les opérations. Après un vif engagement à Rosendal, le 28 août, les Anglais ouvrirent la tranchée.

Cependant des dispositions étaient faites pour marcher au secours de Dunkerque. Le comité de salut public venait de faire partir en poste des renforts tirés des armées du Rhin et de la Moselle; et de son côté, Houchard, en dégarnissant sa droite, pouvait rendre cinquante à soixante mille hommes disponibles. Son premier plan était de se porter, de Lille, par Menin, sur Dixmude, pour couper les communications de l'armée anglaise, et de l'attaquer par sa gauche. Dans cette vue, le 27 août, il fit avancer quinze mille hommes du camp de la Madeleine, près de Lille, sur Turcoing, Roncq, Moucron et Lannoy, contre les brigades hollandaises, détachées du camp de Menin, qui occupaient ces postes. On s'y battit tout le jour, avec une grande perte d'hommes des deux côtés; à la nuit, les Français rentrèrent dans leur camp.

Ce résultat porta le général Houchard à faire d'autres combinaisons, et fit juger qu'il ne s'était engagé à des démonstrations éloignées, que pour attirer de ce côté l'attention des ennemis; car, peu de jours après, il se rendit à Cassel, et se disposa à attaquer directement le corps d'observation du maréchal Freitag, en même temps qu'il fit prévenir le général Souham, à Dunkerque, de préparer la garnison à une vigoureuse sortie. Elle eut lieu les 5 et 6 septembre; les Anglais y perdirent beaucoup de monde et des officiers de marque; ils

furent ainsi empêchés de renforcer le maréchal Freitag.

Le 6, Houchard mit son armée en mouvement ; le général Jourdan marcha sur Houtkerke et en délogea les ennemis ; le général Hédouville s'avança, par Steenwoorde, sur Poperingue, et contint la garnison d'Ypres. Houchard, avec une troisième colonne, se présenta devant Herzeele, et le général Landrin alla attaquer, à Wormhout, le général hanovrien Walmoden. Après ce premier mouvement, Jourdan porta à Proven la brigade du général Collaud, pour aider le général Hédouville, qui devait attaquer Rousbrugge, et il ramena cette brigade sur Herzeele. Ce poste était barricadé ; néanmoins Jourdan l'enlève, passe l'Yzer, et chasse encore de Bambecke les ennemis qu'il pousse sur Killem ; à Rexpoede, il se met en communication avec l'avant-garde du général Hédouville.

Combat de Rexpoede.

La rapidité de cette disposition déconcerta le maréchal Freitag dans sa défense. Sa droite était encore à Wilder et à West-Capelle, que Jourdan la dépassait à Rexpoede ; tous ses corps étaient désunis. Pour gagner le temps de les rallier et de rétablir sa ligne, il veut reprendre Rexpoede ; Jourdan lance sur lui sa cavalerie et le fait prisonnier ainsi que le duc de Cambridge. C'était un immense avantage ; Houchard pouvait le rendre

décisif en concentrant ses divisions à Rexpoede. La nuit approchait et allait couvrir ses mouvements ; mais, au lieu de prendre ce parti, il craignit de s'exposer, et il ramena le gros de ses troupes vers Bambecke, en ne laissant que trois bataillons à Rexpoede. Il laissa ainsi échapper la victoire. Plus audacieux, le général Walmoden n'hésita pas à relever cette faute. Il s'était mis en marche à la faveur de la nuit pour conduire sa division à Hondtschoote, en faisant un grand détour qui l'obligeait à passer près de Bergues, lorsqu'il apprend la perte de Rexpoede et la prise du maréchal Freitag. Sur-le-champ il change de direction et va droit à Rexpoede ; il y engage l'action la plus vive, en chasse les Français et délivre Freitag. Au jour, il évacue ce poste, passe à Killem et se rend à Hondtschoote, où l'armée hanovrienne opère son ralliement. Cette action vigoureuse fit le plus grand honneur au général Walmoden.

Pendant la journée du 7, Houchard se borna à faire des reconnaissances et à rétablir sa ligne, que l'accident de la nuit précédente avait un peu dérangée ; il fit aussi partir pour Dunkerque la division du général Landrin, et compromit, par cette seconde faute, le succès de l'attaque générale qu'il se proposait de diriger le lendemain sur l'armée ennemie, à Hondtschoote. Néanmoins,

le 8 au matin il se mit en marche sur trois colonnes. Le général Jourdan commandait celle du centre et déboucha par Killem. En même temps la garnison de Dunkerque devait faire une nouvelle sortie, pour reprendre Rosendal et empêcher que l'ennemi ne fît passer de renforts à Hondtschoote.

Bataille de Hondtschoote.

Le général Walmoden avait remplacé, dans le commandement, le maréchal Freitag, blessé à Rexpoede. Sa position, en avant de Hondtschoote, était couverte par des abatis et des retranchements; Jourdan les force à leur droite et détruit presque en entier les troupes qui les défendaient. A la suite de cette défaite, Walmoden opéra sa retraite sur Furnes, où il établit son nouveau camp. Le duc d'York ne pouvait plus se maintenir; sa gauche était battue et repoussée, il était menacé sur ses communications, et sa droite venait d'être également battue à Rosendal par la colonne sortie de Dunkerque, avec laquelle se trouvait l'adjudant général Hoche. La retraite fut donc ordonnée et s'opéra pendant la nuit. Le duc d'York envoya à Dixmude le corps du général Walmoden, qu'il chargea de veiller sur Ypres, et réunit sa droite dans le camp de Furnes, en abandonnant devant Dunkerque son parc de siége et ses bagages.

Jusque-là, les opérations du général Houchard avaient été couronnées de succès, quoiqu'il n'eût

pas tiré avantage de son brillant début à Rexpoede; mais le siége de Dunkerque était levé, l'armée anglaise éloignée, et les Hollandais campés à Menin, sous les ordres du prince d'Orange, étaient exposés à l'attaque de l'armée française, qui pouvait être renforcée par la division campée à la Madeleine, en avant de Lille. En effet, Houchard se décida à marcher sur Menin; mais des mouvements sans ensemble firent encore perdre du temps; on se battit avec beaucoup de vivacité à Werwicke et sur les bords de la Lys; enfin, le général Béru entra de vive force dans Menin, où il prit trois mille hommes et quarante pièces de canon. Le prince d'Orange se retira en désordre sur Courtrai; son armée se trouvait toute dispersée, et, si la poursuite eût été aussi prompte et aussi vigoureuse que l'attaque, une partie au moins de l'armée hollandaise eût été fort compromise. Mais Houchard ne prit aucune disposition pour profiter de l'avantage obtenu, et au lieu de manœuvrer avec l'ensemble de ses troupes, qu'il pouvait réunir au nombre de plus de quarante-cinq mille hommes, il les laissa dispersées dans divers camps. Le 15, il donna, près de Courtrai, sur le corps autrichien du général Beaulieu; l'engagement fut long et se termina par la déroute complète des Français, qui ne purent être ralliés qu'à Turcoing.

Cette triste affaire ne tint qu'à l'incapacité du

général Houchard. Il avait entrepris une grande opération; il se plaçait entre les armées autrichienne et anglaise, pour agir successivement sur l'une et sur l'autre, et il pouvait le faire après le succès remporté à Menin; mais il fallait, pour conduire une pareille opération, des talents que Houchard n'avait jamais eus. Il fut accusé de trahison, arrêté par ordre des représentants du peuple, et conduit à Paris; peu de jours après, le tribunal révolutionnaire le fit monter sur l'échafaud. S'il méritait un reproche, c'était celui d'avoir accepté un commandement au-dessus de ses forces et de n'être point resté à la tête d'une division qu'il eût conduite avec bravoure, et où il eût continué à rendre de bons services.

Défaite de Courtray.

Le général Jourdan s'était distingué à Hondtschoote; il n'avait point pris part à la déroute de Courtrai; il fixa le choix du comité de salut public pour commander l'armée en remplacement du général Houchard. Cette tâche dut l'effrayer: l'exemple de son prédécesseur était sous ses yeux. Depuis quelques mois seulement il avait quitté le bataillon qu'il commandait, et l'expérience n'avait pas encore pu mûrir ses talents comme général; mais un refus était impossible, et pour sa propre sûreté, Jourdan était forcé d'accepter. Il obéit, soutenu d'ailleurs par le sentiment de ses devoirs et par un vif dévouement à son pays. Bientôt

Le général Jourdan remplace Houchard.

Carnot vint concerter avec lui le plan des nouvelles opérations.

Les alliés assiégent Maubeuge.

Les circonstances devenaient pressantes, et l'événement de Courtrai rendait les ennemis audacieux; leurs généraux, disposant de cent vingt mille hommes, depuis Namur jusqu'à la mer, étaient en plein mouvement, et ils menaçaient déjà Maubeuge. Cette place, avec son camp retranché, occupait une position trop offensive pour que les alliés pussent se dispenser de s'en rendre maîtres, avant de donner suite à leurs opérations. Il fallait la défendre. Le comité de salut public venait de prendre l'engagement de purger le sol français d'ennemis avant la fin de la campagne; en même temps il avait étendu jusqu'aux Ardennes le commandement du général Jourdan. Ce commandement comprenait un nombre de troupes nominalement supérieur à celui de l'ennemi; mais il y avait à garder une foule de places, de camps ou de postes, et les nouvelles levées, qui arrivaient tous les jours, n'étaient armées que de piques. Ainsi, Jourdan n'avait tout au plus à mettre en ligne que soixante mille hommes, et il ne pouvait même pas les réunir en une seule masse, par l'obligation qui lui était imposée d'être partout à couvert, et de n'exposer aucune partie de la frontière à tomber au pouvoir de l'ennemi sans être défendue.

La place de Maubeuge est couverte, sur la rive droite de la Sambre, par un camp retranché bien assis. Le général Ferrand y commandait les deux divisions Mayer et Desjardins, s'élevant ensemble à vingt mille hommes. Elles étaient toutes deux en avant du camp retranché, observant les débouchés depuis Bavay jusqu'à Beaumont, lorsque le prince de Cobourg passa la Sambre, le 29 septembre, au-dessus et au-dessous de Maubeuge, avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Les divisions françaises furent surprises, et ne parvinrent à rentrer dans le camp retranché qu'après avoir éprouvé certaines pertes. L'investissement fut fait aussitôt sur les deux rives de la Sambre, et l'armée ennemie, qui reçut un nouveau renfort de douze mille hommes, commença le siége de la place.

Cependant le général Jourdan n'avait pas perdu de temps pour faire venir des différents camps, ainsi que des Ardennes, toutes les troupes dont il pouvait disposer, et, le 18 octobre, il réunit, en avant d'Avesnes, où était son quartier général, quarante-cinq mille hommes, dont il forma trois colonnes principales, avec deux divisions en réserve. De leur côté, les Autrichiens, instruits des préparatifs du général Jourdan, s'étaient mis en mesure de le recevoir; mais ils se crurent assez forts pour ne pas interrompre le siége de Mau-

beuge. Ils attendaient à chaque instant le duc d'York, qui précipitait la marche de l'armée anglo-hanovrienne, pour la porter, de la Lys, sur la Sambre; mais cette armée n'avait pas encore dépassé le Quesnoi. Ils opposèrent à l'armée française leur corps d'observation, également réparti en trois divisions, sous les ordres du général Clairfayt. C'était une faute; ils pouvaient se dispenser de laisser autant de monde pour contenir le général Ferrand, et s'ils avaient porté le gros de leurs forces sur la direction où ils étaient menacés, la supériorité leur était assurée; tandis qu'en se partageant, comme ils le firent, entre le corps d'observation et le siége, ils compromirent l'un et l'autre.

Bataille de Vatignies.

Le général Jourdan ne tira pas lui-même, au début, le meilleur parti de ses forces. Son armée, réunie à la garnison de Maubeuge, égalait à peu près en nombre l'armée autrichienne; en tenant ses troupes ensemble, et en profitant de la faute commise par l'ennemi, il pouvait attaquer la division autrichienne placée sur le plateau de Vatignies, le point principal de la position, puis forcer cette division, et, d'un trait, pousser jusqu'au camp retranché de Maubeuge, d'où le général Ferrand devait déboucher pour venir à lui. Mais le premier jour, 15 octobre, il voulut tout embrasser, et il engagea ses corps séparé-

ment; ces diverses attaques furent repoussées avec perte, excepté celle de la division Duquesroy, qui s'avança, jusque près de Vatignies, sans trouver grande résistance; aussi indiqua-t-elle que c'était la direction à suivre pour atteindre Maubeuge. Le général Jourdan en profita; et ayant amené des renforts sur ce point, il y renouvela l'attaque le lendemain matin. Vatignies fut enlevé du premier choc et maintenu, malgré tous les efforts que firent les Autrichiens pour le reprendre, et quoique le général Ferrand, qu'on s'attendait à tout moment à voir déboucher de Maubeuge, n'eût fait aucun mouvement. Les attaques des autres colonnes françaises échouèrent comme la veille; mais la ligne des Autrichiens était coupée à Vatignies, et le prince de Cobourg y attacha une telle importance que, sans égard aux avantages qu'il avait obtenus sur tous les autres points, il ne voulut point s'exposer à être placé, le lendemain, entre deux feux, celui du général Jourdan, qui n'eût point manqué d'attirer toutes ses forces sur ce point, et celui du général Ferrand, qui se fût, à la fin, décidé à sortir du camp retranché. Aussi, pendant la nuit, il ordonna la retraite; ses troupes repassèrent la Sambre et se dirigèrent sur Bavay.

Ainsi, Maubeuge se trouva délivrée. En y entrant, les représentants du peuple et le général

Jourdan mirent leurs premiers soins à se faire rendre compte des motifs qui avaient empêché le général Ferrand de seconder, par des sorties, les attaques des journées précédentes, et lors de la retraite des Autrichiens, de les inquiéter au moment où ils repassaient la Sambre. La faute retomba sur le général Chancel qui, dit-on, en sa qualité de commandant de la place, s'y était opposé; conduit à Paris, il l'expia sur l'échafaud. Le général Ferrand, qui avait le commandement supérieur des troupes, et qui seul devait être responsable de leur inaction, ne fut que blâmé; il s'était mis à couvert par la décision d'un conseil de guerre.

On avait manqué une belle occasion, et l'on s'était attendu à de plus grands résultats; il fallut se contenter d'avoir sauvé Maubeuge et du bon effet que produisit la nouvelle de ce succès sur les armées. Les autres entreprises qui furent faites jusqu'à l'entrée de l'hiver, ayant été décousues, mal conduites, et n'ayant point eu de but déterminé, échouèrent. On compromit ainsi les divisions de la gauche de l'armée par des mouvements isolés, qui n'amenèrent que des pertes, entre autres à Marchiennes, où une division fut presque détruite. On ne comprenait pas encore qu'une masse réunie de cinquante mille hommes aurait beaucoup mieux atteint le but

qu'on se proposait, de délivrer le territoire, en se portant successivement sur les parties faibles de la ligne ennemie. Mais il y a aussi lieu de croire que les dispositions du général Jourdan lui furent souvent dictées, que son autorité dut s'effacer devant celle des représentants, dont la volonté était toute-puissante, qu'il avait enfin à lutter contre des rivalités de commandement, et qu'il n'obtenait pas toujours d'être obéi.

Cependant, le comité de salut public voulait tirer parti du succès de Vatignies, et, par un arrêté du 22 octobre, il prescrivait au général Jourdan de faire agir sa droite. Il y était dit : « Il passera la Sambre, soit au-dessus, soit au-dessous de Maubeuge, soit à Maubeuge même; il cernera l'ennemi, il l'enveloppera, il l'enfermera dans la portion du territoire qu'il a envahi, lui coupera les communications avec son propre pays et le séparera de ses magasins, qu'il brûlera s'il ne peut s'en emparer. Il devait aussi tenter un coup de main sur Namur, tâcher d'enlever le Quesnoi; en même temps qu'une division de l'armée agirait du côté de Mons, l'autre presserait l'ennemi du côté de Cysoing, Maulde et Tournay, et tâcherait d'opérer sa jonction avec la première, soit en enveloppant Mons et Tournay, soit en passant entre ces villes et la frontière. » Comment remplir de pareilles instructions ! En les recevant,

Jourdan dut être effrayé des conséquences qui pouvaient en résulter; maïs il n'y avait point à hésiter; Robespierre était l'un des signataires de l'arrêté.

L'anxiété présida donc aux dispositions qué fit le général Jourdan pour obéir; et on put croire qu'en gagnant du temps, il cherchait à se prémunir contre l'issue d'une entreprise aussi hasardeuse. Cependant, ayant réuni cinq divisions, le 3 novembre, il les mit en mouvement pour se porter sur la basse Sambre et sur Charleroi. Les chemins étaient affreux, la pluie, qui tombait par torrents, les avait entièrement dégradés; les troupes souffraient et ne pouvaient avancer. Si l'on avait continué, l'armée se fût entièrement fondue. Le représentant Duquesnoi fut alarmé des rapports qui parvinrent au quartier général, et partit aussitôt pour aller faire révoquer l'arrêté du comité de salut public. Il l'obtint, à cause de la rigueur de la saison, et on permit aux troupes de prendre des quartiers d'hiver. Déjà les ennemis, qui s'étaient bornés à des démonstrations, du côté de Landrecies et du Cateau, pour inquiéter le général Jourdan sur sa gauche, prenaient eux-mêmes des cantonnements. Tout en cédant à l'évidence, le comité de salut public n'en voulut pas moins faire porter sur quelqu'un la responsabilité des fautes qu'il avait commises; le géné-

ral Jourdan fut mandé à Paris, blâmé et destitué. Il eût été perdu, s'il n'avait mis en compte Houdschoote et Vatignies.

Opérations de l'armée du Rhin.

Armée du Rhin.

Nous allons retrouver, à l'armée du Rhin, le même système, les mêmes fautes, et les mêmes conséquences que nous venons de voir à l'armée du Nord. Dans le mois de juin, après la perte de Mayence, le général Landremont avait remplacé Beauharnais dans le commandement de l'armée du Rhin, qui était rentrée dans les lignes de Wissembourg. Landau se trouvait à découvert, et l'on s'attendait à voir les alliés pousser leurs masses en Lorraine ou se rendre maîtres de l'Alsace, en renversant les faibles barrières qu'on leur opposait. Les forces qu'ils pouvaient réunir, pour l'une ou l'autre de ces opérations, se seraient élevées à cent vingt mille hommes. Les Français n'en comptaient que quarante-cinq mille, depuis Strasbourg jusqu'à Wissembourg, entre le Rhin et les Vosges; trente-six mille hommes étaient fixés dans le Haut-Rhin ou dans les places; l'armée de la Moselle n'avait que vingt mille hommes, divisés en deux corps, pour garder le pays entre la Sarre et la Moselle, couvrir le débouché de Trèves et occuper le camp de Hornbach; le surplus des troupes était

passé, avec Houchard, à l'armée du Nord, lorsque les dangers étaient devenus si pressants de ce côté.

Au lieu d'agir, les ennemis, dont les chefs étaient heureusement divisés entre eux et ne pouvaient s'entendre sur leurs projets, restèrent, pendant deux mois, dans l'inaction. Les Prussiens établirent des camps à Lautereck, à Kaiserslautern, à Turckeim et à Édickhofen, couverts par des avant-gardes; les Autrichiens, les Bavarois et l'armée de Condé gardèrent les lignes de la Queich, en s'étendant jusqu'à Spire. Cependant, au mois d'août, le général prussien Kalkreuth s'avança, par Saint-Wendel, sur la Sarre, et s'empara de Neu-Kirch; le corps autrichien du prince de Hohenlohe livra un combat à Alt-Stadt, près de Hombourg, et poussa aussi ses postes jusqu'à la Blies et la Sarre; le duc de Brunswick prit un camp en avant de Pirmasens, et occupa Kitterich par où passait auparavant la communication entre les armées du Rhin et de la Moselle; le prince de Prusse investit Landau, et l'armée autrichienne, conduite par Wurmser, se présenta devant les lignes de Wissembourg. Ainsi, des deux côtés, on suivait le même système d'agir par détachements.

Divers combats dans les Vosges.

Wurmser voulait pourtant faire des progrès en Alsace, où il conservait des rapports de famille. Le 20 août, il commença un mouvement pour

forcer notre gauche, sur les hauteurs de Bergzabern; on s'y battit jusqu'au 27, et ce poste important, qui couvrait Wissembourg, resta encore aux Français. L'armée de Condé, qui était à Hagenbach, près du Rhin, fut en même temps attaquée par une division sortie de Lauterbourg, et repoussée jusqu'à Pfortz; mais secourue à propos par Wurmser, elle reprit son poste et ramena même les Français à Lauterbourg. A la suite de ces engagements, Wurmser renforça sa droite et porta le corps de Condé vers Bergzabern, toujours dans l'intention de forcer notre gauche. Il confia un détachement de quatre mille hommes au général Piaczewitz, qu'il fit partir d'Anweiller, et le dirigea, par Dahn, sur Bodenthal et Nothweiler, pour y attaquer un camp de trois bataillons qui gardait, sur ce point, la vallée de la Lauter, et couvrait Wissembourg. Ces trois bataillons faisaient partie de la brigade du général Darlande, qui depuis quelques jours avait déserté. Comme il connaissait les localités, on lui attribua l'odieux mérite d'avoir conseillé et dirigé lui-même cette expédition; aussi elle réussit complétement; le camp fut surpris pendant la nuit; la troupe se sauva, sans éprouver une trop grande perte, laissant cinq pièces de canon dans les retranchements. Le reste de la brigade était campé sur les hauteurs de Lembach,

où je me trouvais avec mon bataillon. Le général Ferette, qui avait remplacé Darlande, nous fit partir à l'instant pour reprendre Nothweiler et Bodenthal; nous échouâmes dans la première tentative. Le 14 septembre, l'attaque recommença, et nous fûmes plus heureux; elle précéda, cette fois, un mouvement en avant de toute l'armée, depuis les Vosges jusqu'au Rhin.

Le général Ferette reçut des renforts, qui portèrent sa brigade à sept mille hommes; il en forma trois colonnes; celle de gauche, composée de six bataillons, fut chargée de tourner la droite des ennemis, après avoir passé Bodenthal; à droite, quatre bataillons devaient attaquer, en face, la gauche des Autrichiens, et la colonne du centre, formée de deux autres bataillons, avait ordre d'escalader les retranchements. Les troupes étaient animées d'une grande ardeur; les dispositions furent si bien prises qu'il s'en fallut de très-peu que tout le corps du général Piaczewitz n'eût sa retraite coupée au delà de Bodenthal. Les hauteurs furent enlevées au pas de course, et la droite aborda les ennemis si franchement qu'ils plièrent au premier choc. Le général Piaczewitz fut tué, avec un grand nombre des siens; on fit aussi quelques centaines de prisonniers, et la poursuite se continua jusque vers Dahn. Ainsi, les communications de Wissembourg avec

la droite de l'armée de la Moselle, qui était toujours campée à Hornbach, se trouvèrent rétablies. J'eus le bonheur d'être chargé de diriger deux bataillons à cette dernière attaque.

Nous obtînmes ce succès le jour même où l'armée de la Moselle éprouvait un revers. Le général Moreaux, dit le Vieux, avait remplacé le général Pully dans le commandement du corps qui était campé à Hornbach. Les représentants du peuple lui enjoignirent de marcher sur Pirmasens pour occuper ce poste et se placer entre les armées autrichienne et prussienne. Si trente mille hommes avaient entrepris cette opération, elle pouvait réussir et être utile; mais douze mille hommes seulement partirent de Hornbach, pendant la nuit, et arrivèrent, le 14, au point du jour, à Fehrbach, devant Pirmasens. On fut étonné de trouver les Prussiens, qu'on croyait surprendre, prêts à soutenir le combat : il s'engagea et fut poussé avec vigueur jusqu'au pied des retranchements qui couvraient la ville, lorsque le duc de Brunswick amena une réserve sur la droite des Français, et la fit plier. Le désordre se communiqua aux trois colonnes d'attaque; elles reculèrent et abandonnèrent vingt-deux pièces de canon, avant de rentrer au camp de Hornbach, avec une perte de trois mille hommes.

Depuis les premiers revers des armées, des

Désorganisation de l'armée.

soupçons injurieux poursuivaient les généraux et les officiers qui avaient porté des titres avant la révolution, ou qui seulement avaient une origine noble. Malheureusement, il s'en était trouvé quelques-uns dont la conduite avait donné lieu à ces préventions, tandis que le plus grand nombre, cherchait, au contraire, à les faire oublier, en donnant l'exemple du dévouement, et en continuant, au milieu des rangs, les traditions de l'honneur. La trahison du général Darlande vint augmenter la méfiance, et fit éclater, du sein de toutes les sociétés populaires qui couvraient la France, un cri général contre les anciens nobles; on exigea du gouvernement leur exclusion des armées; il fallut remplacer ceux dont le commandement était en évidence. Ce fut un moment de crise pour les armées. Pichegru, depuis peu général, se trouvait employé dans le corps du Haut-Rhin; il fut désigné pour commander l'armée, en remplacement du général Landremont, renvoyé comme noble; mais comme il différait à se rendre à son poste, le général Carlen fut nommé provisoirement. Ce nouveau général n'avait aucun talent, ni les moindres connaissances; il n'avait que de la bravoure. L'ayant vu à la tête de la compagnie de dragons, qu'il commandait un mois auparavant, l'armée se demandait pourquoi les représentants du peuple ne l'y avaient

pas laissé; sa nomination au commandement porta le découragement dans les rangs, et eut des conséquences fâcheuses. Les principaux commandements de l'armée étaient ainsi donnés : la droite au général Dubois, à Lauterbourg; le centre au général Michaud, dans la forêt de Bienwald; la gauche au général Ferette, derrière Bergzabern et sur les hauteurs de Dorrenbach; l'avant-garde au général Meynier, à Nieder-Otterbach et à Steinfeld.

Jamais l'armée n'avait été dans un plus fâcheux état de désorganisation; les chefs que l'on venait de placer à sa tête n'inspiraient aucune confiance. L'état-major était aussi bouleversé; le général Clarke, qui auparavant en avait fait les détails, venait d'être destitué. Les troupes, insuffisantes pour garder la ligne des retranchements qu'elles devaient défendre, s'y voyaient, sans appui, menacées par un ennemi très-supérieur, pendant que trente mille hommes restaient sur le Haut-Rhin, où ils n'étaient d'aucune utilité. Cependant, comme il était probable que les alliés reprendraient bientôt l'offensive, on fit, au mois de septembre, pour les prévenir, diverses tentatives sur le front de l'armée, entre le Rhin et Bergzabern : la droite à Berg, l'avant-garde à Barbelroth, et le centre dans la forêt de Bienwald, qu'on voulut incendier, pour en faire un obstacle; mais il n'en

résulta que des pertes, et les ennemis en devinrent plus entreprenants.

Déjà le duc de Brunswick, qui venait d'être renforcé par une division tirée de Flandre, avait mis l'armée prussienne en mouvement. Le prince de Hohenlohe et le général Kalkreuth s'étaient portés, le 26 septembre, sur Blies-Castel, d'où ils devaient passer à Backweiler, pour prendre à revers le camp de Hornbach, en même temps que le duc, avec une autre colonne, s'y présenterait de front. A leur approche, le général Moreaux évacua le camp, et se retira sur Bitche; suivi jusqu'à Eschweiler, il voulut, le 28, se reporter en avant et fut repoussé; la crainte d'être compromis le porta même à évacuer le camp retranché de Bitche, dont la position était cependant si forte, et qui était aussi un point des plus importants.

Plus à gauche, les généraux Guillaume et Schauenbourg ne purent défendre les positions qu'ils gardaient sur la droite de la Sarre, et se mirent à couvert, par cette rivière, devant les généraux Kalkreuth et Knobelsdorf, qui s'établirent à Dutweiler et aux environs. L'armée de la Moselle cessa alors d'être inquiétée, et elle put même détacher une de ses divisions, sous les ordres du général Burcy, sur Saverne, pour joindre l'armée du Rhin. Le duc de Brunswick fit aussi un mouvement dans son armée; il envoya un corps de-

vant Landau, et en prépara un autre, qu'il devait porter sur Bodenthal et Lembach, pour déboucher ensuite, par Werd, lorsque Wurmser aurait pénétré dans les lignes de Wissembourg et se porterait en avant. Ces deux généraux étaient enfin parvenus à concerter leurs opérations.

Le duc de Brunswick et Wurmser avaient un si grand avantage, par la masse des troupes dont ils disposaient, que, s'ils se fussent mieux entendus, pour rapprocher leurs mouvements, l'armée française eût été infailliblement écrasée. Les Prussiens pouvaient tourner sa gauche, en descendant dans la vallée du Rhin par Lembach ou par Neunhoffen, par Niederbronn ou par la route de Bitche, et déboucher entre Werd et Bouxweiler sur Haguenau, tandis que les Autrichiens, attaquant de front les Français, depuis les hauteurs de Berg-Zabern et celles de Geisberg, en arrière de Wissembourg, jusqu'à Lauterbourg, n'eussent rencontré, des deux côtés, qu'une faible résistance, tant notre nombre était réduit et tant il y avait de postes fortifiés, de redoutes, de coupures et d'abatis à défendre. Mais heureusement, au moment de l'exécution, les ennemis rompirent leur accord. Les Prussiens avancèrent une tête de colonne jusqu'à Lembach, et s'arrêtèrent, trois jours avant que Wurmser eût commencé à s'ébranler.

Cependant, le 13 octobre, l'armée autrichienne

Perte des lignes de Wissembourg.

se présenta sur tout le front de la ligne française, en même temps que le prince de Waldeck passa le Rhin à Seltz, et s'établit sur la rive gauche. Cette diversion eût compromis la division du général Dubois, qui était à Lauterbourg, si le général Jellachich, qui marchait de Neubourg sur elle, eût poussé son attaque avec plus de vigueur; mais Jellachich, après avoir passé la Lauter et les lignes entre Scheibenhard et Lauterbourg, s'arrêta au milieu de ses succès, et donna le temps au général Dubois d'opérer sa retraite, par Nieder-Rœderen et Forsfeld, sur Ropenheim, où il reprit la route de Drusenheim. En commençant ce mouvement, le général Dubois eut le bonheur d'engager une charge, qui contint le corps du général Jellachich, et ensuite, passant devant celui du prince de Waldeck, qui avait poussé jusqu'à Mothern, il lui imposa assez pour l'obliger à repasser le Rhin; mais les Autrichiens gardèrent Seltz qui fut incendié, et le pont sur le Rhin qu'ils jetèrent dans la journée.

Au centre, où le général en chef Carlen commandait en personne, le général Hotze, repoussé d'abord au moulin de Bienwald, parvint cependant à se rendre maître du terrain, et à forcer les lignes sur ce point. Réuni au général Jellachich, il pouvait se porter sur la route de Wissembourg; mais, de même que Jellachich, il s'arrêta vers

midi, croyant sa tâche remplie. Ainsi les généraux autrichiens compensaient, par leurs fautes, l'incurie de plusieurs de nos généraux, et, la moitié du temps, ils n'employaient pas les forces dont ils disposaient.

Le général Hotze obtenait ce succès dans la forêt de Bienwald, en même temps que les généraux autrichiens Mezaros et Kavanach attaquaient l'avant-garde du général Meynier, à Nieder-Otterbach et à Steinfeld, où ils s'étaient fait précéder pendant la nuit par un grand nombre de faux déserteurs, qui devaient porter le trouble dans les rangs français, après que l'affaire serait engagée. Cette ruse fut heureusement découverte, et les retranchements n'en furent pas moins défendus à toute extrémité; nos troupes s'y seraient peut-être maintenues jusqu'à l'arrivée de secours, si le général Meynier n'avait été blessé et forcé de s'éloigner, ce qui détermina la retraite. Déjà le corps de Condé avait emporté, à gauche, les hauteurs de Dorenbach et d'Ober-Otterbach; et sa colonne se formait sur le plateau de Schweingen. Le général Combes, qui ralliait l'avant-garde à Schweighoffen, dut, en conséquence, précipiter son mouvement pour traverser les lignes à Alstadt, et venir joindre, au Geisberg, les troupes du centre et de la gauche que le général Carlen ralliait.

Carlen était revenu à la hâte au Geisberg, en

entendant le canon se rapprocher de Wissembourg. Il se trouvait alors engagé, pour la seconde fois, contre le général Hotze, en avant de la forêt de Bienwald, et il l'aurait arrêté si sa gauche et son avant-garde s'étaient maintenues, et si, à sa droite, la division Dubois, en se retirant également, ne l'eût pas laissé à découvert. Ainsi, désuni et menacé d'être débordé, craignant même de voir les Prussiens déboucher de Lembach sur ses derrières, il ordonna la retraite. Le soir, il s'arrêta à Sultz pour donner le temps aux équipages et à l'artillerie de s'écouler; le lendemain, il plaça l'armée derrière les lignes de la Moder, où le général Dubois l'avait déjà devancé; l'avant-garde resta dans la forêt de Haguenau. Quelques compagnies, commandées par le capitaine Fririon et laissées à Wissembourg, pour ralentir la marche des ennemis, firent assez de résistance pour protéger l'évacuation, et sauver tout ce qui pouvait être emporté.

Dans cette journée, les ennemis perdirent beaucoup plus de monde que les Français; mais ils avaient forcé les lignes de Wissembourg et ils s'avançaient en Alsace. Cette province, que l'Autriche voulait garder, était alors travaillée par les influences allemandes, que Wurmser avait le plus grand soin d'entretenir, ainsi que par celles qu'encourageait la présence de l'armée de Condé.

Quoique toute la partie raisonnable de la popnlation restât fidèle au sentiment de l'indépendance nationale, malgré les excès révolutionnaires, un pareil état d'agitation favorisait les opérations militaires de Wurmser. Maître de Wissembourg, il se crut assuré de toute la province et ne douta point que Strasbourg ne lui ouvrît ses portes, comme on le lui faisait espérer tous les jours. Mais il hésita au moment décisif et voulut avoir des ordres plus précis de sa cour. En attendant, il souffrit que des violences fussent exercées en son nom contre les habitants de Wissembourg, et il commit l'indiscrétion de laisser pénétrer, qu'en vertu d'anciens droits, il prendrait possession du pays au nom de l'empire. Il en fallait moins pour exciter l'énergie de nos troupes qui trouvèrent un appui dans la population, et pour éveiller la rivalité des Prussiens, qui n'entendaient point favoriser de leurs armes l'agrandissement d'un allié aussi ambitieux.

En effet, le duc de Brunswick s'était arrêté à Lembach et à Malenthal. Il pouvait très-bien se porter vers Wissembourg, pendant que les Autrichiens forçaient les lignes, ou déboucher sur Werd et menacer Haguenau, mouvement qui eût amené la déroute des Français, ou du moins les eût fortement compromis. Mais ce ne fut que le 14 qu'il s'avança jusqu'à Werd; alors l'armée

française avait passé, et elle se trouvait en sûreté derrière la Moder.

Wurmser voulait que les Prussiens manœuvrassent pour tourner notre gauche, et pour nous enlever l'importante communication de Saverne, afin de mettre Strasbourg à découvert. Le duc de Brunswick s'y refusa, et demanda que les Autrichiens restassent derrière la Moder, pendant qu'un de leurs corps chercherait à prendre le Fort-Louis du Rhin, et qu'un détachement de l'armée prussienne ferait le siége de Landau. Wurmser consentit à ces deux dernières opérations, mais il insista sur le projet de forcer notre gauche. Le 14 octobre, il campait sur les hauteurs de Sultz, et il marcha, le lendemain, sur Haguenau; son aile droite, conduite par le général Hotze, poussa, le 17, jusqu'à Ingweiler et Neuviller; à sa gauche, le prince de Waldeck s'avança jusqu'à Wantzenau. Le général Dubois y commandait notre division de droite et ne put s'y maintenir; l'adjudant général Desaix le remplaça. S'appuyant aux bois de Reichstadt, il sut résister aux efforts réitérés des ennemis trois fois plus nombreux que lui, et donna le temps au général Carlen, qui s'était retiré derrière la Zorn et avait perdu un combat de cavalerie sur les hauteurs de Brumpt, de se mettre à couvert par la Suffel, en se rapprochant de Strasbourg et en conservant sa communi-

cation avec Saverne, où notre aile gauche s'était retirée.

Après la reprise du camp de Bodenthal, la brigade dont mon bataillon faisait partie avait continué à tenir l'extrême gauche de l'armée et à éclairer le mouvement des ennemis dans les gorges des Vosges. Trop faible pour livrer des combats de quelque utilité, elle ne pouvait faire qu'une guerre de postes, ou garder des communications. Le poste de Lembach avait de l'importance; la brigade le garda jusqu'à l'arrivée du duc de Brunswick; ensuite, réglant ses mouvements sur ceux de l'armée et se tenant à sa hauteur, elle arriva à Saverne en même temps que la droite s'établit derrière la Suffel en avant de Strasbourg. Dans ces marches nous eûmes plusieurs engagements auxquels je pris part; mais comme ils ne se liaient à aucune opération, ils ne pouvaient être que très-insignifiants; aussi je ne les rappelle que comme preuve d'existence.

Combat de Saverne.

Il n'en fut pas de même de ceux qui eurent lieu autour de la Saverne. Le général Sauter y avait pris le commandement de notre brigade, le général Ferino était à notre droite avec sa division, et l'on attendait de l'armée de la Moselle la division du général Burcy, forte de six mille hommes. Celle-ci arriva heureusement, le 18, au moment où notre brigade éprouvait du désavan-

tage et était repoussée par le corps autrichien du général Hotze, venu de Bouxweiler et de Neuwiller pour nous attaquer. Les Autrichiens avaient passé la Zorn, et déjà ils pénétraient en force dans le parc de Saverne, lorsque le général Burcy les arrêta par un feu de mitraille des mieux nourris, et déboucha immédiatement sur eux, en colonne serrée. L'action fut très-vive ; nous parvînmes à rejeter l'ennemi au delà de la Zorn et à regagner, le même jour, Dettweiler sur la route de Haguenau, et Hattmatt sur celle de Bouxweiler. Le lendemain, la poursuite se continua ; le général Ferino fit des démonstrations sur Hochfelden, et le général Burcy marcha sur Bouxweiler, en même temps qu'à la droite, le général Desaix se porta sur Wantzenau, et que le général Michaud, au centre, menaça Brumpt.

Pendant le combat qui eut lieu, le 18, à Saverne, au moment où la division du général Burcy se mit en ligne à nos côtés, j'eus un moment de joie, bientôt suivi d'une vive douleur. J'avais un frère et un cousin dans cette division ; nous ne nous étions pas vus depuis plusieurs années, et nous profitions d'un instant de repos pour nous embrasser, lorsque nos bataillons se portèrent de nouveau en avant ; nous courûmes à nos postes en nous promettant de nous revoir après l'affaire. Mais nous comptions sans les chances de la

guerre; mon cousin fut tué, mon frère fut blessé, seul je ne fus pas atteint. Je fus assez heureux pour secourir mon frère, mais je ne pus que rendre les derniers devoirs à un parent avec lequel j'étais intimement uni.

CHAPITRE IV

SOMMAIRE DU CHAPITRE IV.

Fin de la campagne de 1793. — Succès obtenus par les armées de la Moselle et du Rhin. — Déblocus de Landau.

CHAPITRE IV.

Nous touchons à l'époque où les armées françaises vont prendre un nouvel essor. Les revers venaient de nous accabler ; au lieu de plier devant ces désastres, la Convention redoubla d'énergie pour faire face à tous les dangers et délivrer le territoire. Un commandant, traître ou incapable, avait remis le Fort-Louis du Rhin aux Autrichiens après un simulacre de siége ; Landau était bombardé ; un complot, heureusement découvert, avait manqué de leur liver aussi Strasbourg ; et il s'en était peu fallu que les Prussiens, conduits par un officier du génie, transfuge français, n'enlevassent Bitche par surprise. Les pertes de la campagne avaient réduit les cadres, et les généraux étaient encore renouvelés ; mais, cette fois, les choix étaient plus heureux que les précédents : Hoche, qui s'était distingué devant Dunkerque, était nommé au commandement en

chef de l'armée de la Moselle, et Pichegru recevait l'ordre itératif de prendre celui de l'armée du Rhin; Saint-Just et Lebas, Lacoste et Baudot partaient du comité de salut public pour aller porter aux deux armées l'ordre de vaincre sous peine de mort; et la levée en masse qui s'opérait allait être régularisée.

Le général Hoche commande l'armée de la Moselle.

En prenant le commandement de l'armée de la Moselle, le général Hoche reçut ordre de sauver Landau, en dirigeant ses opérations de manière à forcer la gauche des Prussiens et à menacer la droite de l'armée autrichienne. Il devait profiter du peu de soin que les chefs de ces deux armées paraissaient mettre à rester réunis, pour manœuvrer successivement sur l'une et sur l'autre, et se servir avantageusement des occasions qu'elles pourraient lui offrir.

Les renforts amenés par le général Burcy à l'armée du Rhin avaient été pris dans les Ardennes, à la droite de l'armée du Nord, qui en avait aussi fourni à l'armée de la Moselle; lorsque la droite des Autrichiens fut repoussée de devant Saverne, on détacha d'autres bataillons de la gauche de l'armée du Rhin pour les envoyer également à l'armée de la Moselle. Ces mutations de troupes pouvaient s'éviter, du moins en partie; mais les projets se succédaient tous les jours, et, à défaut de plan bien arrêté, on multipliait les

mouvements. Il résulta cependant de ces derniers changements que le général Hoche eut à disposer d'au moins trente-cinq mille hommes. Il lui fut d'abord prescrit de les réunir à Bouquenom pour marcher, par Bitche, sur Pirmasens. Peu après, cette disposition fut changée; on voulut auparavant qu'il éloignât les ennemis des bords de la Sarre, et qu'il portât sa gauche sur la Blies. En conséquence de ces ordres, il attaqua les Prussiens, le 17 novembre, à Selbach et sur les hauteurs de Wolfersheim, tandis qu'une brigade détachée manœuvra vers Tholey. Il fut repoussé comme cela devait être, ses corps étant trop dispersés; mais la leçon lui profita; il réunit ses troupes et reprit ainsi le mouvement. Les Prussiens repassèrent la Blies et l'Erbach et allèrent se concentrer à Kaiserslautern, ne laissant que de faibles avant-gardes à Pirmasens et à Deux-Ponts pour éclairer nos opérations.

Mon bataillon était du nombre de ceux qui furent détachés de la gauche de l'armée du Rhin après les combats de Saverne. A notre arrivée à Bouquenom, le premier ordre du jour de l'armée de la Moselle qui nous fut communiqué portait : « Que, vu l'insuffisance des officiers d'état-major, le général en chef invitait les officiers de troupe, qui se sentaient les moyens d'en remplir les fonctions, à se faire connaître pour être appelés à

l'état-major général. » J'écrivis de suite au général Hoche que je me mettais à sa disposition ; le lendemain, je reçus l'ordre de me rendre à la division Taponier, où je fus chargé de l'état-major. Je rejoignis la division à Deux-Ponts, le 22 novembre ; elle revenait de Blies-Castel. Le même jour, deux autres divisions, commandées par les généraux Huet et Ambert, se réunirent à la première, ainsi qu'à l'avant-garde du général Dubois, venu de l'armée du Rhin. La division Vincent alla occuper Pirmasens.

Échecs éprouvés par le général Hoche sur la Lauter.

Les troupes réunies à Deux-Ponts pouvaient s'élever à trente mille hommes. Si le général Hoche les avait tenues ensemble sur une seule direction, il est probable qu'il eût forcé les ennemis, qui, malgré la concentration de leur centre à Kaiserslautern, étaient encore très-divisés depuis Lantereck jusque devant Pirmasens, dans les gorges d'Anweiler, dans celles de Lembach, vers Wissembourg, et devant Landau. Mais déjà Hoche avait oublié qu'il devait le succès du passage de la Blies à la marche concentrique de ses divisions, et il commit ici la faute de les séparer. Le 25 novembre, nous partîmes formés en trois colonnes ; la division du général Taponier bivouaqua en avant de Martinshohe, sur la route de Landstuhl ; le centre, conduit par le général en chef en personne, passa par Hombourg et s'arrêta le pre-

mier jour à Hübelberg; la gauche, aux ordres du général Ambert, était plus loin dans la direction de Cussel. Le lendemain, cette dernière division s'établit à Reichenbach pour passer la Lauter, à Hirschhorn; le centre arriva à Rodenbach; la droite, ayant traversé Landstuhl, gagna les bois de Hohenecken et s'y logea à la suite d'un engagement insignifiant contre les avant-postes prussiens.

Après une longue marche, le général Ambert était parvenu à surmonter toutes les difficultés et à passer la Lauter entre Hirschhorn et Katzweiler; il devait ensuite se porter sur Otterberg pour tourner la droite des Prussiens. Ce mouvement était extrêmement hasardé, il ne pouvait que compromettre la bataille qu'on allait livrer, et exposer la division qui était ainsi aventurée à une entière destruction. Le duc de Brunswick plaça devant elle le général Kalkreuth avec des forces doubles, et fit revenir de Lautereck le général Kospoth pour l'envelopper. Il fallut toute la valeur des troupes et la bonne contenance du général Ambert pour tirer la division de ce mauvais pas; à la nuit, Ambert se rapprocha de la Lauter entre Sambech et Katzweiler, où il se trouva protégé par une batterie que le général Hoche avait placée sur les hauteurs d'Erfenbach. De son côté, le général Hoche s'était égaré avec

la colonne du centre pendant une partie de la journée, dans les bois de Woog ; cependant, malgré toutes ces contrariétés, il se trouvait encore, s'il persistait dans son entreprise, à portée de soutenir la division du général Ambert. En effet, il fit passer, pendant la nuit, la Lauter sur le pont de Sambach aux divisions Dubois et Huet pour se porter sur Erfenbach. Suivant la disposition de la veille, Ambert dut de nouveau attaquer la droite des Prussiens vers Otterberg ; tandis qu'à la droite, le général Taponier reçut ordre d'aborder les retranchements du Galgenschantz, devant Kaiserslautern.

Le combat s'engagea de grand matin et se soutint tout le jour avec acharnement, sans faire de progrès. A droite, nous ne pûmes déloger les Prussiens des redoutes du Galgenschantz ; au centre, les généraux Dubois et Huet eurent un commencement de succès sur la ligne prussienne, qui était placée entre la Lauter et le village de Morlantern. Mais, en cherchant à tourner la droite de cette ligne par les hauteurs d'Otterberg, le général Ambert s'égara avec sa division, et il passa toute la journée à la rallier. Pendant la nuit suivante, le général en chef lui fit rejoindre les divisions du centre, que ce contre-temps avait empêchées d'avancer.

Nouveau combat le 30, et cette fois le général

Hoche, qui était parvenu à mettre ensemble les divisions du centre et de la gauche qui s'étaient tour à tour égarées dans les deux journées précédentes, voulut les porter réunies sur la droite des Prussiens, au-dessus d'Erfenbach. Les efforts qu'il fit pour forcer cette position n'aboutirent qu'à augmenter ses pertes; prévenu que le corps prussien du général Kospoth, qui revenait de Lantereck, se portait sur ses derrières, il n'eut que le temps de replier toute sa gauche pour éviter qu'elle ne fût compromise, et à la nuit il fit repasser la Lauter. La division Taponier renouvela aussi, le 30, ses attaques sur les redoutes de Galgenschantz, mais toujours sans succès; elle perdit même du terrain du côté de Hohenecken. Cependant elle put s'arrêter devant Landstuhl, pour donner le temps aux divisions du centre et de la gauche, qui étaient en retraite, d'arriver à sa hauteur. La poursuite ne fut pas très-vive de la part des Prussiens, et l'armée reprit ses positions de Deux-Ponts, de Hornbach et de Pirmasens, sans être trop inquiétée; quelques bagages seulement qui n'avaient pu être retirés à temps de Landstuhl furent pris par l'ennemi; mais la perte que nous fîmes dans cette expédition dépassa trois mille hommes.

Nouveau mouvement du général Hoche.

L'échec éprouvé devant Kaiserslautern fit reconnaître au général Hoche qu'il s'était trompé en

prenant cette direction; en effet, ce n'était pas par Neustadt qu'il pouvait passer pour aller débloquer Landau; ce mouvement était trop éloigné. Eût-il réussi à battre les Prussiens sur la Lauter, il ne pouvait se dispenser de les poursuivre jusqu'au Rhin, pour ne pas être exposé à les voir revenir sur sa gauche ou sur ses derrières, lorsqu'il se serait retourné vers Landau. C'était perdre bien du temps et courir bien des chances avant d'atteindre son but. Pendant ces opérations compliquées, Landau pouvait succomber, et les Autrichiens, qui n'étaient pas menacés, restaient en Alsace. Il était beaucoup plus simple et d'un résultat plus sûr d'agir de concert avec l'armée du Rhin, et de seconder ses opérations en portant au revers oriental des Vosges une partie de l'armée de la Moselle; Hoche n'hésita pas à reconnaître que c'était la véritable direction; il y engagea aussitôt deux de ses divisions et s'y porta lui-même. Il n'avait pas de temps à perdre, car si la garnison de Landau eût succombé par défaut de vivres, la responsabilité de ce malheur eût pesé sur la tête de Hoche. Le comité de salut public excusa pour cette fois les fautes commises à Kaiserslautern, et il fournit même au général Hoche l'occasion de les réparer, en approuvant le mouvement de ses deux divisions sur la vallée du Rhin, et en lui annonçant que de nouveaux renforts allaient lui être

envoyés des Ardennes. Il autorisa même les représentants Lacoste et Baudot, qui étaient à l'armée de la Moselle, à prendre au besoin un arrêté pour charger le général en chef de l'exécution d'un plan ayant pour but le déblocus de Landau et la délivrance de l'Alsace, avec le concours de l'armée du Rhin.

Les deux divisions destinées à ouvrir le mouvement étaient celle du général Jacob, que Hoche avait fait réunir à Bitche, et celle du général Taponier, qui vint joindre la première par Deux-Ponts et Hornbach; une brigade de cavalerie et une batterie de pièces de position y furent ajoutées. Le général Hoche ordonna en outre qu'à mesure que les renforts des Ardennes arriveraient, trois autres divisions suivraient le mouvement par Niederbronn et Reichshoffen, vers Werd. La division du général Grangeret fut détachée sur la Sur, à hauteur de Fischbach, pour observer le camp prussien, aux ordres du prince de Hohenlohe, qui était à Nothweiler.

Nous eûmes plusieurs petits combats pour nous débarrasser des avant-postes d'observation, qui étaient dans les Vosges, jusqu'à notre arrivée à Niederbronn. J'eus le bonheur d'en livrer un à deux bataillons autrichiens qui étaient campés sur les hauteurs de Jägerthal, entre Niederbronn et Dambach. Le général Hoche, qui m'avait remar-

qué dans l'expédition de Kaiserslautern, me confia le troisième bataillon du Haut-Rhin, avec cinquante hommes de cavalerie, pour aller déloger l'ennemi. Je n'avais que la moitié de leurs forces, mais c'était mon début. Que n'aurais-je pas fait pour réussir? Nous donnâmes en masse sur la droite des Autrichiens; elle fut mise en déroute avant que la gauche pût arriver à son secours, et à son tour cette gauche fut aussi culbutée. Le camp resta en notre pouvoir avec trois cents prisonniers, deux drapeaux et tous les bagages. Je n'eus de perte que quelques blessés, et je ramenai mes prisonniers à Niederbronn. Cette petite expédition m'assura la confiance du général en chef, qui m'en donna fréquemment des marques en m'employant à des commandements détachés.

Nous touchions à l'armée du Rhin, et les échos des montagnes pouvaient porter jusqu'à Landau le bruit de notre canon. Toutes les nuits j'étais chargé de faire exécuter une salve d'artillerie pour annoncer notre approche. Ce moyen réussit; il pouvait aussi avertir les ennemis, mais il ne changea rien à leurs dispositions. Les Prussiens se bornèrent à renforcer le camp de Nothweiler, et à tenir concentrée la plus forte partie de leur armée autour de Kaiserslautern, laissant les Autrichiens se débattre et sortir, comme ils le pourraient, de leur position. Elle commençait cependant à deve-

nir critique. Le général Hoche fut rejoint, à Niederbronn, par les trois divisions, dont une partie venait des Ardennes. Avant leur arrivée, il y eut à décider quel serait le plan d'opérations, et sous quel commandement il s'exécuterait, puisqu'il y avait à choisir entre deux généraux en chef. Interpellé par les représentants Lacoste et Baudot, pour déclarer s'il répondait, sur sa tête, de sauver Landau, dans le cas où la direction des deux armées lui serait confiée, Hoche n'hésita pas à répondre affirmativement; et le jour même, il fut nommé. Cette mesure fut la cause de nos succès; mais elle fit naître dans l'esprit de Pichegru des sentiments de rivalité, que Saint-Just, Hermann et Lebas partagèrent. Ces trois représentants affectèrent, de plus en plus, d'accorder à Pichegru une protection marquée, et de témoigner leur inimitié au général Hoche, ainsi qu'aux troupes venues de la Moselle.

Depuis les combats de Saverne, du 18 novembre, l'armée du Rhin n'avait cessé d'être aux prises avec les Autrichiens. Une série d'attaques partielles avait été livrée, de notre côté, avec des chances diverses. Le 9 décembre, un effort général, qui fut fait sur toute la ligne, détermina la retraite des Autrichiens derrière la Moder. Sur ces entrefaites, le général Hoche arrivait à Niederbronn, avec la tête de l'armée de la Moselle.

Une diversion si puissante devait produire un prompt effet; Wurmser en fut intimidé, et continua aussitôt sa retraite, pour se placer derrière la Surbach, sa gauche appuyée au fort-Louis du Rhin, et sa droite au delà de Werd, occupant encore Reichshofen.

Telle était la position de Wurmser, le 10 décembre, lorsque nous parûmes pour forcer sa droite au débouché de Niederbronn. Hoche cependant différa son attaque pour donner le temps à la division Grangeret, qui était devant le camp de Nothweiler, de tourner les hauteurs de Lembach, où se tenait en réserve une division prussienne, et de descendre par Glashütte à Mattstadt. Elle y arriva, le 14, et chassa les ennemis. Notre gauche étant ainsi couverte, le 15, le général Hoche donna ordre aux divisions Taponier et Jacob de marcher sur Reichshofen, en même temps que le général Hatry, en partant d'Uttenhofen, devait attaquer, à Guntershofen, les redoutes autrichiennes. Cette double entreprise ne réussit pas la première fois; on l'attribua à l'inaction du général Jacob; il fut destitué et conduit à Strasbourg. Le 18, on recommença, et l'on fut plus heureux.

Du camp de Jägerthal, je descendis avec mon corps d'éclaireurs par Hamer-Jägerthal, pour prendre part à l'affaire de Reichshofen; lors-

qu'elle fut terminée, je me portai au-dessus de Langensultzbach, pour communiquer avec la brigade du général Grangeret, qui était à Mattstadt.

Repoussé de Reichshofen, le général Hotze, commandant la droite de l'armée autrichienne, s'établit à Freschweiler et à Werd, où sa position était retranchée. Le 22, Hoche marcha sur lui et l'écrasa, en lui enlevant ses redoutes et vingt pièces de canon. Si la gauche de l'armée du Rhin avait pu arriver à temps, pour se trouver à l'engagement, le corps de Hotze était détruit, et le centre de l'armée autrichienne fortement compromis. Néanmoins, leurs pertes furent si considérables à Werd, qu'ils ne crurent pas pouvoir défendre les hauteurs de Lieb-Frauenberg, et ils se retirèrent sur Wissembourg, direction que Wurmser fit prendre à toute son armée, en recevant les nouvelles du désastre de sa droite. Ainsi, les Autrichiens se trouvaient ramenés dans les lignes de Wissembourg. Ils avaient disposé la montagne du Geisberg, pour s'y défendre en cas de revers; ils y prirent position. Leur gauche, s'étendant jusqu'à Ober-Lauterbach, était couverte par les têtes de pont qu'ils avaient au Fort-Louis et à Seltz; leur droite se liait à la division prussienne, qui, de Lembach, était venue occuper le Pigeonnier et les hauteurs de Roth; et du camp de Nothweiler,

le prince de Hohenlohe faisait garder la gorge de Bobenthal.

Jonction des armées de la Moselle et du Rhin.

Les armées de la Moselle et du Rhin se trouvèrent réunies, le 24, entre Beinheim, près du Rhin, où le général Desaix commandait la droite, et Lembach, où se porta notre gauche en partant de Mattstadt; le centre, formé par les divisions Taponier, Ferino et Hatry, était en avant de Sultz; la division Michaud arrivait à Rittershofen et sur Seltzbach, et deux divisions de la Moselle, parties du Lieb-Frauenberg, étaient en marche pour gagner les hauteurs de Klembach et de Roth, entre les deux grandes routes qui aboutissent à Wissembourg, sur la droite du Geisberg. L'une de ces divisions était commandée par le colonel Championnet, et l'autre par l'adjudant général Jacopin; l'adjudant général Grenier, qui n'avait, comme ce dernier, que le grade de chef de bataillon, vint, en outre, se réunir à la droite de Championnet, avec une autre division, et je reçus le commandement d'une brigade détachée, quoique je ne fusse que capitaine. En appelant des officiers d'un grade inférieur à des commandements supérieurs, Hoche se permettait une innovation qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses; mais elle lui était imposée par l'insuffisance des généraux. Il était forcé de vaincre pour sauver sa tête, et il prenait, pour le seconder, tous ceux, quel que fût leur

rang, qu'il croyait capables de justifier sa confiance. On obéit, et personne ne murmura; telle était alors l'abnégation qu'on trouvait dans les rangs où l'on ne demandait qu'à être bien conduit, pour assurer la victoire. Toutefois, en s'écartant des règles de la hiérarchie militaire, Hoche donnait un mauvais exemple, qui ne doit point être imité.

Voici l'ordre que je reçus du général Hoche :

« Tieffenbach, le 5 nivôse.

« Il est ordonné au citoyen Soult de partir avec les bataillons du 55e régiment, 1er du Cher, 17e d'infanterie légère, le 2e de la Haute-Saône, pour aller éclairer les hauteurs de la gauche de Klebourg, en joignant sa gauche à la droite des troupes du général Jacopin, et sa droite à la gauche du général Championnet.

« Le citoyen commandant les armées de la Moselle et du Rhin.

Signé : « L. Hoche. »

En prononçant ce mouvement, Hoche manifesta l'intention de forcer les ennemis sur les hauteurs, entre Roth, Klembach et le Pigeonnier, pour séparer les armées autrichienne et prussienne, qui s'y appuyaient toutes deux, et pour se rendre ainsi plus aisément maître du Geisberg, où

Wurmser avait réuni ses principales forces. Le 25, la ligne se porta en avant et arriva en face des ennemis. De notre côté, quoique quelques bataillons de Jacopin fussent tout d'abord surpris, nous gagnâmes cependant les hauteurs en avant du Pigeonnier. L'engagement fut si vif contre les Prussiens qu'il se prolongea une partie de la nuit. Pour mon compte, je fis les plus grands efforts, afin de gagner une position qui devait me donner de l'avantage pour le lendemain. J'avais à me concerter avec les deux commandants des divisions qui étaient à ma droite et à ma gauche; mais l'un trouvait que je n'en faisais pas assez et il se tenait dans l'inaction; l'autre avait eu de la peine à rallier ses bataillons, et craignant d'être entraîné, si j'allais trop loin, il cherchait à me retenir. Au milieu de ce conflit, c'était à moi de décider; la correspondance que j'eus à ce sujet est assez curieuse pour être rapportée :

Combat du Pigeonnier.

« Au quartier-général de la cime de Diesembach, le 6 nivôse, l'an II de la république française, une et indivisible.

« *Championnet, commandant la division de gauche, au citoyen Soult.*

« Je m'étais persuadé que tu avais attaqué vigoureusement ce tas de brigands qui te font face. J'ai vu avec beaucoup de peine que tu as été très-

tranquille. Je viens t'ordonner, au nom de la république française, de faire tous tes efforts pour que demain tu attaques, de toutes tes forces, l'ennemi au jour. Vois Jacopin, concertez-vous ensemble, et agissez de concert. N'attendez aucun signal. Il faut que demain nous combattions les despotes et allions coucher à Wissembourg. Ainsi, j'espère que tu me seconderas et que tu ne feras aucun quartier. De mon côté, je ferai une attaque des plus vigoureuses, je ne peux la faire que lorsque tu seras à ma hauteur.

« Le commandant, etc.,

« CHAMPIONNET.

P. S. — « J'écris, par la même ordonnance, à Jacopin, fais ton possible pour que ma lettre lui parvienne le plus tôt possible. »

« Au quartier-général de Klembach, le 6 nivôse, l'an II de la république française.

« *Au citoyen Soult.*

« As-tu bien reçu l'ordre d'attaquer de nuit? Es tu bien sûr que l'ordonnance qui t'a apporté cet ordre ne se soit pas égarée? Était-il fait mention de l'heure à laquelle elle était partie? En un mot, es-tu bien pénétré que l'intention de Hoche était d'attaquer de nuit?

« Ma prudence républicaine me suggère les ré-

flexions suivantes : nos bataillons sont-ils assez instruits pour une attaque de nuit ? Si malheureusement ils étaient repoussés, comment pourraient-ils se rallier, eux qui, ce matin, ont pu à peine effectuer leur ralliement ? En finissant, un subordonné ne peut-il pas se pénétrer de ce sentiment? Qu'il est souvent très-prudent, très-avantageux pour la chose publique, de peser, avec les circonstances, les ordres qu'il reçoit. Rends-toi cette nuit, auprès de moi, à l'effet de nous concerter pour l'attaque de demain, si tu te décides à ne pas attaquer cette nuit.

« L'adjudant général commandant de division,

« JACOPIN.

« Je te prie de me mander tes intentions définitives et celles du citoyen Championnet. »

Rentré fort tard, je ne pus envoyer au général en chef les prisonniers que j'avais faits et mon rapport, que très-avant dans la nuit. Pendant ce temps, j'étais desservi près de lui par mon voisin de droite, qui sans doute ignorait les résultats que j'obtenais sans son appui. En me répondant, Hoche m'apprit le mauvais service qu'on m'avait rendu, et sa prompte justice. La lettre que je transcris ici m'indiquait en outre d'où était parti le coup.

« Au quartier général à Riedsels, le 6 nivôse, an II.

Le citoyen Hoche, commandant les armées de la Moselle et du Rhin, à l'adjoint Soult.

« D'après certains rapports, j'avais ordonné que tu rejoignes ton état-major, et que tu sois remplacé à ton commandement. Garde-le, à condition que tu tiendras parole, bats-toi bien, et envoie au général Championnet copie de la présente. Au surplus, entendez-vous pour frapper comme de vrais sans-culottes.

Signé : « HOCHE. »

Il se rencontra que, des deux côtés, on avait fait des dispositions pour le 26 décembre au matin; cette détermination des ennemis était une conséquence de la mauvaise position qu'ils avaient prise, en restant en avant des lignes de Wissembourg, d'où ils ne pouvaient sortir que par des défilés. A la gauche, nous étions en présence, sur les hauteurs de Roth et devant le Pigeonnier; notre tâche était d'en chasser les Prussiens et de les empêcher de regagner les montagnes. Après un engagement des plus vifs, qui commença avec le jour, nous réussîmes complétement. Le duc de Brunswich, voyant sa droite tournée et sa retraite près de lui être coupée, fit avancer une réserve

autrichienne, pour donner le temps à ses troupes de s'écouler dans Wissembourg; elles y parvinrent, mais la réserve fut à peu près détruite par les divisions Taponier, Hatry, Ferino et Lefebvre, conduites par Hoche en personne.

Reprise des lignes de Wissembourg. Déblocus de Landau.

Ces quatre divisions avaient auparavant renversé l'avant-garde autrichienne qui venait à elles et la ligne qu'elles trouvèrent formée sur le Geisberg; leur impulsion était irrésistible. Le général Donadieu, commandant la cavalerie, devait les seconder. Hoche lui ordonna une charge au moment où les ennemis commençaient à s'ébranler; Donadieu ne sut pas l'engager, et il laissa échapper l'occasion de prendre peut-être vingt mille hommes. La victoire, cependant, couronna nos efforts; partout, sur le front de la bataille, les ennemis furent défaits. Le général Michaud rentra dans les lignes par Langen-Schleithal, et le général Desaix emporta, de vive force, Lauterbourg.

Adjudant de dragons, quelques semaines auparavant, le général Donadieu n'était coupable que d'incapacité; on l'accusa de désobéissance. Les représentants prirent immédiatement un arrêté pour ordonner son arrestation. Il fut conduit à Paris, jugé et mis à mort; cette sévérité épouvanta.

Les trophées qu'on recueillit de la victoire de

Wissembourg, outre la délivrance de Landau, furent très-considérables, en prisonniers, canons, caissons, drapeaux et bagages; on aurait pu les augmenter, en poursuivant les ennemis avec plus de vigueur qu'on n'y mit, car ils se sauvaient dans le plus grand désordre; les Autrichiens, par Freckenfeld et Germersheim, pour repasser le Rhin, vis-à-vis Philipsbourg, et les Prussiens, en partie, par Bergzabern; ceux qui étaient autour de Landau se retirèrent sur Neustadt et Turckheim, où le corps du général Kalckstein, qui se retirait de Kaiserslautern, vint joindre celui du prince de Hohenlohe. Les deux armées alliées se trouvèrent ainsi séparées. Wurmser établit les Autrichiens sur la rive droite du Rhin, en conservant Fort-Louis (alors nommé Fort-Vauban), comme tête de pont; le duc de Brunswick amena les Prussiens autour de Mayence, et les mit en cantonnement. Il n'y eut dans le Palatinat qu'une légère affaire d'avant-garde, à Frankenthal, le 3 janvier; de notre côté, on ne demandait aussi que du repos.

Par un ordre du jour daté de Landau, trois jours après la victoire de Wissembourg, Hoche annonça à l'armée que sa demande allait être satisfaite. « Encore un peu de patience, disait-il, et vos maux seront finis; votre valeur a délivré un département; votre constance vous obtiendra des quartiers d'hiver; votre repos est assuré si vous

supportez la fatigue encore douze jours. » Cette promesse, que Hoche eut beaucoup de peine à tenir ensuite, et à ses risques et périls, était bien motivée par la rigueur de la saison et l'état de délabrement des troupes, qui toutes manquaient de chaussures et d'habillements. Il fallait bien douze jours pour débrouiller les armées du Rhin et de la Moselle, qui étaient confondues, et pour les remettre chacune à leur place. En attendant, des dispositions furent faites pour que les divisions de la Moselle suivissent les ennemis; celles du Rhin s'arrêtèrent, sous prétexte de se mettre en mesure contre les Autrichiens; mais beaucoup plus probablement, par l'effet de la mésintelligence entre les généraux en chef, qui avait son origine dans la rivalité de Pichegru. Elle n'éclata cependant qu'au sujet des récompenses à décerner. Saint-Just, Hermann et Lebas, tout-puissants au comité de salut public, et spécialement délégués à l'armée du Rhin, prirent parti pour elle et lui firent obtenir les faveurs. Ils poussèrent même la partialité jusqu'à attribuer l'honneur du succès à Pichegru, qui pendant le mouvement, s'était tenu à l'écart et n'avait voulu concerter aucun plan; il était bien évident que Hoche avait dirigé toutes les opérations, depuis son départ de Niederbronn. Sa nomination au commandement en chef des deux armées, par arrêté des représentants, avait été of-

Mésintelligence entre les généraux Hoche et Pichegru.

ficiellement connue, et tout le monde savait que, par devoir autant que par caractère, Hoche n'avait jamais admis Pichegru au partage de sa responsabilité. Hoche avait donc exercé, dans toute sa plénitude, le commandement en chef des armées du Rhin et de la Moselle réunies, pendant cette fin de campagne. Le lendemain de la bataille, Hoche me donna ordre de commander le camp de Roth, et de nettoyer d'ennemis la vallée de la Lauter jusqu'au delà de Bobenthal; à cet effet, il augmenta ma brigade d'un autre bataillon, de deux escadrons de carabiniers et d'une compagnie d'artillerie à cheval. Je ramassai plusieurs centaines de prisonniers. Aussitôt après, j'eus ordre de conduire mes troupes devant le Fort-Vauban (Fort-Louis), où je passai sous les ordres du général Lefebvre. Hoche vint nous y voir; il me témoigna d'abord son entière satisfaction sur ma conduite, ensuite il nous dit : « Je viens de chez Pichegru; croiriez-vous que je n'ai pu en tirer ni un oui ni un non, sur aucune des propositions que je lui ai faites; il a été impassible sur tout. Je l'ai apostrophé de manière à faire bouillir le sang d'un autre dans ses veines. Ses joues ne se sont pas seulement colorées! Quel homme!... Et pourtant Saint-Just le protége!... » En effet, Hoche ne tarda pas à reconnaître qu'il avait là un rival redoutable et un ennemi, qui ferait tomber sa tête,

s'il restait au pouvoir. Heureusement il en fut quitte pour des injustices, et l'infâme Saint-Just trouva plus tard sa punition.

Nous ne restâmes que quelques jours devant le Fort-Vauban; des troupes de l'armée du Rhin vinrent nous y remplacer pour en faire le siége. Elles en furent dispensées; le 19 janvier, les Autrichiens évacuèrent le fort et firent sauter ses fortifications. Alors les divisions de la Moselle, qui étaient dans le Haut-Palatinat, en avant et à gauche de Frankenthal, étaient occupées de leur nouvelle organisation, et elles se disposaient à retourner sur la Moselle, après avoir été relevées par les divisions de l'armée du Rhin. Cette nouvelle organisation comprenait quatre divisions, dont une d'avant-garde, beaucoup plus forte que les trois autres. Le général Lefebvre en fut nommé commandant, et il me demanda pour son chef d'état-major; en même temps je reçus ma nomination au grade d'adjudant général chef de bataillon. Notre mouvement eut lieu vers la fin de janvier 1794, sur deux colonnes : l'une passa par Turckheim, Kaiserslautern, Hombourg et Sarrebruck; l'autre, dont l'avant-garde faisait partie, par Neustadt, Anweiler, Pirmasens, Deux-Ponts, Saarbrück, Saarlouis, Bouzonville et Metzerwisse, près Thionville. A leur arrivée, les quatre divisions furent mises en quartier d'hiver

pour se rétablir; elles étaient dans le plus grand délabrement. Ce repos était devenu indispensable; il fallait pourvoir au remplacement des objets d'habillement, de chaussure, d'équipement, d'armement et de harnachement, dont les troupes éprouvaient le plus urgent besoin; il fallait aussi rétablir la discipline; enfin, les représentants qui étaient à l'armée, allaient commencer l'embrigadement, en fondant des bataillons de volontaires et de garde nationale dans les anciens bataillons de ligne. Malgré toutes ces considérations, et sans avoir égard aux rigueurs de l'hiver, le comité de salut public voulait que la campagne fût continuée, pour repousser jusqu'au Rhin les corps ennemis qui étaient encore sur la Moselle, dans le pays de Trèves ou dans le Luxembourg. Hoche s'y refusa obstinément, en rappelant les promesses qu'il avait faites à Landau, en faisant voir la situation dans laquelle étaient les troupes, et en démontrant ce qu'elles gagneraient en valeur après avoir été remises en bon état. Le comité céda; mais deux mois après il nomma Hoche au commandement de l'armée du Var : à son arrivée à Nice, il le fit arrêter et conduire à Paris. Hoche y resta détenu jusqu'au 9 thermidor. Tel fut le prix d'une noble résistance et de la campagne glorieuse qui avait rappelé la victoire sous les drapeaux français. Jourdan,

Fermeté du général Hoche.

destitué après Vatignies, fut nommé pour remplacer Hoche à l'armée de la Moselle. Son commandement était destiné à étendre de plus en plus nos opérations.

Dans cette campagne, dont les résultats définitifs furent avantageux pour la France, il était inévitable que l'inexpérience de nos généraux ne leur fît commettre de nombreuses fautes, et j'en ai signalé quelques-unes. Je pourrais examiner de la même manière la conduite des généraux ennemis que nous eûmes à combattre, mais je préfère laisser parler celui d'entre eux que sa réputation plaçait alors au premier rang. Après la bataille de Wissembourg et la séparation des deux armées alliées, le duc de Brunswick, découragé, demanda au roi de Prusse de le remplacer dans le commandement de l'armée prussienne, et il accompagna cette demande d'un mémoire qui est une pièce importante pour l'histoire.

Mémoire envoyé par le duc de Brunswick au roi de Prusse, sur la cause des revers de la coalition.

« D'Oppenheim, le 6 janvier 1794.

Mémoire du duc de Brunswick.

« Les motifs, sire, qui me forcent à demander mon rappel de l'armée, sont fondés sur l'expérience malheureuse que j'ai faite, que le manque d'ensemble, la méfiance, l'égoïsme et l'esprit de

cabale ont détruit, durant deux campagnes de suite, toutes les mesures prises et fait échouer les projets concertés des armées combinées.

« Accablé du malheur d'être enveloppé dans les fautes d'autrui, dans la situation très-fâcheuse où je me trouve, je sens vivement que le monde juge les militaires d'après les succès, sans en examiner la cause.

« La levée du blocus de Landau fera époque dans l'histoire de cette malheureuse guerre, et j'ai la douleur d'être cruellement compromis. Je ne m'aveugle pas pour me faire illusion, que j'échapperai à la critique; je sens, au contraire, qu'elle tombera sur moi, et que l'innocent sera confondu avec le coupable.

« Malgré toutes ces adversités, je ne me serais point laissé aller à mettre à vos pieds, sire, mon désir pour quitter une carrière qui a fait la principale occupation de mes jours; mais quand on a perdu ses peines, son travail, ses efforts; quand, à Mayence près, les fruits de toute la campagne sont perdus, et qu'il n'y a aucun espoir qu'une troisième campagne offrira des résultats plus avantageux, quel parti reste-t-il à prendre à l'homme le plus zélé et le plus attaché à Votre Majesté et à sa cause, que celui d'éviter de nouveaux malheurs.

« Les mêmes raisons diviseront les puissances

coalisées, qui les ont divisées jusqu'ici; les mouvements des armées souffriront, comme ils en ont souffert; leur marche en sera ralentie, embarrassée, et le retard du rétablissement de l'armée prussienne, politiquement nécessaire peut-être, deviendra la cause, d'un autre côté, d'une suite de malheurs pour la campagne prochaine, dont les conséquences sont incalculables. Ce n'est point la guerre qui me répugne, ce n'est point elle que je cherche à éviter; mais c'est le déshonneur que je redoute, dans une position où les fautes des autres généraux tombent et retourneront toutes sur moi, et où je ne pourrais jamais agir, ni d'après mes principes, ni d'après mes propres vues.

« Votre Majesté se rappellera peut-être ce que j'ai eu l'honneur de lui représenter le jour de son départ d'Eschweiler. J'ai prévu mes embarras, mes peines et mes malheurs; j'ai employé tous mes efforts à remédier aux inconvénients : malheureusement pour moi, l'effet en a prouvé l'insuffisance. Ce n'est donc que la persuasion intime que j'ai de l'impossibilité d'opérer le bien, qui me dicte la démarche de supplier très-humblement Votre Majesté de me nommer un successeur le plus tôt possible. Cette démarche, très-affligeante pour moi, est cependant une suite des tristes réflexions que j'ai faites sur mon sort. La

prudence exige ma retraite, et l'honneur la conseille. Lorsqu'une grande nation, telle que la nation française, est conduite aux grandes actions par la terreur des supplices et l'enthousiasme, une même volonté, le même principe devraient présider à la démarche des puissances coalisées. Mais lorsqu'au lieu de cela chaque armée agit seule, pour elle-même, sans aucun plan fixe, sans unité, sans principe et sans méthode, les résultats en sont tels que nous les avons vus à Dunkerque, à la levée du blocus de Maubeuge, au sac de Lyon, à la destruction de Toulon et à la levée du blocus de Landau.

« Veuille le ciel préserver surtout Votre Majesté et ses armées de plus grands malheurs; mais tout est à craindre si la confiance, l'harmonie, l'unité de principe et d'action ne prennent la place des sentiments opposés, qui, depuis deux ans, sont la cause de tous nos malheurs.

« Mes vœux accompagneront sans cesse toutes les démarches de Votre Majesté, et votre gloire, sire, fera mon bonheur.

« CHARLES, duc de Brunswick. »

CHAPITRE V

SOMMAIRE DU CHAPITRE V.

Campagne de 1794. — Succès remportés par l'armée du Nord en Flandre. — Bataille de Tourcoing. — Opérations décousues et revers sur la Sambre.

CHAPITRE V.

L'année d'épreuve était terminée. Malgré ses déchirements intérieurs et la désorganisation de son gouvernement, la France était parvenue, jusque-là, à défendre son territoire contre toute l'Europe coalisée. Maintenant les rôles étaient changés, l'impulsion était donnée. Bientôt douze cent mille Français, répartis dans onze armées, allaient s'élancer au delà de leurs frontières, et répondre à la coalition, en portant la guerre sur son propre territoire. Toutefois les alliés, dont les armées avaient toujours une grande supériorité sur les armées françaises, par leur composition, continuaient encore, au commencement de la campagne de 1794, à poursuivre leur plan d'invasion de la France, et ils avaient profité du repos de l'hiver pour en arrêter les nouvelles combinaisons.

Plan des alliés.

Le général autrichien Mack, qui jouissait alors d'une célébrité peu méritée, remplissait

les fonctions de chef de l'état-major général de l'armée autrichienne, pour en diriger les opérations sous les ordres de l'empereur, qui s'était mis lui-même à la tête de son armée. Il s'était rendu à Londres pour se concerter avec le duc d'York et le cabinet anglais. Leur projet était d'ouvrir la campagne par la prise de Landrecies et de marcher ensuite sur Paris. Quatre-vingt-dix mille hommes auraient été employés à cette expédition; vingt-cinq mille Autrichiens, commandés par le général Clairfayt, seraient restés devant Lille, entre Moucron et Tournay, pour couvrir la West-Flandre; une division hanovrienne se plaçait à Menin, le corps hessois à Denain, et le prince de Kaunitz, avec dix-huit mille Autrichiens, observait, en avant de Mons, le cours de la Sambre, Maubeuge et Philippeville. L'ensemble de toutes ces forces dépassait cent cinquante mille hommes de vieilles troupes; mais, par les dispositions prises, près de la moitié se trouvait presque paralysée. Si cette armée eût, au contraire, été tenue et dirigée vers un même but, elle eût eu d'autant plus de chances pour réussir, qu'à l'ouverture de la campagne, dans le mois d'avril, l'armée française du Nord, à peu près d'égale force, non compris les garnisons des places, était en grande partie composée de nouvelles levées, et que les généraux n'avaient point encore acquis une grande expé-

rience. Pichegru lui-même, nouvellement arrivé pour prendre le commandement en chef, semblait être au-dessous de sa tâche, malgré la réputation de capacité que le représentant Saint-Just, venu avec lui, s'efforçait de lui donner.

A côté de l'armée autrichienne, le maréchal de Mœllendorff devait se porter, avec cinquante mille Prussiens, en avant de Trèves, pour couvrir la Meuse; le surplus de l'armée prussienne restait autour de Mayence. Vingt-cinq mille Autrichiens, sous les généraux Beaulieu et Blankenstein, étaient dans le pays du Luxembourg, entre Arlon et Bouillon. Enfin le duc de Saxe-Teschen commandait sur le Rhin, depuis Bâle jusque vers Manheim, l'armée impériale dont l'effectif dépassait soixante mille hommes; les émigrés français y étaient réunis.

Malgré ses plus pressantes invitations, l'état-major général autrichien ne put pas faire adopter son plan par le maréchal Mœllendorff, qui refusa de partager l'armée prussienne et de mener à Trèves les cinquante mille hommes qui lui étaient demandés; il se refusa même plus tard aux injonctions de l'envoyé anglais pour un plan analogue. Cependant en Flandre, sous les yeux de l'empereur, on persista dans le projet, jusqu'aux premières dispositions du général français; ensuite on se laissa guider par les événements de la guerre.

Armée du Nord. Il paraît que Pichegru n'avait pas non plus de but bien déterminé; son armée, formée en douze corps ou divisions inégales en forces, était placée, depuis Maubeuge jusqu'à Dunkerque, sur les débouchés de toutes les routes qui traversent cette longue ligne. Quatre divisions de la droite, fortes de trente-six mille hommes, gardaient, entre Avesne et Maubeuge, les bords de la Sambre, d'où elles communiquaient avec Landrecies. Au centre, deux divisions occupaient Étreux et Bohain; une autre se tenait sur l'Escaut, entre Bouchain et Cambrai; et la quatrième campait à Arleux, près de Douai. Les quatre divisions de gauche, qui comprenaient soixante-dix mille hommes, se trouvaient réparties : celle du général Osten, à Pont-à-Marque; celle du général Souham, de trente mille hommes, à Lille; celle du général Moreau, de vingt mille hommes, à Cassel; et enfin, celle du général Michaud, de douze mille hommes, à Dunkerque. On ne voyait dans un pareil éparpillement aucune trace de disposition; les douze divisions formaient autant de têtes de colonne isolées, et comme un long réseau destiné à éclairer le pays, mais non à manœuvrer. Il était de toute impossibilité que le général en chef pût les suivre dans leurs opérations et les surveiller; et ses instructions, quelque prévoyantes qu'elles fussent, devaient toujours placer les gé-

néraux dans la nécessité d'y suppléer. Les fautes et les revers étaient dès lors inévitables, surtout s'il est vrai encore que Pichegru, indolent de caractère et d'une capacité médiocre, se tint tranquille à son quartier général, tandis que ses lieutenants éloignés de lui se battaient comme ils le pouvaient, et que chacun se dirigeait d'une manière indépendante.

Cependant, ce fut Pichegru qui ouvrit la campagne. Le 29 mars, des divisions de la droite et du centre firent une reconnaissance générale sur le Cateau. Elles partaient de points divergents et elles furent repoussées partout; ce début coûta à l'armée huit cents hommes et du canon. Pichegru n'en fut pas mieux instruit, ni plus empressé de prévenir la réunion des troupes ennemies qui s'opérait au Cateau. Pendant quinze jours, on fut dans le repos du côté des Français, et les Autrichiens pressaient leur concentration; elle était terminée le 15 avril. L'empereur François se trouvait à la tête de l'armée avec le prince de Cobourg, le duc d'York et le prince d'Orange. On devait croire qu'ayant en main quatre-vingt-dix mille hommes réunis, les alliés allaient diriger cette masse sur les divisions françaises isolées, et les écraser successivement; il n'en fut rien. Le conseil des généraux alliés imagina d'ouvrir, en partant dn Cateau, autant de rayons que l'armée

formait de divisions; ainsi l'on vit huit colonnes se porter simultanément sur huit directions divergentes, et n'obtenir d'autre résultat que d'agrandir le cercle dans l'intérieur duquel elles avaient opéré.

Les alliés assiégent Landrecies.

Les généraux Fromentin, Balland et Goguet s'étaient retirés sans perte : le premier, des bords de la Sambre, au-dessus de Landrecies, et les deux autres, d'Étreux et de Bohain. Le prince d'Orange investit Landrecies et fit emporter par une division hollandaise le camp retranché de Preux-aux-Bois; le prince de Cobourg porta quarante mille hommes en observation, entre Nouvion et la Capelle, et le duc d'York alla devant Cambrai avec trente mille hommes, pour contenir la division Chapuis. Il devenait évident que les ennemis allaient se livrer au siége de Landrecies, et garder la défensive sur les deux points où ils plaçaient des corps d'observation, ainsi ils découvraient leur projet. Il était facile à Pichegru d'en profiter. Le corps du prince de Cobourg s'était avancé à Nouvion et à la Capelle; Pichegru pouvait aisément agir contre lui, avec les trente mille hommes de son aile droite, qui étaient répandus sur la Sambre jusqu'à Maubeuge, ainsi que les divisions Balland et Goguet qui, en se retirant d'Étreux et de Bohain, avaient été occuper le camp retranché de Guise; il aurait menacé les deux flancs des Autrichiens

avec une supériorité de force très-décidée, et les eût au moins obligés à repasser la haute Sambre. Landrecies était ainsi débloqué. Mais Pichegru ne fit aucune disposition; il ne se rendit même pas sur les lieux, pour aviser aux moyens de rétablir les communications avec son aile droite, que les avant-postes ennemis interceptaient à la Capelle, et il laissa à ses généraux le soin d'y pourvoir. Ceux-ci, ne recevant point d'instructions du général en chef, se bornèrent à détacher deux brigades pour reprendre la Capelle : celle du général Duvigneau, partie du camp de Guise, et celle du général Duchesne, des bords de la Helpe. Non-seulement elles réussirent à rétablir la communication, mais elles reprirent la forêt de Nouvion au général autrichien Alvinzy, et le poussèrent jusqu'à Barzy, d'où il se replia sur les hauteurs de Bergues, en arrière de la Sambre. Qu'aurait-ce été, si toute l'aile droite et les deux divisions du centre, qui étaient à Guise, eussent manœuvré de concert vers Landrecies? L'aile droite occupait les villages de Fay et de Maroilles sur la Helpe; elle en fut délogée. Les Autrichiens rentrèrent aussi à Nouvion, et en même temps ils mirent dans un grand désordre la division Goguet, qui s'était avancée du camp du Guise jusqu'à Grand-Blocus, sur la route du Cateau, et qui y perdit son général.

Le défaut d'ensemble dans les opérations assu-

Faux mouvements sur la Sambre.

rait les succès de l'ennemi, et Pichegru persistait dans son fatal système d'isolement, sans être éclairé par les échecs qu'il éprouvait. Il avait à ses ordres l'armée des Ardennes, où se trouvaient Kléber et Marceau. Le général Charbonnier, qui la commandait, pouvait réunir trente mille hommes aux environs de Philippeville, et se porter, en même temps que la droite de l'armée du Nord, devant Landrecies. Le prince de Kaunitz n'avait que dix-huit mille hommes à lui opposer entre Thuin et Beaumont. On crut que Pichegru s'était déterminé à ce mouvement, lorsque, le 26 avril, on vit partir de Maubeuge la division Desjardins, pour aller vers Beaumont. Le même jour, le général Charbonnier, ayant repoussé de Walcourt et de Bossu les avant-postes ennemis, arriva à Beaumont, où, n'ayant trouvé aucune résistance, il communiqua avec le général Desjardins. Encore une marche vers Maubeuge ou Landrecies, et la concentration était faite. Au lieu de cette disposition si simple, Pichegru envoya le lendemain ces deux divisions devant Charleroi, pour y passer la Sambre. Cette diversion s'éloignait beaucoup trop. Landrecies touchait au terme de sa résistance, et cependant le général Pichegru, qui s'était enfin décidé à renouveler ses attaques contre le centre de l'armée ennemie et qui dégarnissait sa droite, portait en même temps toute sa gauche sur Cour-

tray, dans l'espoir d'y attirer les forces ennemies.

Le général Ferrand avait pris le commandement de l'aile droite. Le 27 avril, il attaqua les Autrichiens à Maroilles, tandis que les deux divisions du camp de Guise marchaient sur Barzy, et que le général Chapuis s'avançait de Cambrai sur Troisville. Les deux premières colonnes n'obtinrent aucun résultat, et reprirent le soir leur position sans avoir éprouvé de trop grandes pertes. Les pertes portèrent sur la colonne de gauche, qui parvint au pied des retranchements de Troisville; la cavalerie autrichienne pénétra sur ses derrières et la mit dans un désordre complet; quatre mille hommes restèrent sur le champ de bataille ou furent faits prisonniers avec le général Chapuis lui-même. Le reste de la division, ayant aussi perdu son artillerie, regagna Cambrai.

Cependant, depuis le 23, cinquante mille hommes de la gauche, aux ordres des généraux Souham et Moreau, étaient en opération sur Courtrai. Le général Clairfayt y commandait le corps destiné à couvrir la West-Flandre. Trompé par une fausse attaque dirigée sur Denain, il s'y était porté, avec une partie de ses troupes, tandis que Souham entrait à Courtrai, et que Moreau investissait les Hanovriens dans Menin. Revenu en toute hâte à Moucron, Clairfayt y avait été

attaqué, le 28 et le 29 avril, et il n'avait évité une défaite qu'en se retirant précipitamment sur Tournai et en laissant douze cents prisonniers et trente pièces de canon au pouvoir des Français. Cette opération bien conduite ne compensa pourtant point les échecs que nous éprouvâmes, le même jour, autour de Landrecies. On voulut faire un dernier effort pour sauver cette place; mais l'attaque fut aussi mal dirigée que les précédentes, et dans le même système, par des colonnes isolées qui furent repoussées sur tous les points. Le lendemain, Landrecies capitula; la garnison, qui comptait sept mille hommes au commencement du siége et qui était réduite aux trois quarts, fut prisonnière de guerre. On s'attendait à ce que les Autrichiens profiteraient de ce double succès; mais leurs généraux paraissaient lutter de fautes avec le général en chef français. Il ne s'agissait plus pour le prince de Cobourg de marcher sur Paris; ce plan, dont l'exécution n'avait jamais été possible, même à l'aide des mauvaises dispositions du général français, était remplacé par des projets de défensive renouvelés à tout moment; mais jamais avec l'à-propos ni l'ensemble que les circonstances auraient exigés. Après avoir échoué dans toutes ses tentatives pour sauver Landrecies, Pichegru avait renoncé à attaquer de nouveau l'armée autrichienne que le prince de Cobourg

avait concentrée; et, séparant sa propre armée, il en avait formé deux grands corps qui devaient agir séparément sur des directions opposées, sans garder aucune liaison entre eux.

Nous avons vu que, même avant la prise de Landrecies, Pichegru avait porté ses divisions de gauche sur Courtray, et une division de sa droite avec une division de l'armée des Ardennes devant Charleroi. Depuis il s'était affermi dans cette disposition par le succès obtenu le 20 avril sur le corps isolé du général Clairfayt. Il porta ainsi sur Lille et Tournay les divisions du centre, pour entrer dans le système d'opérations de l'armée rassemblée sur Courtray, et il dirigea deux divisions de la droite, celles des généraux Despeaux et Fromentin, sur la basse Sambre, pour les réunir à celles qui s'y trouvaient déjà. Le général Ferrand resta en observation à Guise avec vingt mille hommes, et la division Favereau, forte de sept à huit mille hommes, garda le camp retranché de Maubeuge.

Pichegru partage son armée.

L'énorme faute que commettait Pichegru en partageant son armée offrait à un général entreprenant la plus belle occasion qu'il pût souhaiter. Le prince de Cobourg avait quatre-vingt-dix mille hommes réunis autour de Landrecies; sa ligne d'opérations était assurée par la possession de cette place, du Quesnoy, de Valenciennes et de

Condé ; il n'avait pas d'armée ennemie devant lui ; des corps détachés sur la Lys, l'Escaut et la Sambre couvraient ses flancs suffisamment ; il était libre de se porter sur l'une ou sur l'autre des armées françaises qui se formaient imprudemment à ses côtés et de l'écraser. Si, par exemple, le prince de Cobourg eût marché avec toutes ses forces réunies, pour forcer la droite de Pichegru entre Lille et Menin, il n'est pas douteux que Pichegru n'eût eu les plus grandes peines à sortir d'embarras et à gagner Cassel ou Dunkerque, afin de ne pas être acculé à la mer. Mais le prince de Cobourg manquait de décision, et il ne savait que suivre tous les mouvements de son adversaire. Ainsi, après avoir pris Landrecies, il y resta pendant plusieurs jours ; il se borna à détacher le duc d'York sur Tournay, pour soutenir le général Clairfayt. Si les deux corps s'étaient réunis, l'appui eût été efficace ; mais le prince anglais s'arrêta à Lamain, où il prit son camp, et à son approche Clairfayt alla passer la Lys, au-dessous de Harlebecke, pour couvrir la West-Flandre, à la rive gauche de cette rivière.

Une avant-garde française, commandée par le général Vandamme, campait sur la Heule au village de ce nom ; la ville de Courtray était occupée par la gauche des divisions Souham et Moreau, dont la droite se prolongeait vers Aelbeck ;

Tourcoing, Roubaix et Pont-à-Marque étaient gardés pour lier les communications sur Lille, et le général Bonnaud, avec les divisions du centre, venait d'arriver à Sanghien, entre Lille et Tournay.

Telle était la position de l'armée française quand, le 10 mai, Pichegru ordonna une attaque générale. On avait appris que les troupes de Clairfayt s'étaient montrées à Wichte; on crut qu'elles s'y étaient arrêtées, et l'on marcha sur trois colonnes, pour attaquer leur gauche à Coeghem et à Dottignies; on n'y trouva personne. Clairfayt était alors sur la rive gauche de la Lys; il repoussait des bords de la Heule l'avant garde du général Vandamme, qui ne put empêcher les Autrichiens d'entrer dans les faubourgs de Courtray. En attendant, les colonnes qu'on avait inutilement envoyées à Coeghem et à Dottignies, revenaient sur leurs pas. Pendant la nuit, Souham conduisit des renforts à Courtray. Une division fut aussi dirigée sur Menin, pour y passer la Lys et se porter ensuite, par Moorseele, contre la droite des Autrichiens. Ce dernier mouvement était beaucoup trop long; il ne pouvait être fini à temps, et l'on était pressé d'agir. Dans l'après-midi du 11, Souham, Vandamme et Daendels débouchèrent de Courtray sur plusieurs colonnes; ils emportèrent aussitôt les positions ennemies

entre la ville et la Heule. L'engagement se prolongea dans la nuit; Clairfayt l'entretint pour ménager sa retraite, et il l'opéra, en effet, par Ingelmünster sur Thielt, mais non sans perte. Il s'était attiré ce revers en se présentant isolément.

Pendant que la droite de l'armée alliée était ainsi et de nouveau battue à Courtray, le général Bonnaud partait du camp de Sanghien, pour aller attaquer le corps du duc d'York à Lamain. Les divisions étaient formées en cinq colonnes, qui ne pouvaient se prêter mutuellement aucun secours. C'était ainsi qu'elles allaient attaquer un ennemi en position et supérieur en nombre; elles ne pouvaient pas manquer d'être battues l'une après l'autre. La cavalerie ennemie entra dans les intervalles des colonnes, et, les débordant successivement, les força à la retraite.

Tous ces combats multipliaient les pertes des deux côtés; mais ils ne faisaient point avancer la guerre, de part ni d'autre; chaque armée était tour à tour battue ou victorieuse sur des points différents et souvent sur le même théâtre. Cependant le prince de Cobourg sortit de l'inaction où il était resté autour de Landrecies. Ce fut pour démembrer son armée. Il en envoya une partie sur Charleroi, détacha un corps aux ordres de l'archiduc Charles, sur Saint-Amand, et vint

avec le reste à Tournay. Il se retrouvait avec quatre-vingt-dix mille hommes, entre la Lys et Tournay, et il en avait soixante mille sur la Sambre. Les Français mettaient en ligne des forces à peu près égales sur ces deux points. Ainsi, les deux généraux en chef, en se séparant d'une partie de leur armée, s'imitaient l'un l'autre pour scinder leur commandement, comme s'ils n'étaient pas capables d'en embrasser l'ensemble. Nous verrons plus loin par quelle effusion de sang il fallut racheter cet oubli des principes, et comment, de notre côté, nous parvînmes à le réparer.

Dès son arrivée à Tournay, le 15 mai, le plan du prince de Cobourg était de rompre la ligne de l'armée française, dont la gauche était élevée vers Courtray, en forçant le centre, à Tourcoing, pour la séparer de Lille et lui enlever ses communications; l'armée alliée était assez forte pour l'exécution de ce plan. Dans cette vue, le prince ordonna un mouvement général pour le 17; l'exécution était trop rapprochée; il ne restait pas assez de temps pour que tous les corps qui devaient y concourir pussent franchir la distance qui les séparait du rendez-vous indiqué et y arriver, à point nommé, en combattant. Le général Clairfayt devait partir de Thielt et se rendre par Ingelmünster et Werwicke à Linselles. Le corps

de l'archiduc Charles, partant de Saint-Amand, devait passer par Pont-à-Marque, attaquer la division Bonnaud campée à Sanghien, la rejeter dans Lille, ensuite contenir cette place avec une partie de ses troupes, et diriger le restant sur Tourcoing, pour y joindre le gros de l'armée. Trois autres colonnes, et entre autres celle du duc d'York, suivaient des lignes différentes, pour se porter sur Mouvaux, sur Tourcoing et sur Moucron. Il fallait une combinaison bien parfaite pour que ces cinq colonnes, parties de points opposés, arrivassent presque à heure fixe, sans donner l'éveil aux Français, qu'on voulait surprendre. Si les Français étaient prévenus, si l'une des colonnes éprouvait un échec en attaquant trop tôt, si elle n'était pas soutenue, on courait risque d'être surpris au lieu de surprendre l'ennemi. Les alliés n'eurent point cette prévoyance, et ils furent au-devant de leur défaite.

Bataille de Tourcoing.

Par événement, le général Pichegru s'était rendu aux divisions de droite sur la Sambre, et pendant son absence l'armée fut sans direction. Sous un autre chef, cette circonstance eût pu devenir fatale; ici, au contraire, elle fut une cause de salut. Les généraux tinrent conseil et réglèrent entre eux le plan qu'ils devaient suivre, beaucoup mieux que s'il leur avait été tracé. Souham, Moreau, Reynier et Macdonald s'étaient

rendus à Menin, sur l'avis que le corps du général Clairfayt, venant de Thielt, avait passé à Rousselaer, se dirigeant sur la haute Lys ; leurs dispositions étaient faites pour l'attaquer pendant son mouvement. L'avant-garde du général Vandamme allait en reconnaissance sur la route d'Ingelmünster; la division Souham garnissait les bords de la Heule jusqu'à Ledeghem, et la division Moreau se portait à Dadizeele. La supériorité des forces qui étaient réunies sur ce point donnait l'espoir d'en finir avec Clairfayt, car on ignorait encore qu'on eût affaire à toute l'armée alliée et que ses autres colonnes allaient se mettre en ligne entre Lille et Moucron.

Les généraux français reçurent cette dernière nouvelle, le 17, en apprenant que la brigade du général Thierry, qui était à Moucron, et celle du général Compère, qui était venue l'y joindre en quittant Tourcoing, avaient, le même jour, repoussé jusqu'à Dottignies la colonne du général Busch, composée d'Autrichiens et de Hanovriens ; que le général autrichien Otto était arrivé à Tourcoing, et le duc d'York à Mouvaux. Il n'y avait pas un moment à perdre ; on était presque environné d'ennemis, les communications avec Lille étaient menacées et la division Bonnaud s'était retirée sur cette place, après s'être vaillamment défendue à Bouvines et à Gruson contre la co-

lonne du général Kinsky, et à Pont-à-Marque contre celle de l'archiduc Charles, qui, à la suite du combat, s'était avancée jusqu'à Lesquin.

La résolution fut prompte, quoique délibérée. Les ennemis étaient persuadés que le gros de l'armée française se trouvait sur la rive gauche de la Lys, entre Dadizeele et Moorseele, et, malgré l'échec de la colonne du général Busch à Moucron, ils étaient aussi confiants qu'auparavant. Le 18 au matin, ils virent trente mille Français conduits par le général Souham attaquer le général Otto à Tourcoing, tandis que la division Daendels, venue pendant la nuit par Aelbeck et Loinge pour se réunir aux brigades Thierry et Compère, se portait sur Watrelos, pour couper la retraite aux Autrichiens. Otto avait laissé son corps en colonnes depuis Leers jusqu'à Tourcoing; il fut aisé de l'enfoncer et de lui faire éprouver de grandes pertes, en le rejetant au delà de Leers.

Se croyant couvert du côté de Lille, le duc d'York avait aussi tenu ses troupes divisées entre Lanoy, Croix, Roubaix et Mouvaux; mais le général Kinsky était resté en arrière, et l'archiduc Charles n'avait pas dépassé Lesquin. Cependant il allait être attaqué par le général Bonnaud, qui, pendant la nuit, était sorti de Lille avec vingt mille hommes et s'avançait sur Croix par Was-

quehal, et sur Lanoy par Hem, en même temps que le général Souham, après avoir dispersé les Autrichiens du général Otto, venait à lui par Watrelos. Le désordre se mit aussitôt parmi les Anglais et les Hanovriens; près d'être environnés et pris, ils se sauvèrent précipitamment sur Nechin, où ils parvinrent à se rallier un peu; ils regagnèrent ensuite Tournay, fort affaiblis. L'archiduc Charles et le général Kinsky s'étaient tenus trop éloignés pour secourir le duc d'York; ils allèrent seulement à Marquain le protéger, comme il rentrait à Tournay. On ne peut s'expliquer cette inaction, ni se rendre compte non plus de l'hésitation du général Clairfayt, pendant que le centre de l'armée alliée était presque détruit. Arrivé à Werwicke, le 17 au soir, il y avait passé la nuit avec vingt-cinq bataillons et vingt-huit escadrons, n'ayant devant lui que la brigade du général Vandamme, que Moreau avait gardée. Le 18, au matin, il se porta sur Linselles, où il s'arrêta et prit position; s'il était parti quelques heures plus tôt, il prévenait infailliblement la défaite du général Otto à Tourcoing, et celle du duc d'York à Roubaix; il eût pu embarrasser les généraux français, et faire, dans tous les cas, une diversion utile, tandis qu'il ne prit, à peu près, aucune part aux opérations. A la nuit, il repassa la Lys; il eut un léger engagement à Bousbeck

avec le général Moreau, et il retourna à Thielt, pour couvrir la West-Flandre.

A la bataille de Tourcoing, l'armée française ne s'élevait qu'à soixante-dix mille hommes, et celle des alliés dépassait quatre-vingt-dix mille. La première n'éprouva que des pertes insignifiantes, en raison des dangers qu'elle avait courus; le général Clairfayt nous prit trois cents hommes et sept pièces de canon; mais sur les autres points, les ennemis, qui avaient une grande supériorité et qui étaient les agresseurs, furent au contraire très-maltraités; ils perdirent beaucoup de monde et de matériel; soixante pièces de canon restèrent au pouvoir des vainqueurs.

Le général Pichegru n'arriva que le lendemain, pour applaudir au triomphe de ses lieutenants et se faire un mérite de leur victoire; c'était le cas de réfléchir sur les causes qui avaient amené ce succès; nous verrons plus tard si la leçon lui profita. Il est temps de passer sur la Sambre, et d'examiner les opérations qui donnèrent lieu au grand événement de la campagne.

Opérations sur la Sambre.

J'ai fait remarquer que le général Pichegru avait renforcé la droite de l'armée du Nord, sur la Sambre, à mesure que les efforts de son centre étaient devenus impuissants devant Landrecies, et qu'il avait en même temps dirigé, vers Courtray, la plus grande partie de ses forces, pour

agir simultanément, par les deux ailes, en faisant de sa gauche le corps principal. Il se présentait ainsi aux ennemis sous la forme d'un arc, dont il leur faisait tenir la corde, et dans le milieu qu'il avait dégarni, à peine laissait-il quelques postes. Ces dispositions annonçaient évidemment le projet de tourner la droite en descendant l'Escaut. Mais que devenait-il au premier échec? Il lui était d'une difficulté extrême de conserver ses communications avec Lille, et il se mettait la mer à dos. Il décrivait un cercle et il laissait l'aile droite, qui était son pivot, exposée à être écrasée. Ce n'est pas tout. On voulut encore faire resserrer le cercle par cette aile et la faire marcher sur Mons; Pichegru en avait donné l'ordre, et les deux représentants, Saint-Just et Lebas, restèrent près d'elle pour suivre l'exécution de ce plan. Mais le commandement y était divisé; le général Charbonnier commandait aux divisions des Ardennes, et le général Desjardins aux divisions de l'armée du Nord. Ces deux chefs devaient concerter toutes leurs opérations, et en cas de dissidence, en référer aux représentants, qui, dans ce cas, prenaient un arrêté. On pouvait, à la rigueur, se servir pour une fois de cet expédient, comme le firent les généraux de l'aile gauche, lorsqu'ils tinrent conseil à Menin; mais il était impossible d'y recourir tous les jours, surtout quand les troupes

étaient en mouvement ; c'était les livrer à l'anarchie du commandement, sans que les exemples ni les bons avis que donnaient alors Scherer, Kléber et Marceau, pussent atténuer les vices d'une pareille organisation. Il eût fallu que le général en chef Pichegru portât, sur ce point, ses principales forces, et qu'il les commandât en personne. Il n'avait besoin en West-Flandre que d'un corps d'observation. Il n'y a pas d'autre direction pour pénétrer en Belgique que la Sambre et la Meuse ; quand on l'eut compris, les succès marchèrent rapidement ; jusque-là on ne fit que des sacrifices inutiles.

Par la réunion de la droite de l'armée du Nord aux divisions des Ardennes, on était, sur la Sambre, supérieur en forces aux ennemis. Le prince de Kaunitz y avait moins de trente mille hommes, avant que le prince d'Orange l'eût rejoint et qu'il eût reçu les corps des généraux Werneck et Latour ; il y avait suppléé par des retranchements. Deux de ses divisions étaient campées à Hantes et à Merbes-le-Château, sur les deux rives de la Sambre ; une autre division occupait les hauteurs de Grandreng, où de nombreuses redoutes étaient élevées ; des fortifications de campagne tracées autour de Thuin en faisaient un bon poste, et la garnison de Charleroi s'éclairait, en avant de Marchienne, par des détachements.

Premier passage de la Sambre.

Les ordres de Pichegru prescrivaient de passer la Sambre et de marcher sur Mons. Les divisions Desjardins étaient rassemblées à Thirimont, et celles de Charbonnier à Strée et à Clermont; Duhesme et Marceau commandaient les deux avant-gardes. Le 10 mai, on marcha aux ennemis; le poste retranché de Thuin fut emporté, la Sambre passée, et Duhesme s'établit sur les hauteurs de Lobbes. Le 11, Marceau passa aussi la Sambre, à l'abbaye d'Alnes, et occupa les hauteurs de Lernes. La division Vezu, du corps des Ardennes, campa à Montigny-les-Tigneux, pour contenir la garnison de Charleroi. Le lendemain, 12, Marceau s'empara de Fontaine-l'Évêque, le général Duhesme gagna Bouverinnes, le général Mayer s'établit à Mont-Sainte-Geneviève, le général Fromentin, parti de Lobbes, se dirigea sur Sart-la-Bussière, et les généraux Müller et Despeaux se portèrent sur le camp de Hantes. On réussit, malgré la faute commise d'avoir développé les divisions sur un aussi grand espace. Ce mouvement détermina les ennemis à évacuer le camp de Hantes et à se concentrer à Merbes-le-Château; ils y furent immédiatement attaqués et repoussés avec perte sur Grandreng.

Le prince de Kaunitz ne reçut que le lendemain de cette affaire le renfort que lui amena le général Verneck; auparavant, il était dans une

telle infériorité de forces, qu'il dépendait des généraux français de lui faire éprouver une défaite presque totale, en marchant réunis sur Rouvroy, tandis que la division Favereau se serait portée de Maubeuge sur Glisnelle. Le prince s'y était exposé, en prolongeant son séjour au camp de Hantes et à Merbes-le-Château. Il sortit de ce danger en se concentrant entre Grandreng et Haulchin, ayant son centre à Rouvroy.

Rien n'est plus pernicieux, à la guerre, que d'obtenir l'apparence d'un succès par de mauvaises dispositions, car on y persiste, et très-souvent on en est cruellement puni. C'est ce qui arriva, le 13 mai, quand les généraux Desjardins et Charbonnier voulurent renouveler leur attaque. Ils laissèrent la division Vezu à Montigny-les-Tigneux; le général Marceau eut ordre de faire des démonstrations sur Marchienne-au-Pont et Charleroi; le général Mayer fut dirigé de Mont-Sainte-Geneviève, sur la gauche du camp ennemi, qui s'appuyait à Haulchin; l'avant-garde du général Duhesme, soutenue par la division Fromentin, se porta sur le centre des Autrichiens, entre Croix et Rouvroy; le général Desjardins se chargea, avec deux divisions, de l'attaque de la droite à Grandreng, et la division de Maubeuge dut aussi inquiéter cette droite, en s'y présentant au-dessus de Boussois.

La colonne du centre fut la première à s'engager devant Croix. Arrêtée par une forte canonnade, la division Fromentin se mit en désordre, en voyant son général démonté et un bataillon écharpé par la cavalerie autrichienne. Cependant, Duhesme la rallia à Péchant, et la maintint en ligne, en tête du bois de Saliermont. L'échec éprouvé par la colonne du centre rendit inutile le mouvement du général Mayer sur Haulchin, et permit au prince de Kaunitz de marcher au soutien de sa droite, à Grandreng, en dégarnissant sa gauche. Le général Desjardins avait déjà enlevé quelques redoutes, et il pénétrait dans le village, quand tout à coup ses deux divisions sont elles-mêmes assaillies et débordées par la cavalerie autrichienne. Elles font, avec l'appui de la brigade Duhesme, un dernier effort pour rentrer à Grandreng; mais elles échouent de nouveau, et sont obligées de précipiter leur retraite pour repasser la Sambre, malgré l'appui qu'elles reçoivent de la réserve de cavalerie.

Le général autrichien acquit l'honneur de cette journée, en rendant ses forces mobiles, de la gauche au centre, et du centre à la droite, où il prit successivement la supériorité. Ses pertes furent beaucoup moindres que celles des Français, qui sacrifièrent plus de quatre mille hommes et douze pièces de canon. Mais il nous aurait fait un

plus grand mal, s'il eût poursuivi les divisions Desjardins, qui étaient dans la plus horrible confusion en repassant la Sambre. Elles brûlèrent même les ponts, avant que la division Fromentin et l'avant-garde eussent défilé. Heureusement cette dernière colonne ne fut point inquiétée; elle put se former sur les hauteurs de Lobbes et y passer la nuit. Le lendemain, Dubesme fit rétablir les ponts et la colonne passa sur la rive droite.

Second passage de la Sambre.

On passa les huit jours suivants à remplacer les pertes : les Français couverts par la Sambre, et les Autrichiens conservant leur position entre Grandreng et Haulchin. Les revers du 13 avaient irrité les représentants, sans les éclairer; le 20, ils ordonnèrent un nouveau passage; mais les opérations, encore plus mal dirigées que la première fois, eurent pour résultat des pertes beaucoup plus grandes. Après deux jours de combats sanglants et infructueux, on imagina, le 24 mai, d'envoyer les généraux Kléber et Marceau, avec un corps d'élite que l'on composa tout exprès, faire un fourrage du côté de Frasne, entre Charleroi et Nivelles. On ne conçoit pas l'esprit de vertige qui put dicter cette position; on allait éloigner, de huit à dix lieues du champ de bataille, les meilleurs généraux et les meilleures troupes, au moment où les ennemis jusque-là victorieux se disposaient à une attaque générale facile à pré-

voir; mais il fallut obéir. Heureusement Kléber était assez peu éloigné pour pouvoir revenir et sauver l'armée.

Combat de Sainte-Geneviève.

On avait formé le corps de Kléber de trois brigades d'infanterie et de la cavalerie légère du général d'Hautpoul; ainsi, le centre se trouvait réduit, en avant de Péchant, à la seconde brigade de la division Fromentin; le général Mayer était à Bonne-Espérance, et la gauche attendait en avant d'Erquelinne. Sur toute la ligne, on était dans la plus parfaite sécurité; elle ne fut point de longue durée. Au point du jour, le prince de Kaunitz fit déboucher ses colonnes sur la brigade qui formait le centre à Péchant, la tourna et la mit en désordre, en un instant. Les fuyards se jettent sur les divisions Müller et Despeaux, qui sont aussi attaquées en même temps; toute cette masse prend la fuite et va encombrer les ponts sur la Sambre.

Le général Mayer résistait encore à Bonne-Espérance; Kléber, qui jugeait le vice des dispositions prises, et qui avait l'éveil, entend le canon du général Mayer; il rétrograde aussitôt en forçant de marche, et vient appuyer la droite à Mont-Sainte-Geneviève. Tout était perdu quelques moments plus tard; mais Kléber n'avait jamais de plus grandes inspirations que lorsque tout semblait désespéré. Déjà les ennemis étaient répandus dans les bois qui sont entre Lobbes et Sainte-Geneviève.

Il ordonne au général Duhesme de les chasser, d'y prendre position et d'y tenir, jusqu'à toute extrémité, pour attendre la division Mayer. Le combat se soutient de part et d'autre avec vigueur. Kléber, voulant en finir, détache le colonel Bernadotte, pour tourner la droite des Autrichiens, en longeant la Sambre, et les rejeter sur Bienne-le-Hapart, tandis que trois bataillons de grenadiers les chargeront de front. Le mouvement était hardi; il étonne l'ennemi qui est enfoncé, mis en déroute, et rejeté au delà de Bienne, avec perte de beaucoup de monde et de deux pièces de canon. La division Mayer put faire alors sa retraite tranquillement, et Marceau repassa également la Sambre.

On s'arrête avec plaisir sur un fait d'armes aussi éclatant. Mais Kléber n'avait pu être partout, ni empêcher que, ce jour-là, les pertes de l'armée ne dépassassent encore quatre mille hommes. Il faut aussi admirer la docilité des troupes, qu'aucun revers ne put abattre, et déplorer que, soumises à la tyrannique autorité des représentants, elles n'aient point eu à leur tête des chefs dignes de les diriger. Depuis quinze jours, les corps qui étaient sur la Sambre avaient perdu plus de quinze mille hommes et la moitié de leur matériel; les soldats manquaient de vivres et avaient le plus grand besoin de repos. Les généraux en firent la demande à Saint-Just; dans le

conseil, Kléber fit observer qu'on allait voir arriver, avant dix jours, l'armée de la Moselle, dont nous parlerons bientôt, et qu'il n'y avait qu'à l'attendre, en s'occupant de réparer les pertes de l'armée, pour reprendre alors les opérations avec d'autant plus de vigueur. Mais l'implacable Saint-Just ne voulut rien accorder; à peine daigna-t-il répondre : « Il faut demain une victoire à la république, choisissez entre un siége ou une bataille. » Il fallait choisir, on marcha, le 26 mai, sur Charleroi.

Malgré les succès qu'il venait de remporter, le prince de Kaunitz avait été remplacé par le prince d'Orange dans le commandement. Les troupes alliées étaient sur la Sambre, pour en défendre le passage; elles occupaient, en outre, au-dessus de Marchiennes-au-Pont, le camp retranché de la Tombe, qui couvrait Charleroi. Kléber et Marceau étaient chargés de l'attaquer, et le général Fromentin d'emporter le pont de Lernes. Ces deux attaques manquèrent par l'excessive fatigue des troupes, qui montrèrent de l'hésitation et restèrent exposées au feu le plus vif, plutôt que d'avancer. A la nuit, les ennemis évacuèrent cependant le camp, en ne laissant dans Marchienne qu'un poste fortifié.

Troisième passage de la Sambre.

Ce nouvel échec fit sentir la nécessité de faire des préparatifs : les deux jours suivants y furent

employés. Le 29 mai, le général Duhesme, qui était chargé de l'attaque de Marchienne, fit raser, par son canon, les retranchements, et obligea les Autrichiens à lui abandonner le pont. L'avant-garde du général Marceau et la division Fromentin passèrent immédiatement : la première alla prendre position entre Fontaine-l'Évêque et Courcelles, occupant Forchies; la seconde se plaça en arrière de Gosselies, sur la route de Charleroi à Bruxelles. Les divisions Vezu et Mayer franchirent la Sambre à Châtelet.

Premier siége de Charleroi.

Cette dernière division investit le lendemain Charleroi. Le général Vezu porta la sienne en arrière de Ransart, d'où elle observait Fleurus et liait sa gauche à la division Fromentin, qui était à Gosselies. La réserve de cavalerie s'établit à Jumet; l'avant-garde conserva la ligne étendue qu'elle avait prise la veille, et les divisions Despaux et Müller restèrent sur la rive droite de la Sambre, au-dessus de Thuin.

Les plus simples notions de la guerre prescrivaient de ne rien précipiter. D'une part, les Autrichiens étaient en pleine marche, pour attaquer la faible armée française; de l'autre, on n'était plus séparé que par deux jours de la jonction avec l'armée de la Moselle. Mais il y avait un tel entraînement à mal faire, qu'aucune considération n'était écoutée. A cette première faute, on

ajouta encore celle de disséminer les troupes sous des commandements séparés. C'était s'exposer de nouveau à une défaite certaine.

Tant de combats livrés sur la Sambre, ainsi que le mouvement de l'armée de la Moselle qui était déjà connu, avaient à la fin attiré l'attention du généralissime prince de Cobourg, et déterminé l'empereur François à se rendre sur les lieux. Quoique les Autrichiens n'eussent remporté jusqu'alors que des succès sur la Sambre, c'était pour eux un point trop vulnérable pour ne pas éveiller leur sollicitude, et la guerre y devenait de jour en jour plus sérieuse. L'empereur arriva avec un renfort, le 1^er^ juin. Sa présence devait provoquer un nouvel engagement; il eut lieu le 3. Les alliés se présentèrent sur cinq colonnes, pour embrasser tout le développement de la ligne française, et ils la forcèrent avec la plus grande facilité. En se retirant de Gosselies et de Ransart, les généraux Fromentin et Vezu découvrirent la division Mayer, qui investissait Charleroi et l'obligèrent à lever précipitamment le siége. Toutes les troupes repassèrent la Sambre; il y eut du désordre et perte de deux mille hommes. Le soir même, l'armée de la Moselle fit sa jonction.

Ici commence un autre ordre d'événements. Une grande pensée va donner à la guerre une

direction toute nouvelle, la rendre régulière et féconde en résultats décisifs. Nous sortons enfin de ce chaos d'opérations dépourvues d'ensemble, où tant de fautes furent commises, où tant de sang fut inutilement versé. Nous passons à la seconde partie de la mémorable campagne de 1794, qui a servi de point de départ à toute la suite de la guerre.

CHAPITRE VI

SOMMAIRE DU CHAPITRE VI.

Suite de la campagne de 1794. — Mouvement de l'armée de la Moselle. — Combats sur la Sambre. — Bataille de Fleurus. — Conquête de la Belgique. — Désunion des armées coalisées.

CHAPITRE VI.

Mouvement de l'armée de la Moselle.

Nous avons laissé, à la fin de janvier, l'armée de la Moselle rentrée dans ses cantonnements sur la Sarre et la Moselle. Trois mois de repos et de soins assidus l'avaient mise dans un parfait état; au mois d'avril, ses forces s'élevaient à près de soixante mille hommes. L'embrigadement des bataillons de volontaires avec ceux des anciens régiments de ligne, qui s'opérait, donnait plus de consistance et un meilleur esprit aux nouveaux corps. Hoche, sacrifié à l'inimitié de Saint-Just et de Pichegru, avait quitté le commandement de l'armée et emporté ses regrets. Mais Jourdan, relevé de sa disgrâce, était venu le remplacer; il était connu par un grand dévouement à ses devoirs et par les brillants services qu'il venait de rendre; ses lieutenants rivalisaient de zèle pour le seconder. La confiance que les troupes avaient dans leurs chefs les rendait sou-

mises, et modérait leur impatience de prendre une plus grande part à la guerre, car elles n'avaient que peu d'ennemis devant elles : les généraux Beaulieu et Blankenstein, chargés de couvrir, avec trente mille hommes, la forteresse de Luxembourg et l'électorat de Trèves. La guerre de postes et de positions, comme on pouvait la faire sur la Sarre et la Moselle, n'amenait que de faibles résultats. Il en fallait de prompts et de décisifs sur la ligne du nord; il fallait y opérer une diversion puissante. Les meilleures divisions de l'armée de la Moselle y furent destinées; elles furent chargées de faire avec l'armée du Nord ce qu'elles avaient fait, quelques mois auparavant, avec l'armée du Rhin, lorsqu'elles avaient remis la victoire entre ses mains.

Dans le mois de mars, le représentant Carnot en avait arrêté le plan. Cette conception, qui honore sa mémoire, ne fut connue de l'armée qu'au moment où l'exécution commença. L'armée l'avait presque devinée au nom de son nouveau général, qui lui rappelait Hondschoote et Vatignies. Jusque-là cependant, tous les mouvements durent faire croire à l'armée, comme à l'ennemi, que sa seule destination était de prendre Luxembourg ou d'en couvrir le siége. En effet, le 15 mars, l'avant-garde de l'armée, commandée par le général Lefebvre dont j'étais chef

d'état-major, et l'aile gauche, composée des divisions Morlot et Championnet, aux ordres du général Hatry, levèrent leurs quartiers et se dirigèrent, par Thionville et Fontoy, sur Longwy. L'avant-garde s'arrêta à Tiercelet, où elle établit son camp; les deux autres divisions se placèrent en arrière; la droite de l'armée des Ardennes, sous les ordres du général Vincent, qui s'appuyait à Montmédy, devait communiquer avec notre aile gauche. Le 21, un mouvement combiné sur Virton en chassa les ennemis et fit opérer la jonction.

A notre approche, le général Beaulieu avait appelé à lui une partie de la garnison de Luxembourg, et il concentrait son corps d'armée en avant d'Arlon, la droite à Tornich, la gauche vers Nieder-Elter, ayant une avant-garde à Buvange. Le 7 avril, Jourdan nous fit marcher pour l'attaquer; ce jour-là on se borna à pousser les postes ennemis et à prendre position entre Tirpingen et Bébange. On ne fit rien les dix jours suivants. L'attaque fut ordonnée pour le 18. L'avant-garde suivit la grande route de Longwy à Arlon, et força le centre des Autrichiens à Weyler et à Sesselig; la division Championnet gagna leur droite au-dessus de Tornich, par Habergy et Udange, tandis que le général Morlot se détachait sur leur gauche, par Houdelange et Ober-Elter;

la réserve de cavalerie suivait au centre le mouvement de l'avant-garde. Beaulieu n'attendit point d'être entièrement compromis; il se retira sur Luxembourg, après avoir perdu un millier d'hommes. Mais il revint dix jours après, par le côté opposé, surprendre au milieu de la nuit, dans Arlon, la réserve de cavalerie qui se gardait négligemment. L'infanterie était campée en arrière d'Arlon, et ne put qu'au jour remédier à cette échauffourée. La leçon fut utile, et on fit mieux le service à l'avenir.

Le corps d'armée reprit le lendemain ses positions autour de Longwy, et y resta sans rien entreprendre jusqu'au 21 mai, pendant que les divisions de droite, commandées par le général Moreaux dit le Vieux, et échelonnées le long de la Sarre et de la Moselle, entretenaient une guerre d'avant-postes, en avant de Rodemacker, avec ceux que l'ennemi détachait de Luxembourg, et au-dessous de Sierck ainsi que vers Mertzig, avec ceux qui couvraient Trèves. Ces démonstrations, insignifiantes en apparence, fixaient l'attention de l'ennemi, et servaient à affermir le général autrichien dans la sécurité que lui inspiraient la surprise d'Arlon et l'inactivité de notre gauche. Aussi, confiant dans l'appui que lui donnait la forteresse de Luxembourg, et persuadé qu'il n'avait rien à craindre de ce côté, le

général Beaulieu s'éloigna, le 17 mai, avec une partie de ses forces, pour chercher à surprendre le château de Bouillon; il ne réussit point, et son armée ne se distingua que par les excès qu'elle commit. Cependant, des renforts tirés de l'armée du Rhin rejoignaient l'armée de la Moselle, et Jourdan préparait sur la Chiers, au-dessous de Longwy, l'exécution des ordres du comité de salut public, par lesquels il lui était prescrit d'aller, avec cinquante mille hommes, se réunir sur la Sambre aux divisions Charbonnier et Desjardins, en traversant les Ardennes.

Complètes dans leur organisation et campées, les quatre divisions d'infanterie du corps de gauche de Lefebvre, Hatry, Morlot et Championnet, la réserve de cavalerie du général Dubois, et un train d'artillerie de soixante-douze pièces de canon, formant l'armée d'opération, n'attendaient qu'un dernier ordre pour partir. Déjà le général Moreaux, qui devait rester pour commander sur la Moselle, avait reçu ses instructions; le 21 mai, Jourdan nous fit marcher sur Arlon. Le lendemain, et les jours suivants, nous continuâmes le mouvement par Habay, Neufchâteau, Saint-Hubert, Nassogne, Marche-en-Famenne, Ciney, Dinan, où l'armée passa la Meuse, et Saint-Gérard. A notre approche, Beaulieu se retira précipitamment de devant Bouillon. Ne

pouvant revenir sur Luxembourg, il alla passer la Meuse à Namur, et, remontant la Sambre, il fut se réunir à l'armée autrichienne, vers Charleroi. Nous joignîmes deux fois l'arrière-garde, qui couvrait sa retraite à Neufchâteau, et à son départ de Saint-Hubert; chaque fois elle fut très-maltraitée.

Nous arrivâmes à Saint-Gérard, le 3 juin. Le même jour, les divisions des Ardennes, commandées par le général Charbonnier, et celles du général Desjardins, qui, pour la troisième fois, avaient passé la Sambre et investi Charleroi, étaient attaquées et repoussées avec perte, sur la rive droite de la rivière, comme nous l'avons vu. Ce fâcheux événement fit opérer la jonction des deux armées un jour plus tôt qu'elle ne devait avoir lieu. Par la réunion des divisions venues de la Moselle, de celles de l'armée des Ardennes, et des trois divisions de la droite de l'armée du Nord, une armée de quatre-vingt-dix mille hommes se trouvait rassemblée, le 3 juin, entre la Meuse et la Sambre, sous les ordres de trois généraux en chef. Cette division de l'autorité ne pouvait subsister; avant notre arrivée, et lorsque l'armée était partagée entre deux commandements, elle avait eu de fâcheuses conséquences; un troisième pouvoir devait aggraver ses dangers. Les représentants sentirent enfin qu'il était temps d'y remédier et, par un arrêté, ils investirent Jourdan

du commandement supérieur. Plus tard, après la victoire, le comité de salut public confirma cette disposition et donna à toute l'armée la dénomination de Sambre-et-Meuse.

On était pressé d'agir, et, pour la quatrième fois, de passer la Sambre; mais il entrait dans le projet de prendre Charleroi; l'équipage de siége n'était point arrivé; il fallait d'ailleurs donner quelques jours à l'organisation de la nouvelle armée et à établir son administration. Appuyé de l'autorité des représentants, Jourdan prit toutes ces dispositions, jusqu'au 12 juin, et, de son quartier de Nalinnes, autour duquel l'armée fut concentrée, il en régla ainsi la distribution : Marceau, avec deux divisions des Ardennes, eut la droite de l'armée et fut devant Pont-à-Loup; les quatre divisions de la Moselle prirent le centre, entre Chastelet et Marchienne; Kléber passa au commandement des divisions de gauche, que le général Desjardins avait si mal dirigées auparavant; le général Scherer, qu'on destinait au siége des quatre places françaises occupées par les ennemis, s'établit depuis Thuin jusqu'à Maubeuge; enfin, le général Hatry fut destiné, avec sa division, au siége de Charleroi. En même temps les rapports s'établirent avec Pichegru, à l'armée du Nord, et l'on connut les mouvements des alliés.

Depuis la bataille de Tourcoing, leurs princi-

pales forces étaient restées concentrées entre Tournay, Saint-Amand et Orchies, excepté le corps de Clairfayt, qui était toujours séparé sur la rive gauche de la Lys. Plusieurs affaires sanglantes avaient encore eu lieu, mais avec des résultats balancés. Ainsi, le 22 mai, une attaque, faite par les divisions du général Souham, sur la ligne de l'Escaut, au-dessous de Tournay, avait échoué malgré toute la valeur déployée par le général Macdonald à Pont-à-Chin, et nous y avions encore perdu cinq à six mille hommes. Le 13 juin, nous fûmes plus heureux devant le corps de Clairfayt, qui fut battu à Hooglède, en avant d'Ypres. Ce succès fut principalement dû à la vigueur avec laquelle la brigade Macdonald, qui formait le centre de l'armée, résista à toutes les attaques dirigées sur elle, et il eut pour résultat la reddition d'Ypres. Cette place était assez insignifiante par elle-même, mais les opérations, sur cette partie de la frontière, avaient au moins, cette fois, l'avantage d'y attirer l'attention des alliés et de faire une diversion utile aux autres opérations qui se préparaient sur la Sambre. Aussi le prince d'Orange n'avait-il, à cette même époque, que quarante à quarante-cinq mille hommes en avant de Charleroi, lorsque nous en avions quatre-vingt-dix mille. Nous y aurions eu un succès assuré, si notre ligne n'eût encore eu

un développement beaucoup trop grand ; il permit au général ennemi, qui tenait ses troupes plus réunies, et qui prit l'initiative de l'attaque, de se procurer, malgré l'infériorité de son armée, une supériorité relative sur tous les points d'attaque.

Quatrième passage de la Sambre.

Le 12 juin, Jourdan nous fit porter en avant[1]. Les divisions Marceau passèrent la Sambre aux ponts de Tamines et de Ternier, d'où elles furent prendre position, en tête du bois de Lambusart, occupant les villages de Velaine et de Wanfersée. L'avant-garde du général Lefebvre et la division Championnet effectuèrent leur passage à Pont-à-Loup et à Chastelet ; la première alla se former sur les hauteurs de Campinaire, sa droite appuyée à Lambusart, d'où elle occupa Fleurus par ses troupes légères ; la seconde prit position en avant de Ransart, et mit des postes à Wagnée et à Heppignies. Les divisions Morlot et Hatry passèrent à Marchienne-au-Pont ; la dernière investit Charleroi, l'autre campa en avant de Gosselies. L'aile gauche du général Kléber, qui avait précédé ce mouvement par la même direction, s'établit sur la rive droite du Piéton, au-dessus de Courcelles, gardant Forchies et Frazegnies.

Il est aisé de voir que, sur quelque point de cet immense développement que les ennemis se

1. Voy., dans l'*Atlas*, la carte des environs de Charleroi.

présentassent, ils pouvaient forcer la ligne française d'autant plus facilement, qu'entre le centre et l'aile gauche, les défilés du Piéton tenaient les corps séparés, et qu'en cas de revers les divisions devaient encore se séparer, pour aller aux extrémités chercher les passages; la place de Charleroi étant, en outre, au milieu de la circonférence et sa garnison étant toujours prête à inquiéter le côté sur lequel elle cesserait d'être contenue.

Il y avait deux moyens de remédier à cet inconvénient de position : le premier, de se retrancher; le second, d'aller aux ennemis. Jourdan les adopta tous les deux à la fois. On commença à travailler, et le 16 une reconnaissance générale fut ordonnée. Il se rencontra que, le même jour, le prince d'Orange venait à nous dans la direction des Trois-Bras, que l'avant-garde et les divisions du centre devaient prendre. Le brouillard était très-épais, on allait en tâtonnant; à chaque instant il fallait s'arrêter pour se reconnaître et se rallier. On se trouve tout à coup en présence; une vive canonnade s'engage; Fleurus est dégarni; les Autrichiens y pénètrent. Forcé d'évacuer Wanfersée, Velaine et le bois de Lambusart, Marceau laisse notre droite à découvert. L'avant-garde et le centre, qui ont dépassé Villers et Frasne, reviennent sur leurs pas; le général Werneck veut nous poursuivre; Jourdan

engage sur lui, à Pont-à-Migneloup, sa réserve de cavalerie et lui enlève une batterie avec six à sept cents prisonniers. Kléber obtient aussi des succès en avant de Trazegnies, et il se dispose à tourner la droite des ennemis. Lefebvre ayant repris sa position de Campinaire, fait rentrer ses troupes légères à Fleurus, lorsque vers midi, le brouillard s'étant dissipé, nous laisse voir les divisions de droite en pleine retraite, pour repasser la Sambre, et Beaulieu qui les pousse avec vingt bataillons et une nombreuse cavalerie, faisant effort pour gagner Charleroi.

Combat de Campinaire.

Il n'était plus possible de rétablir la bataille, ni même de se maintenir. La division Championnet s'est retirée des hauteurs de Ransart, celle du général Hatry lève l'investissement de Charleroi. Il ne restait qu'à aller se reformer derrière la Sambre, pour revenir ensuite. Jourdan ordonne le mouvement, mais l'avant-garde doit rester en position pour le protéger. Tous les corps qui la composent, environnés d'ennemis, sont successivement obligés de se faire jour; notre infanterie, après avoir repoussé plusieurs charges, va jusqu'à charger elle-même la cavalerie autrichienne à la baïonnette. Le rapport du général Lefebvre [1] décrit exactement cette action remarquable et

1. Voir, à la fin du chapitre, pièce n° 1.

donne une idée de ce qu'étaient nos soldats. Les caissons volaient en éclats; mais tant que les munitions durèrent, personne ne songea à quitter ce théâtre de carnage : elles manquèrent cependant à la fin, et il fallut nous retirer. Le soir, Lefebvre, après qu'il eut fait repasser la Sambre à son avant-garde, écrivit au général Jourdan : « J'avais tout consommé; j'occuperais encore la position de Campinaire si les munitions ne m'avaient manqué. Je suis revenu avec trente coups à tirer pour mon artillerie légère; celle de bataillon et celle de douze avaient tout brûlé. » Kléber, sur la gauche, eut constamment l'avantage sur l'ennemi; mais le mouvement général l'obligea aussi à la retraite, et il la fit, en fort bon ordre, sur les hauteurs de Lernes, où il s'arrêta.

Des deux côtés, les pertes furent à peu près égales; il y eut trois mille hommes hors de combat dans chaque armée, mais l'honneur de la journée resta aux ennemis, qui, avec des forces de moitié inférieures, étaient parvenus à nous repousser. Le prince de Cobourg en fut tellement ébloui qu'il crut que le prince d'Orange nous avait mis pour longtemps hors de combat; s'en rapportant ainsi à son lieutenant pour arrêter nos tentatives ultérieures, il crut pouvoir aller au secours d'Ypres et du général Clairfayt, mais il

arriva trop tard, et revint à Tournay sans avoir rien fait.

L'affaire du 16 était pour nous un mauvais début, mais personne, dans l'armée, ne tint compte de l'échec que nous venions d'éprouver; on l'attribua au brouillard et à l'épuisement des munitions. Il valait mieux donner cette raison que laisser les représentants Saint-Just et Lebas, qui étaient avec nous, informer sur les véritables causes; ils eussent, à tort ou à raison, exigé des victimes. Jourdan leur promit la victoire, et qu'il irait la chercher dès le lendemain. En effet, ayant pourvu au remplacement des pertes, et fait venir de Maubeuge l'équipage de siége qui devait servir contre Charleroi, il donna ordre que l'armée passât la Sambre, le 18 juin, pour la cinquième fois, afin de reprendre les positions qu'elle avait quittées deux jours auparavant.

Cinquième passage de la Sambre.

Nous opérâmes le mouvement presque sans voir d'ennemis; à notre approche leurs postes s'éloignèrent, et ils furent huit jours sans revenir. Ce temps fut mis à profit pour nous fortifier; les lignes, les redoutes s'élevèrent; le jour, la nuit, les troupes se remplaçaient successivement sur les travaux, et elles ne prirent du repos que quand elles se trouvèrent à couvert. Il n'était pas nécessaire de les exciter; l'utilité des fortifications de campagne leur était démontrée, elles reconnais-

saient que c'était un moyen de sécurité et de victoire, et elles rivalisaient entre elles pour faire mieux et plus vite. Le front de l'avant-garde, en tête du bois de Campinaire, fut particulièrement retranché; sa droite s'appuyait au village de Lambusart, dont les approches étaient défendues par des redans et des coupures; sa gauche se prolongeait dans la direction d'Heppignies, où la division Championnet s'était environnée de redoutes armées d'une forte artillerie. Plus à gauche, la division Morlot et les divisions Kléber, à la droite, les divisions Marceau, travaillaient toutes également.

Prise de Charleroi.

Ce fut surtout la division du siége qui déploya son activité devant Charleroi. Le colonel Marescot dirigeait les opérations du génie, sous les yeux des généraux Jourdan et Hatry; on avait un équipage d'artillerie suffisant, et les représentans Saint-Just et Lebas se tenaient au pied de la tranchée pour presser les travaux. Un jour, ils visitaient l'emplacement d'une batterie que l'on venait de tracer : « A quelle heure sera-t-elle finie? demanda Saint-Just au capitaine chargé de la faire exécuter. — Cela dépend du nombre d'ouvriers qu'on me donnera; mais on y travaillera sans relâche, répond l'officier. — Si demain, à six heures, elle n'est pas en état de faire feu, ta tête tombera!... » Dans ce court délai, il était impossible que l'ou-

vrage fût terminé ; on y mit cependant autant d'hommes que l'espace pouvait en contenir. Il n'était pas entièrement fini, lorsque l'heure fatale sonna ; Saint-Just tint son horrible promesse : le capitaine d'artillerie fut immédiatement arrêté et envoyé à la mort, car l'échafaud marchait à la suite des féroces représentants. Si nous n'avions pas remporté la victoire, la plupart de nos chefs auraient subi le même sort. Nous apprîmes, plus tard, que Saint-Just avait porté sur une liste de proscription plusieurs généraux de l'armée, et qu'il m'y avait compris, quoique je ne fusse encore que colonel. Jourdan devait être sacrifié le premier ; il avait remplacé Hoche dans le commandement, et il avait, comme lui, encouru la haine du représentant, par la courageuse résistance qu'il opposait à ses volontés, lorsque la présomptueuse ignorance de Saint-Just prétendait diriger les opérations militaires.

L'ennemi ne se montrait pas depuis cinq jours, le feu était ouvert contre Charleroi, et tout faisait espérer que la place serait bientôt réduite à capituler. S'en tenant aux apparences et voulant satisfaire Pichegru, qui demandait des renforts, sans aucune nécessité, Saint-Just ordonna à Jourdan de lui envoyer trente mille hommes, par Douai ; c'était nous mettre à la merci des ennemis, dont les forces allaient, deux jours après, être considé-

rablement augmentées par l'arrivée du corps que le prince de Cobourg amenait de Tournay. Jourdan refusa d'obéir; ni la prière ni la menace ne purent le déterminer à mutiler et à perdre ainsi son armée; il répondait du succès si on la lui laissait entière.

Grâce à ce refus, qui eut une importance décisive sur les succès de la campagne, l'armée ne fut point divisée, et elle se tint prête à recevoir l'ennemi. Le siége de Charleroi était poussé avec vigueur; le 25 juin, six jours après l'ouverture de la tranchée, le feu de la place était éteint. On fit avancer, à dix toises du chemin couvert, les apprêts d'un assaut, en même temps qu'un parlementaire alla sommer la garnison de capituler. La sommation contenait l'ordre suivant, adressé par Saint-Just au général Jourdan : « Il est ordonné au général en chef de l'armée sur la Sambre de faire donner l'assaut à la ville de Charleroi et de passer la garnison au fil de l'épée, si cette place n'est pas rendue à discrétion dans une heure. » Le parlementaire revint aussitôt, et amena un major autrichien, porteur d'une lettre contenant des articles de capitulation. Saint-Just refusa de l'ouvrir et dit au major : « Vous avez connaissance de l'ordre que j'ai donné au général en chef; j'avais la puissance de le donner, mais je n'ai pas celle de le rétracter. Il me reste pour son exécution

le courage de l'armée et le mien. Portez cette réponse à votre général, et dites-lui de s'en rapporter à la générosité française. » Si le commandant de Charleroi eût eu quelque énergie, son devoir lui était tracé par cette réponse; heureusement pour nous, il perdit la tête, signa la capitulation qui lui était dictée, et se rendit prisonnier de guerre avec deux mille sept cents hommes, au moment où le prince de Cobourg portait une forte reconnaissance sur notre front, devant Fleurus et à la Chapelle d'Herlaymont, pour faire entendre son canon à la garnison et lui annoncer l'approche du secours. Il était trop tard, nos troupes entraient dans Charleroi. Nous profitâmes de l'avis, et nous nous attendîmes à être attaqués le lendemain.

Bataille de Fleurus.

En effet, le 26, à trois heures du matin, la bataille commença, et elle se développa successivement, devant le front de nos divisions, dont chacun défendait la position où elle s'était retranchée. La prise de Charleroi avait rendu la division Hatry disponible. Jourdan en porta une brigade au soutien de la droite, en arrière de Lambusart, et une autre brigade, en seconde ligne du centre, à Ransart, avec la réserve de la cavalerie. Pour mieux concentrer l'armée, il aurait voulu retirer toute sa gauche derrière le Piéton; mais n'ayant pu changer à temps le grand parc qui était à

Montigny-les-Tigneux, ni lever les ponts de Marchienne, il dut maintenir Kléber sur la ligne de Trazegnies à la Sambre, par Forchies. Il attendit ensuite l'événement avec confiance.

Par la réunion des corps venus de Tournay, l'armée alliée se trouvait forte de soixante-quinze mille hommes. Le prince de Cobourg en forma trois corps principaux. Le prince d'Orange resta à la droite, qui fut opposée à Kléber, et se divisa en trois colonnes. Trois autres colonnes, commandées par les généraux Quasdanowich, prince de Kaunitz et archiduc Charles, et dirigées par le prince de Cobourg en personne, formèrent le centre destiné à se porter sur les divisions Lefebvre, Championnet et Morlot, entre Fleurus et la grande route de Bruxelles à Charleroi. A la gauche, le général Beaulieu fut chargé d'attaquer les divisions Marceau, depuis Fleurus jusqu'à la Sambre.

Devenue générale dès son début, la bataille nous fut désavantageuse pendant douze heures, sans que personne pût prévoir quelle en serait la fin. Marceau, repoussé de Wanfersée et de Velaine, fait de vains efforts pour retenir ses troupes, en tête du bois de Copiaux; elles l'abandonnent. Les troupes légères de l'avant-garde sont forcées, dans Fleurus, par l'archiduc Charles, et poussées jusqu'à demi-portée de Lambusart. Le prince de

Kaunitz refoule, dans les retranchements d'Heppignies et de Wagnée, les avant-postes de la division Championnet. Le prince d'Orange se rend maître du Calvaire d'Anderlues et de Fontaine-l'Évêque, d'où sa colonne de droite doit s'avancer sur Monceaux; mais elle est heureusement arrêtée par la brigade Daurier, entre Rus et le château de Wespe. Le général autrichien Latour dirige les deux autres colonnes de droite sur la division Montaigu, et lui enlève Forchies et Trazegnies. Ces trois colonnes s'avancent ensuite jusqu'à la Sance-de-Judonsart, elles menacent Marchienne et y causent du désordre, tandis que Kléber, pour arrêter le mouvement, place ses réserves sur les hauteurs du Piéton, et fait garder, à la rive gauche, le bois du Monceaux, les passages de Roux, et celui qui conduit de Gosselies à Courcelles.

Avant six heures du matin, les alliés avaient fait ces progrès, et les divisions des Ardennes repassaient la Sambre, dans un complet désordre, aux ponts de Tamine et Ternier, laissant leur général garder seul, avec ses officiers, et quelques ordonnances, la position qu'elles venaient de quitter. J'avais été envoyé par le général Lefebvre, pour m'assurer de l'état de notre droite, et pourvoir aux dispositions que les circonstances exigeraient. Je joignis Marceau entre le bois de Lepinoy et le

hameau de Baulet, au moment où les ennemis allaient l'entourer. Il les défiait, et dans son désespoir, il voulait se faire tuer, pour effacer la honte de ses troupes. Je l'arrêtai : « Tu veux mourir, lui dis-je, et tes soldats se déshonorent; va les chercher, et reviens vaincre avec eux; en attendant, nous garderons ta position à droite de Lambusart. — Oui, je t'entends, s'écrie Marceau, c'est le chemin de l'honneur! j'y cours; avant peu je serai à vos côtés. » Deux heures après, il avait ramené les plus braves, et il prenait part à nos succès.

Cependant notre droite restait compromise; Beaulieu dirigeait ses colonnes à l'attaque de Lambusart; les troupes légères de l'avant-garde, qui s'étaient retirées à Fleurus, défendaient les jardins et l'entrée du village, et, d'après les ordres du général Lefebvre, je venais de placer trois bataillons soutenus par le 11e de dragons, en potence, pour remplir la trouée, depuis Lambusart, jusqu'au bois de ce nom qui donne sur la Sambre; douze pièces de canon, qu'on avait pu sauver de l'artillerie de Marceau, s'y étaient aussi ralliées. D'un autre côté, l'archiduc Charles se présentait devant nos retranchements de Campinaire; le prince de Kaunitz enlevait à Championnet la grande redoute d'Heppignies, et le général Quasdanowich, qui avait repoussé la division Morlot,

de Frasne, de Mellet et de Thumeon, la poursuivait sur Gosselies, où elle s'était repliée. A chaque instant, l'action devenait plus vive et le danger plus pressant. Mais Lefebvre se maintenait sur sa ligne, comme un rocher inébranlable. Des hauteurs de Ransart, Jourdan devait lancer sa réserve contre le centre des ennemis, et Kléber, rassuré sur Marchienne, dont le pont venait d'être coupé, répondait de notre gauche, et se disposait à tourner la droite de l'ennemi, au delà du Piéton, en rentrant dans le bois de Monceaux.

Les troupes, pleines de confiance dans leurs chefs, continuaient à se battre avec la plus grande ardeur. Néanmoins, avant midi, d'autres progrès des alliés rendirent notre situation encore plus critique. Sur la gauche, la division Montaigu, obligée de repasser la Sambre, ne put empêcher qu'une reconnaissance du prince d'Orange ne passât aussi cette rivière, et ne menaçât Montigny-les-Tigneux, où était le grand parc de l'armée. Marchienne fut aussi canonnée, et un parti ennemi parvint même à pénétrer jusque devant Charleroi, dont la capitulation lui était encore ignorée; aussi fut-il très-étonné d'y être reçu à coups de canon.

A notre droite, Beaulieu, après avoir dispersé les divisions des Ardennes, avait aussi envoyé un détachement, le long de la Sambre. pour commu-

niquer avec Charleroi, ainsi que pour se mettre en rapports avec une colonne de quinze cents hommes, partie la veille de Namur, et qui se dirigeait, par Saint-Gérard, sur cette place. En route, le commandant du détachement et celui de la colonne apprirent qu'ils arrivaient trop tard; mais enhardis par la confusion qu'ils répandaient sur leur passage, ils voulurent remplir leur mission jusqu'au bout. Arrivés devant Charleroi, le canon leur confirma la vérité de la nouvelle, et ils se hâtèrent de la faire savoir à leur général, qui pressait, de plus en plus, notre division d'avant-garde.

L'apparition de ces partis, sur la droite de la Sambre, le canon qui tirait des remparts de Charleroi, le feu qui était ouvert sur Marchienne, la double retraite des divisions des Ardennes et de la division Montaigu, enfin les progrès des généraux alliés sur notre ligne de bataille, de Beaulieu autour de Lambusart, de l'archiduc Charles devant les retranchements de Campinaire, du prince de Kaunitz à Heppignies, du prince d'Orange au delà du Piéton, étaient des circonstances bien graves, et il fallait une troupe bien sûre, pour qu'elle n'en fût pas ébranlée. Dans nos rangs l'enthousiasme allait croissant avec le danger; depuis le commencement de l'action, et pendant toute sa durée, le cri de ralliement de l'avant-garde fut toujours :

« Point de retraite aujourd'hui, point de retraite! » Aussi, tout ce qui vint se heurter contre elle fut-il brisé. Environnée de sanglants débris, son camp en flammes, la plupart de ses canons démontés, ses caissons faisant explosion à tout moment, des monceaux de cadavres comblant les retranchements, les attaques les plus vives sans cesse renouvelées, rien n'était capable de l'intimider, pas même l'incendie de la campagne, qui nous environnait de toutes parts. Les champs couverts de blés en maturité, avaient été enflammés par notre feu et par celui de l'ennemi; on ne savait où se placer pour l'éviter; mais nous étions bien déterminés à ne sortir que victorieux de ce volcan.

Lefebvre se tenait aux retranchements de Campinaire; il avait ordonné qu'on laissât approcher l'ennemi à petite portée, sans tirer; alors il donnait le signal d'une décharge générale, et aussitôt la cavalerie légère du général d'Hautpoul, débouchant par une ouverture qu'on avait laissée libre au milieu des retranchements, chargeait sur les Autrichiens en désordre. C'est ainsi que, trois fois dans la matinée, fut reçue la colonne de l'archiduc Charles; les colonnes de Beaulieu eurent aussi peu de succès devant Lambusart et contre la ligne placée en équerre, entre le village et le bois où Lefebvre m'avait ordonné de rester. Nous étions

abîmés par la mitraille, et, à deux reprises, dix escadrons ennemis eurent l'audace de franchir les haies qui nous couvraient, pour enlever notre artillerie et nous envelopper. Mais ils ne purent réussir à emmener une seule pièce, ni à nous ébranler, et toujours ils furent repoussés en désordre. Le deuxième bataillon du 54e de ligne et le 11e de dragons, commandé par le brave colonel Neuilly, y firent des merveilles de bravoure. Ce vaillant officier, démonté pour la cinquième fois, donnait toujours l'exemple.

A la faveur de toutes ces attaques, Beaulieu était cependant parvenu à s'établir dans Lambusart, et nous n'avions pu conserver les maisons qui étaient les plus rapprochées de nos retranchements, qu'en mettant le feu à des granges du milieu du village. L'incendie, qui ne se communiquait point aux maisons où nous étions restés, arrêta les progrès de l'ennemi sur ce point. Ce fut pour nous l'incident le plus critique de la journée; on crut, au centre, que nous avions quitté la position, et que toute l'avant-garde était en retraite sur Charleroi. Ce bruit répandu à la division Championnet, au moment où le prince de Kaunitz pénétrait dans la grande redoute d'Heppignies, faillit avoir les plus fâcheuses conséquences. On crut, un instant, que tout était perdu, et qu'il fallait aussi se retirer. Déjà le mou-

vement était commencé, et la brigade Legrand, qui devait le couvrir, était en pleine marche. Jourdan se trouvait là heureusement; il fit avancer sa réserve, et reprendre la redoute, qu'il arma de nouveau, et il rétablit ainsi le combat au centre.

Plus loin, au delà du Piéton, Kléber passait à l'offensive, presque en même temps. La brigade Daurier, à laquelle une partie de la division Montaigu était venue se rallier, avait gardé sa position sur les hauteurs de Lernes; elle fut dirigée sur la droite du prince d'Orange. Le colonel Bernadotte, avec sa demi-brigade et un régiment de cavalerie, s'avança, par le bois de Monceaux, sur Forchies; Duhesme, avec deux autres régiments et quelques bataillons, menaça de prevenir le général Latour, à Courcelles, et de le tourner, en dépassant Trazegnies. Assaillis par ce triple mouvement, mal engagés et informés de la reddition de Charleroi, les ennemis, qui avaient beaucoup souffert, et qui voyaient le combat reprendre avec une nouvelle vigueur, commencèrent à rétrograder; ils craignaient à leur tour d'être compromis, et ils ne cherchaient plus qu'à assurer leur retraite. Ils l'opérèrent sur Heine-Saint-Paul. Ainsi, à cinq heures du soir, la bataille commença, à notre gauche, à se décider en notre faveur.

L'instant décisif était aussi venu, pour la droite.

Quinze heures de combat le plus acharné que j'aie vu de ma vie avait considérablement affaibli la force physique des troupes; mais leur énergie était toujours la même; elles voulaient en finir, et demandaient qu'on les menât aux ennemis, pour fixer la victoire. Lefebvre saisit le moment où les colonnes de Beaulieu et de l'archiduc Charles confondues, venaient d'échouer, pour la quatrième fois, à l'attaque de nos retranchements. Elles avaient avec elles beaucoup de cavalerie, entre autres, le régiment de Royal-Allemand, autrefois au service de France. Cette cavalerie encombrait les colonnes et y produisait quelque confusion. Lefebvre en profite pour faire marcher de front sa réserve sur Lambusart, tandis que la ligne, placée à droite en potence, se ploie en colonnes d'attaque, et va prendre en flanc les Autrichiens, sur la droite du village. Les bataillons que Marceau a ramenés au combat, participent à ce dernier mouvement, qui est soutenu par une brigade du général Hatry. Le choc fut rude et la résistance opiniâtre. Jusque-là Beaulieu s'était cru vainqueur; son illusion se dissipe, il lui est impossible de résister, et il commence sa retraite. En route, il reçut l'ordre du prince de Cobourg de la diriger sur Sombref et Gembloux. Ce prince, après avoir appris la reddition de Charleroi, avait expédié cet ordre, sur toute sa ligne, mais Beau-

lieu ne le reçut qu'à six heures du soir, et lorsqu'il était déjà en pleine retraite.

Notre aile droite n'avait plus d'ennemis devant elle, et la victoire lui était assurée comme à l'aile gauche. Pour la compléter, Jourdan prononça son mouvement au centre; il avait pris des troupes dans les divisions Championnet et Morlot pour former une bonne réserve d'infanterie, qu'il tenait réunie sur les hauteurs de Ransart. Le prince de Kaunitz était encore maître des jardins et du village d'Heppignies; le général Quasdanowich, placé à sa droite pour le soutenir, se maintenait sur la grande route de Bruxelles, en avant de Mellet; l'un et l'autre restaient en position pour donner aux ailes le temps de se dégager, lorsque la grande redoute d'Heppignies ouvre son feu sur eux et commence à les ébranler. Le général Dubois reçoit l'ordre de s'élancer avec la réserve de cavalerie, et Jourdan produit en personne la réserve d'infanterie. La première ligne des Autrichiens est enfoncée; cinquante pièces de canon tombent au pouvoir des Français. La seconde ligne est aussi abordée; mieux protégée par les cuirassiers et les carabiniers impériaux que le prince de Lambesc commande, elle parvient à reprendre l'artillerie, et elle soutient l'engagement en se retirant. Bientôt, cependant, une nouvelle charge la met en désordre, et lui fait précipiter sa

retraite pour gagner les Trois-Bras et ensuite Nivelles.

Il était sept heures du soir. Depuis quelques moments le combat avait cessé aux ailes ; on le laissa finir au centre sans poursuivre les ennemis. Épuisés de fatigue et de besoin, les soldats pouvaient à peine se tenir debout, et ils manquaient aussi de munitions. Il n'y avait aucune possibilité de continuer la poursuite, quelques avantages qu'on eût pu recueillir ; officiers et soldats, tous s'écriaient : « Un pont d'or à l'ennemi qui s'en va ! » et l'on donna aux troupes un repos absolument indispensable.

Le lendemain il n'y eut point de mouvement ; il fallait se remettre d'une pareille journée et ramasser les débris qui couvraient le champ de bataille. On compta les pertes : les nôtres s'élevèrent à près de cinq mille hommes hors de combat, et par le nombre des morts, on évalua celles de l'ennemi à plus de sept mille hommes ; de part et d'autre il n'y eut que peu de prisonniers. Parmi ceux que nous fîmes, il se trouva des Français, faisant partie du régiment Royal-Allemand et de celui de Berchiny hussards, auxquels la loi rendue contre les émigrés pris les armes à la main était applicable. Pas un sodat n'eut la pensée qu'il fût possible de livrer à l'échafaud ceux que nous venions de combattre face à face. Pendant la nuit,

nous leur facilitâmes les moyens de s'échapper, en nous bornant à leur dire qu'ils fussent ailleurs expier l'erreur de s'être armés contre leur patrie; plusieurs revinrent plus tard se placer dans nos rangs. On a sauvé ainsi, dans le cours de la guerre, un grand nombre de Français qui étaient dans le même cas, et ils ont reçu parmi nous protection et avancement; beaucoup d'entre eux ont ainsi obtenu d'être éliminés de la liste fatale et de rentrer dans leurs biens confisqués. Nous devons croire qu'ils en ont conservé de la reconnaissance.

Je ne dirai rien de l'aérostat qu'on fit planer pendant la bataille sur la tête des combattants, et cette ridicule innovation ne mériterait même pas d'être citée si on ne lui avait fait jouer un rôle important. La vérité est que ce ballon fut tout simplement embarrassant. Une compagnie d'aérostiers, placée en arrière de nos lignes, était chargée de le diriger; au commencement de l'action, un général et un officier du génie montèrent dans la nacelle pour observer, disait-on, les mouvements des alliés; ils devaient en rendre compte en faisant descendre des bulletins le long de la corde qui les dirigeait; mais à la hauteur où on les laissa monter, les détails échappaient à leur vue et tout se confondait. On n'en fut pas mieux instruit, et personne n'y fit attention, pas plus les ennemis que nous-mêmes. Les seules causes de

notre victoire furent la valeur de nos troupes, les bonnes dispositions du général en chef pendant la bataille et l'inébranlable fermeté des autres généraux, surtout lorsque le malheur arrivé à notre droite nous eut mis dans une situation si critique. Parmi ceux dont l'attitude indomptable contribua le plus au succès de la journée, j'aime à citer le général Lefebvre.

Quant à moi, j'eus le bonheur de rendre des services à la droite de la division, devant Lambusart, où je me tins toute la journée, et où j'eus cinq chevaux tués sous moi. Ma conduite y fut remarquée ; je n'étais alors colonel adjudant général que depuis six semaines.

Livrée sur les mêmes champs que le maréchal de Luxembourg avait déjà illustrés, plus d'un siècle auparavant (en 1690), cette seconde bataille de Fleurus sembla associer les gloires de la monarchie et de la république, et elle fut célébrée dans toute la France. La Convention nationale proclama que l'armée avait bien mérité de la patrie, et lui fit prendre la dénomination de Sambre-et-Meuse. Ce n'est cependant pas que la bataille eut une influence immédiate sur les événements qui suivirent, ni qu'elle fut décisive ; elle ne le devint que par degrés et par ses conséquences ultérieures.

Nous avons vu qu'en engageant la bataille, le

prince de Cobourg avait formé trois attaques sans liaison entre elles; qu'au lieu de les rapprocher pour se soutenir réciproquement, il laissa les commandants de ses colonnes opérer isolément, et qu'il leur donna l'ordre de retraite aussitôt que l'avis de la prise de Charleroi lui fut parvenu, quoiqu'à ce moment les progrès de son centre et de ses deux ailes dussent lui donner l'espoir de remporter la victoire. Nous avons encore vu que cet ordre arriva sur la ligne lorsque les affaires y avaient déjà changé de face et que la retraite était déjà commencée. Dans tous les cas, au moment où le prince de Cobourg donnait cet ordre, il avouait qu'il était seulement venu pour s'assurer de l'état de la place, et qu'après un long combat qui pouvait lui donner l'espoir de la reprendre, il y renonçait : c'était déclarer qu'il se tenait pour battu et prouver qu'il sacrifiait tous ses avantages passés à la crainte de se compromettre. A cette marque de timidité, le prince de Cobourg ajoutait encore une faute.

Retraite de l'armée autrichienne.

Partant du Rhin, la base d'opérations de l'armée autrichienne était couverte par la ligne de la Meuse, qui s'appuyait sur Namur. Le prince de Cobourg ne pouvait s'éloigner de cette place sans exposer cette base d'opérations. Jourdan pouvait s'y porter, menacer ses communications, et lui faire abandonner le Brabant presque sans com-

battre. Le prince devait craindre ce mouvement, que son adversaire avait intérêt à faire et qu'il eût entrepris si les représentants ne lui eussent imposé une autre direction. Le prince avait donc un motif très-pressant de concentrer ses masses vers le confluent de la Sambre, et de tirer avantage du triple débouché que lui offrait la forteresse de Namur, soit pour repousser notre attaque si nous marchions sur lui, soit pour nous prendre en flanc si nous le dépassions.

Ces dispositions étaient clairement indiquées; mais on fit absolument le contraire des deux côtés. L'aile droite du prince d'Orange se porta à Rœulx pour couvrir Mons; le prince de Cobourg, avec le centre, se plaça entre Nivelles et Genappe; l'aile gauche du général Beaulieu resta aux environs de Gembloux et de Sombref. Ce n'était ni une ligne ni une position; Jourdan, victorieux, pouvait, à son choix, écraser l'un ou l'autre de ces corps avant que les deux autres arrivassent à son secours. Le restant de l'armée alliée, qui était opposé à l'armée du Nord, continuait à se tenir éloigné, sans s'occuper de ce qui se passait au delà de son horizon.

Après la prise d'Ypres, l'armée du Nord s'était portée sur la Mindel. Pichegru avait détaché Moreau, avec l'aile gauche, pour occuper Bruges et Ostende, et Souham, avec l'aile droite, sur Ou-

denarde, pour y passer l'Escaut. A l'approche de ce mouvement, Clairfayt s'était porté sur Gand, où il avait été joint par six mille Anglais, débarqués depuis peu à Ostende sous les ordres du général Moira; le duc d'York, ayant laissé une brigade à Tournay, campait à Renaix, et le général Kray ramenait d'Orchies à Maulde son corps d'observation.

Les deux armées françaises restent séparées.

On voit, par ces détails, que dans cette grande occasion les alliés donnaient à nos généraux toute facilité de rendre décisifs les derniers succès obtenus, et de pousser, d'un trait, la victoire jusqu'au Rhin; mais, il fallait pour cela que les deux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse reçussent une direction concentrée, afin de porter des forces prépondérantes sur le point de leur ligne qui était le plus près des communications ennemies. Ainsi, Jourdan devait s'appuyer à la Meuse et faire en sorte de gagner Liége avant que le prince de Cobourg eût ramassé ses corps épars, pendant que Pichegru, passant sur ceux du duc d'York et du prince d'Orange, restés seuls pour lui barrer le passage, se serait élevé à la hauteur de la droite par Oudenarde, Bruxelles et Louvain. A eux deux ils disposaient de deux cent mille hommes, et on ne peut concevoir qu'ils eussent trouvé une résistance capable de les arrêter, s'ils avaient mis de l'accord dans leurs opérations.

Il paraît, toutefois, qu'en cette circonstance, les deux généraux en chef ne méritèrent point de reproches, car Jourdan avait l'intention de marcher immédiatement contre le corps de Beaulieu, qui se tenait entre Sombref et Gembloux, d'où il l'eût poussé sur Liége, lorsque les représentants lui ordonnèrent de s'étendre par sa gauche et d'attaquer le prince d'Orange à Mons. Il devait même, s'il eût obéi complétement, détacher seize mille hommes pour renforcer l'armée du Nord, tandis que Pichegru, qui s'était présenté avec sa droite devant Oudenarde, reçut ordre de changer de direction et de se relever par Deynse, pour conquérir la West-Flandre, occuper Ostende, couvrir les siéges de Nieuport et de l'Écluse, qu'on voulait entreprendre, enfin pour préparer une expédition contre l'île de Walcheren, dans le but de soulever la Hollande.

Le motif de cette double combinaison que le comité de salut public avait arrêtée, était de séparer les Anglais de la mer et d'assurer la prompte reprise de nos quatre places frontières, que les Autrichiens occupaient, résultat que l'on pouvait obtenir beaucoup plus sûrement par le mouvement inverse. Si le prince de Cobourg eût été plus entreprenant, il lui eût été facile de se porter de nouveau, avec toutes ses forces réunies, sur le général Jourdan, pendant notre mouvement sur

Mons et pendant que Pichegru s'éloignait dans la direction de la mer. Il n'en fallut pas moins se conformer au plan du comité. Jourdan laissa quatre divisions de sa droite sous le général Hatry, pour observer Beaulieu devant Sombref, et, marchant avec sa gauche, il se porta, le 1er juillet, à l'attaque de Rœulx, où les généraux autrichiens prince de Waldeck et Latour paraissaient être en force, ainsi qu'à celle de Mons, où le prince d'Orange s'était arrêté.

Combat de Braquignies.

Kléber dirigea cette opération. Il avait sous ses ordres l'avant-garde du général Lefebvre, qu'il laissa sur les hauteurs de la Chapelle d'Herlaymont, pour couvrir la trouée entre les deux moitiés de l'armée, la division Duhesme et la réserve de cavalerie du général Dubois, qu'il porta sur Rœulx, les divisions Montaigu et Schérer, qui furent chargées de l'attaque des bois d'Havré, et les troupes du camp de Maubeuge, conduites par le général Ferrand, qui s'avancèrent sur Mons et le Mont-Palisel. Le combat fut assez vif sur les hauteurs de Braquignies. Les généraux prince de Waldeck et Latour, voyant leur gauche près d'être débordée vers Rœulx par la cavaleie du général Dubois, abandonnèrent du canon ainsi que des prisonniers, et se retirèrent en toute hâte sur Braine-le-Comte. Schérer et Montaigu, après avoir nettoyé les bords de la Haine et les bois d'Havré,

enlevèrent le Mont-Palisel. Le prince d'Orange, qui avait paru vouloir s'y défendre, prit la route de Soignies, et le général Ferrand entra dans Mons sans coup férir.

La veille de ce mouvement, le 30 juin, Pichegru, partant de devant Oudenarde pour aller, par Deynse, à Bruges, où Moreau était entré depuis deux jours, recevait le rapport de l'occupation d'Ostende. N'ayant point trouvé d'ennemis à combattre dans cette direction, il s'était décidé à y laisser Moreau avec deux fortes divisions et à se rapprocher de la Dender avec le surplus de l'armée du Nord. Gand étant sur sa route, il devait le prendre en passant. Cette manœuvre était fort bonne; elle tendait à une concentration dont l'opportunité était clairement démontrée par les mouvements de l'armée ennemie, et il faut en savoir gré à Pichegru. Jourdan en attendait l'avis avec une extrême impatience. Dès qu'il l'eut reçu, il releva sa gauche, et, portant sur Nivelles les divisions Kléber, l'avant-garde du général Lefebvre et la cavalerie Dubois, il se remit en ligne avec sa droite, qui, pendant notre mouvement sur Mons, avait soutenu divers engagements devant Sombref.

Déjà les généraux Schérer et Ferrand s'étaient détachés de l'armée pour conduire leurs divisions devant les quatre places de Condé, Valenciennes,

le Quesnoy et Landrecies, occupées par l'ennemi, et en faire l'investissement, de concert avec la division Osten, détachée de l'armée du Nord pour le même objet. L'accord entre nos chefs était donc un peu mieux établi qu'auparavant, et cette fois ils tendirent au même but, quoique leur mouvement à droite ne fût pas encore assez prononcé pour forcer la gauche des ennemis à Sombref, les prévenir sur la Meuse et marcher snr leurs communications. Cette manœuvre eût mis le prince de Cobourg dans la nécessité de se faire jour à travers toute l'armée de Jourdan, pendant que Pichegru l'eût pressé de front, ou bien il était rejeté vers la Hollande, et il ne pouvait plus en sortir. De leur côté, les généraux alliés prenaient leurs dispositions pour se dégager du mauvais pas où ils se trouvaient; mais ils faisaient encore, dans cette occasion, tout ce qu'il fallait pour compléter nos succès.

Ils s'étaient réunis en conseil, le 1er juillet, à Braine-la-Leud, pour régler leur nouveau plan de défense : Beaulieu, avec son corps, devait rester entre Gembloux et Sombref, pour garder Namur; l'armée principale autrichienne, sous le prince de Cobourg, avait son camp au Mont-Saint-Jean, en avant de la forêt de Soignies; le prince d'Orange, en quittant Mons, amena les Hollandais à Turbise, près de Hall; les Anglais et les Hessois, aux ordres

du duc d'York, prirent successivement leur camp à Grammont, à Ninove et à Assche. En sortant de Gand, Clairfayt fut alors sur la Dender, et le général Walmoden, qui formait l'extrême droite, plaça les Hanovriens à Termonde, où ils s'appuyaient à l'Escaut. Cette ligne, beaucoup trop étendue, était en prise de tous côtés, et nous marchions pour l'attaquer. Le prince de Cobourg, voyant sa gauche plus directement menacée, fit replier, sur Braine-la-Leud et le Mont-Saint-Jean, les Hollandais du prince d'Orange, et porta le corps principal, qu'il dirigeait en personne, sur Corbaix, pour se rapprocher de la Meuse et appuyer Beaulieu. Ce n'était encore qu'une demi-mesure.

Combats de Mont-Saint-Jean et de Sombref.

Le 6 juillet, ce mouvement s'opérait, lorsque l'armée de Sambre-et-Meuse attaqua. A la droite, les divisions Hatry et Mayer, qui n'étaient pas assez fortes, renouvelèrent leurs attaques sur le corps de Beaulieu, devant Sombref, et elles ne firent que de faibles progrès. Le général Championnet combattit toute la journée pour s'établir à Marbais. La division Morlot s'avança par la route de Genappe, et Kléber, conduisant l'aile gauche, avec l'avant-garde de Lefebvre, la division Duhesme et la réserve de cavalerie du général Dubois, se porta, après avoir forcé les ennemis, à Nivelles, sur Braine-la-Leud et le Mont-Saint-Jean. Un corps autrichien s'y était réuni aux Hollandais du prince

d'Orange. Ces deux troupes firent bonne contenance pendant quelques heures; elles repoussèrent même une charge de la cavalerie de Dubois, ainsi que l'attaque du général Morlot, qui se portait sur leur gauche. Mais Lefebvre étant arrivé avec sa vaillante avant-garde, culbuta tout en un instant; la position fut enlevée, et le prince d'Orange forcé de se retirer par Waterloo, pour gagner Bruxelles, après avoir éprouvé beaucoup de pertes.

Ainsi forcés au centre, les ennemis ne pouvaient plus tenir nulle part; cependant le lendemain Beaulieu fit encore résistance devant Sombref; ce ne pouvait être que pour donner à la droite le temps de prendre une nouvelle ligne de défense; aussi il entretint vaillamment le combat. Mais débordé par sa gauche et coupé de Namur, il se replia, à la nuit, sur Gembloux, ensuite sur Hotomont, et le 8, il alla camper à Judoigne, où il se trouva en ligne avec la grande armée autrichienne que le prince de Cobourg avait fait replier sur la Dyle.

Les armées alliées se séparent.

Depuis Fleurus et la perte de Mons, l'accord avait cessé entre les généraux de la coalition. En dépassant Bruxelles, ils tendirent à se séparer, et chaque armée se rapprocha respectivement de sa base d'opérations. Pour les Autrichiens, cette base était sur le Rhin; ils se concentrèrent, en se rap-

prochant de la Meuse. Le prince d'Orange se plaça sur les communications de la Hollande, et les Anglais gagnèrent la droite, pour être plus près de la mer. Alors, tous ces corps se trouvèrent formés dans l'ordre suivant :

Le duc d'York passa la Dyle, à Malines, et mit les Anglais et les Hanovriens presque hors de cause, en les plaçant à Conticq, où ils étaient couverts par la Neethe, le Rupel et l'Escaut ; ce n'était plus qu'une position d'embarquement. Le prince d'Orange, après avoir évacué Bruxelles, emmena le corps hollandais à Rymenam, à gauche de Malines. Le prince de Cobourg occupa, avec le centre de son armée, la montagne de Fer, au-dessus de Louvain; le général Kray était à sa droite, pour le lier au prince d'Orange. Clairfayt s'établit en avant de Tirlemont, et Beaulieu à Judoigne.

Par ces dispositions, l'armée autrichienne avait sa retraite assurée, de Tirlemont sur Liége, et au delà de la Meuse. Les Hollandais étaient sur leur frontière, et les Anglais avaient le choix de les suivre en Hollande, ou de s'embarquer sur l'Escaut. Il était évident que les chefs de ces diverses armées n'avaient que des vues de défense particulière, et qu'ils ne se prêteraient plus désormais aucun appui. Toutes ces circonstances étaient favorables à nos généraux, qui se trouvaient enfin

en situation de porter des coups décisifs, s'ils réunissaient leurs armées, pour rompre la faible ligne des ennemis.

Après bien des tergiversations et des fausses manœuvres, la jonction si ardemment désirée des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse venait enfin de s'opérer. A l'issue du combat de Braine-la-Leud, l'avant-garde du général Lefebvre avait pénétré dans la forêt de Soignies et forcé les ennemis à quitter précipitamment Bruxelles. Tombée en notre pouvoir, cette capitale de la Belgique fut aussitôt l'objet d'une contestation. Nous l'occupions, Pichegru y accourut, pour enlever à Jourdan sa conquête et renouveler envers lui la prétention qu'il avait eue, au déblocus de Landau, de s'attribuer le mérite de son collègue Hoche. Les représentants le suivaient, et non-seulement ils lui donnèrent raison, mais ils décidèrent qu'il prendrait le commandement des deux armées. Cette réunion des deux armées sous un même commandement était une bonne mesure, puisque ces armées partaient maintenant de la même base et qu'elles avaient le même but; seulement le choix du général en chef était fort discutable. L'indolence de Pichegru, ou la crainte qu'il eut de compromettre sa responsabilité, le porta à refuser; on obtint avec peine qu'il consentît à marcher sur Malines et à occuper le

duc d'York, tandis que Jourdan, resté libre de ses dispositions, se prépara à attaquer les Autrichiens à Louvain.

L'armée du Nord entre à Malines.

En partant de Gand, sans rencontrer d'ennemi, l'armée du Nord s'était dirigée, par Alost et Assche, sur le canal de Wilworde. Elle y arriva, le 11 juillet, étendant sa droite jusqu'à Bruxelles. Le 13, elle passa le canal et marcha sur Malines. Elle comptait un effectif de soixante mille hommes. Le prince d'Orange n'avait que quinze mille Hollandais; intimidé de voir des forces aussi considérables marcher sur lui, il se retira sans combattre sur Bewel et Nylen, derrière la petite Neethe, laissant à découvert le général Dalwig, qui défendait Malines avec la division hessoise. Tourné par sa gauche, celui-ci fit une retraite honorable et fut se réunir aux Anglais en passant la grande Neethe à Waelhem.

Pichegru pouvait enlever la division hessoise à Malines. Une fois entré dans cette ville, le 15 juillet, il pouvait bien mieux encore. La retraite des Hollandais sur Breda avait laissé le duc d'York en l'air, entre la Neethe et l'Escaut. La supériorité de forces, dont Pichegru disposait, lui rendait très-facile de marcher sur Lier et de jeter l'armée anglaise dans l'Escaut : cette armée eût été infailliblement perdue. Au lieu de faire un mouvement si évidemment indiqué, Pichegru

resta huit jours dans une inaction complète, et ce fut seulement le 23, sur l'avis que les Anglais étaient en pleine retraite pour gagner Berg-op-Zoom, qu'il se décida à porter sa gauche à Anvers. Il trouva la ville et la citadelle évacuées, et il s'arrêta de nouveau. Toute cette conduite de Pichegru est inexplicable.

Il n'en avait pas été de même à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le 13, en même temps que l'armée du Nord marchait sur Malines, Jourdan s'était mis en mouvement et il avait fait prendre à Kléber, qui commandait l'aile gauche, la direction de Louvain. L'avant-garde de Lefebvre et la réserve de cavalerie, en quittant la forêt de Soignies, passèrent par Wavre pour se porter sur Judoigne, où les divisions Morlot et Championnet, également destinées à former le centre, devaient les joindre et les soutenir. Marceau, avec sa division et celle du général Mayer, s'avança vers Huy, sur la Meuse, et le général Hatry alla investir Namur.

Ce mouvement était bien ordonné, il portait plus directement que les précédents sur la gauche des Autrichiens, et il menaçait de les prévenir sur leurs communications avec Liége. Beaulieu venait d'être appelé, comme chef de l'état-major général, près du prince de Cobourg; il lui fit sentir le danger de sa position, et il le décida à

concentrer le gros de son armée devant Tirlemont, laissant deux avant-gardes, l'une à Louvain, pour couvrir sa droite, et l'autre à Judoigne, pour communiquer avec la Meuse. Celle-ci était sous les ordres du général Latour, qui avait remplacé Beaulieu dans le commandement de l'aile gauche.

Combat de Tirlemont.

Le 15, le général Kléber attaqua les ennemis à la montagne de Fer. Après un vif engagement, il les força dans leur position et les poussa sur Tirlemont. Notre avant-garde rencontra celle du général Latour à Judoigne et trouva moins de résistance. Quand nous parûmes, les Autrichiens commençaient à évacuer leur camp et prenaient la direction d'Orp-le-Grand, pour se couvrir de la petite Geete. Le prince de Cobourg ne fit avancer aucune troupe pour soutenir ses deux ailes. Cette inaction rendit probable qu'ayant pris son parti de se séparer entièrement des autres corps de l'armée alliée, il ne songeait plus qu'à s'éloigner. En effet, il marcha par Saint-Trond et Tongres, pour aller passer la Meuse au-dessous de Maëstricht. Le général Latour conduisit l'aile gauche par Warem sur Liége.

Dans la poursuite, il n'y eut que des affaires d'avant-garde contre la cavalerie autrichienne qui couvrait le mouvement, particulièrement du côté de Tongres et sur la Jaar. Le prince de Co-

bourg fit camper pendant quelques jours son centre devant Maëstricht; il l'étendit ensuite, sous la protection de la forteresse, jusqu'à Viset; son aile droite passa la Meuse à Reckem et à Stockem pour se prolonger vers Ruremonde, et l'aile gauche occupa le camp retranché de la Chartreuse de Liége, d'où elle détacha un corps pour garder les bords de l'Ourthe et de l'Aywaille.

La rive gauche de la Meuse nous était abandonnée, ainsi que la ville de Liége, moins le faubourg d'Amercœur, que les Autrichiens continuaient à occuper. Jourdan fit avancer son armée et la plaça dans l'ordre suivant :

L'aile gauche, aux ordres de Kléber, formée par les divisions Montaigu, Duhesme et Friant, en avant de Rixighem, à gauche de Tongres, d'où elle éclairait Bilsen, et communiquait par des partis avec la droite de l'armée du Nord, placée à Diest; la division Morlot, dépendante du centre, en arrière de Tongres et occupant cette ville; l'avant-garde de Lefebvre, à Villers-Saint-Siméon, occupant Houtain et Heur-le-Romain, entre la Jaar et la Meuse; la réserve de cavalerie du général Dubois en seconde ligne, pour soutenir l'avant-garde, s'appuyant à Tongres; la division Championnet à Voteme, occupant le champ de bataille de Rocour, sur la gauche de Liége; la division Hatry, qui revenait de Namur, à Hans, au-dessus

de Liége, occupant cette ville; les divisions Marceau et Mayer à Huy et le long de la Meuse jusqu'à Namur. Le quartier général de l'armée et le grand parc d'artillerie étaient à Warem.

Reprise des quatre places frontières.

Nous devions attendre dans cette position que les quatre places frontières de France occupées par les Autrichiens fussent reprises. Les généraux Schérer, Ferrand et Osten avaient été, comme nous l'avons dit, en faire l'investissement. Le comité de salut public voulait délivrer le territoire, avant de nous permettre de pousser plus loin nos conquêtes, et il prescrivait itérativement aux généraux en chef des deux armées de s'arrêter : la gauche appuyée à Anvers et la droite à la Meuse, vers Namur. C'était mal comprendre la guerre, car le siége des quatre places eût été beaucoup mieux assuré si l'on avait repoussé les ennemis au delà du Rhin, sans leur donner le temps de se reconnaître; l'ascendant de la victoire nous en donnait le moyen. Mais il fallut obéir et laisser écouler les deux mois qui suivirent, pour voir revenir les divisions Schérer, qu'on destinait à seconder les nouvelles opérations. Si cette perte de temps fut une faute, nous verrons plus tard qu'elle eut pourtant son utilité. Rappelons auparavant ce qui se passa sur nos derrières, dans la même période.

Nos succès avaient continué. Tandis que l'armée du Nord s'emparait de Malines et que Kléber bat-

tait les Autrichiens à Louvain, le même jour Hatry prenait par capitulation le château de Namur, dont la garnison se rendait prisonnière de guerre. Schérer, dirigé sur Landrecies, intimidait par ses préparatifs de tranchée la garnison autrichienne, qui se rendait à l'armée du Nord. Le 18 juillet, Moreau terminait de la même manière le siége de Nieu-Port. Il marcha aussitôt après sur l'Écluse; mais il ne pouvait l'investir qu'en occupant l'île de Cadzant. Il manquait de moyens pour établir un pont; ses soldats suppléent à cet inconvénient en se jetant les uns à la nage, les autres dans des nacelles; ils passent sous le feu des batteries et se rendent maîtres de l'île. Un mois après, le 25 août, le siége de l'Écluse était terminé, et la garnison était prisonnière de guerre.

Des quatre places françaises dont les alliés s'étaient emparés, Landrecies s'était déjà soumise. Le siége du Quesnoy fut plus long, et l'on usa habilement de ménagements envers la garnison, en ne lui communiquant qu'au dernier moment un décret de la Convention qui portait que les garnisons des quatre places seraient tenues de se soumettre vingt-quatre heures après la signification, sous peine d'être passées par les armes. L'effet de ce décret devait être de déterminer une garnison composée de gens d'honneur à se défendre à toute extrémité. Aussi nos généraux, qui le compre-

naient ainsi, éludèrent le décret avec adresse, et l'on fit seulement remplir à la garnison la formalité d'attendre sur les glacis de la place qu'on fût autorisé à la recevoir prisonnière de guerre; on usa envers elle des meilleurs traitements. Le Quesnoy s'étant ainsi rendu le 15 août, Valenciennes se soumit le 29, Condé dans les premiers jours de septembre, et le sol de la France se trouva enfin délivré.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE VI.

N° 1.

Rapport du général Lefebvre au général en chef Jourdan.

Je te dois des détails sur les opérations de l'avant-garde, dans la journée du 28 prairial.

A quatre heures et demie du matin, l'ennemi était en bataille, à une bonne portée de fusil, en arrière de Fleurus, quand j'ai été à sa rencontre avec l'avant-garde. La canonnade a commencé, et en un moment elle devint si vive, et l'affaire si générale, que tous les corps se trouvèrent engagés. Je ne tardai pas à m'apercevoir que ma droite était beaucoup exposée, et que je courais le risque d'être tourné de ce côté. La division des Ardennes, qui devait protéger ma droite, s'était repliée, et avait abandonné la position du Moulin-à-Vent, que son artillerie occupait; de sorte que les batteries qui

faisaient feu sur cette division me prirent alors par le flanc, et il me fut très-difficile de me couvrir de ce côté, étant obligé de dégarnir un autre point.

Ma gauche devint dans un instant aussi exposée ; la division Championnet ayant abandonné la position en avant de Ransart, l'ennemi en profita pour y placer ses batteries, et je fus, dans le moment, enveloppé par une artillerie nombreuse, qui me fit un tort considérable. Mais voici des traits dont l'histoire fournit peu d'exemples d'une bravoure aussi constante et si distinguée :

Par la retraite précipitée de la division des Ardennes, ma droite s'étant trouvée totalement à découvert, le bataillon des grenadiers qui la protégeait, fut chargé deux fois par la cavalerie ennemie, et surtout par celle de Berchiny émigré. Eh bien ! deux fois ce brave bataillon fut au-devant de l'ennemi, chargea lui-même la cavalerie, fit mordre la poussière à tout ce qui s'opposa à son passage, et se fit jour, à travers plusieurs escadrons qui l'entouraient. — Un bataillon de la 13e demi-brigade d'infanterie légère était entouré et chargé par dix escadrons de hussards de Berchiny émigré ; ce bataillon, sans se déconcerter, se forma sur-le-champ en bataillon carré, et soutint vigoureusement la charge de la cavalerie, se fit jour à travers elle, et en fit un carnage terrible. — Le brouillard était si épais, qu'à peine pouvait-on se distinguer à dix pas. La 19e compagnie d'artillerie légère fut chargée par la cavalerie ennemie, sans qu'elle pût re-

connaître son ennemi, si ce n'est quand elle vit les hussards de Wurmser et de Berchiny emmener les pièces et les caissons. Les canonniers étaient en batterie; sans perdre de temps, ils montent à cheval, se battent comme des républicains qui veulent vaincre, et, conjointement avec deux escadrons du 1er régiment de chasseurs à cheval, ils dégagent leurs pièces et continuent un feu terrible. Dans cette charge, l'adjudant-général Debelle a été blessé de plusieurs coups de sabre sur la tête. — Le 2e bataillon du 54e régiment était entouré par la cavalerie ennemie; il s'est fait jour à travers, au pas de charge, mais il a été forcé d'abandonner ses pièces et deux caissons : l'ennemi avait coupé les traits des chevaux et les avait emmenés. — Le feu prit à un caisson de cartouches d'infanterie, et il y en avait encore de bonnes. Les soldats s'empressèrent d'en retirer celles qui pouvaient servir et qui n'avaient pas été consumées, quoique le feu fût dans les rouages et après le caisson.

Je devrais te citer en particulier tous les corps qui composent l'avant-garde; tous se sont battus avec ce sang-froid qui caractérise le soldat français; tout le monde était à son poste, et tout le monde a donné. Je le dis avec plaisir, pas un n'a lâché pied; et, pendant sept heures et demie qu'a duré le combat le plus opiniâtre et le plus vif, personne n'a fait de mouvement pour se retirer.

Enfin j'occuperais encore la position de Campinaire, si j'avais eu des munitions. J'avais tout con-

sommé, et je suis revenu avec trente coups à tirer dans mon artillerie légère; l'artillerie de batailllon et de douze avait tout brûlé. Notre perte est grande, car nous avons à regretter de bons soldats; je t'en rendrai compte aussitôt que les rapports des différents corps me seront parvenus. Nous avons aussi perdu beaucoup de chevaux d'artillerie et de cavalerie.

L'ennemi a eu beaucoup de monde de tué, surtout en cavalerie; nous lui avons fait quelques prisonniers, dont un chef d'escadron, deux autres officiers et trois hussards de Berchiny émigré, que je t'enverrai. Donne des ordres pour que désormais les munitions ne manquent pas; car rien de plus désolant que de se voir obligé d'abandonner le combat, n'ayant plus rien pour répondre au feu de l'ennemi. Je dois te dire que, hier soir, j'ai fait demander au grand parc des munitions, pour remplacer celles qui avaient été employées; on n'en a envoyé que la moitié de ce que j'avais demandé, et qui même n'auraient suffi que pour soutenir le feu pendant trois heures. Donne des ordres pour qu'on m'envoie des munitions de tout calibre, et pour que le petit parc, qui doit m'être affecté, soit plus considérable, afin de ne plus être exposé au même inconvénient.

Je te prie de donner des ordres aux divisions qui, dans les mouvements qui se feront désormais, devront protéger mes flancs, pour qu'elles aient à suivre mes mouvements, et à s'entendre avec moi sur les opérations qui devront se faire. LEFEBVRE.

CHAPITRE VII

SOMMAIRE DU CHAPITRE VII.

Fin de la campagne de 1794. — Réorganisation des armées. — Bataille de la Roer. — Les Autrichiens se retirent derrière le Rhin. — Conquête de la Hollande par l'armée du Nord. — Succès remporté, dans les Vosges, par les armées de la Moselle et du Rhin réunies. — Après leur séparation, l'armée du Rhin éprouve des revers. — La Prusse se retire de la coalition. — Traité de Bâle. — Reddition de Luxembourg. — Investissement de Mayence.

CHAPITRE VII.

Réorganisation des armées. Embrigadement.

Pendant les deux mois qui s'écoulèrent jusqu'à la reprise des quatre places frontières, le général Jourdan, comme je l'ai dit plus haut, fit camper son armée en face de Maëstricht, entre Tongres et Namur, et tint ses divisions assez rapprochées pour que, dans le cas d'attaque, elles fussent à portée de se protéger réciproquement. Tant que l'armée conserva cette position, il n'y eut que des combats partiels qui se passèrent à l'avant-garde et qui nous furent tous avantageux ; ils entretenaient utilement le service, et ces deux mois de camp[1] mirentles chefs à même d'améliorer la discipline et de donner des soins à l'instruction. Le service d'avant-garde, les reconnaissances, les fourrages, les surprises de postes, tenaient les troupes en activité et servaient d'école. On perfectionnait aussi

1. Je renvoie, à la fin de ce chapitre, une note sur le système de campement (N° 2).

l'administration intérieure et on avançait l'embrigadement. Cette opération si importante se faisait avec la plus grande rigidité ; les généraux devaient choisir, sous leur responsabilité, parmi les chefs de bataillon, les plus capables, pour les désigner comme chefs de brigade. Les instructions des représentants du peuple portaient : « Les grades ne sont pas la propriété des individus ; ils appartiennent à la république, qui a droit de n'en disposer qu'en faveur de ceux qui sont en état de lui rendre des services. » Trois fois plus forts qu'avant leur réunion, les nouveaux corps présentaient plus de régularité dans leur ensemble et plus de confiance en eux-mêmes. Les officiers donnaient l'exemple du dévouement : le sac sur le dos, privés de solde, car ce fut plus tard seulement, et lorsque les assignats eurent perdu toute leur valeur, qu'ils reçurent en argent, ainsi que les généraux, huit francs par mois, ils prenaient part aux distributions comme les soldats et recevaient des magasins les effets d'habillement qui leur étaient indispensables. On leur donnait un bon pour toucher un habit ou une paire de bottes. Cependant aucun ne songeait à se plaindre de cette détresse ni à détourner ses regards du service, qui était la seule étude et l'unique sujet d'émulation. Dans tous les rangs, le même zèle, le même empressement à aller au delà du devoir ;

si l'un se distinguait, l'autre cherchait à le surpasser par son courage, ses talents, ses actions; c'était le seul moyen de parvenir; la médiocrité ne trouvait point à se faire recommander. Dans les états-majors, c'étaient des travaux incessants embrassant toutes les branches du service, et encore ils ne suffisaient pas; on voulait prendre part à tout ce qui se faisait. Je puis le dire, c'est l'époque de ma carrière où j'ai le plus travaillé et où les chefs m'ont paru le plus exigeants. Aussi, quoiqu'ils n'aient pas tous mérité d'être pris pour modèles, beaucoup d'officiers généraux, qui plus tard ont pu les surpasser, sont sortis de leur école. Dans les rangs des soldats, c'était le même dévouement, la même abnégation. Les conquérants de la Hollande traversaient par dix-sept degrés de froid les fleuves et les bras de mer gelés, et ils étaient presque nus; cependant ils se trouvaient dans le pays le plus riche de l'Europe; ils avaient devant les yeux toutes les séductions; mais la discipline ne souffrait pas la plus légère atteinte. Jamais les armées n'ont été plus obéissantes ni animées de plus d'ardeur; c'est l'époque des guerres où il y a eu le plus de vertu parmi les troupes. J'ai souvent vu les soldats refuser avant le combat les distributions qu'on allait leur faire, et s'écrier : « Après la victoire, on nous les donnera ! »

L'histoire doit consigner ces faits et dire quelles étaient alors ces armées françaises qui délivraient leur pays de l'invasion étrangère, qui conquéraient les plus belles provinces et qui faisaient trembler les vieilles monarchies.

Tout entière à ses devoirs, l'armée ne voyait que la tâche qui lui était confiée; elle n'obéissait qu'au sentiment national, qui repoussait l'ennemi étranger; elle ne pensait pas aux factions de l'intérieur, et elle les laissait s'entredéchirer. C'est ce qui explique comment l'horrible joug de la terreur a pu si longtemps peser sur la France [1]. Mais quand le 9 thermidor, produit de la guerre intestine entre ceux qui se disputaient le pouvoir, eut brisé ce joug, il ne fut plus possible de le relever; l'allégresse publique avait salué, au neuf thermidor, de trop d'acclamations la chute de l'infâme Robespierre et des suppôts de sa tyrannie, Saint-Just, Lebas, Couthon, Duquesnoy et autres. Dans les armées, la joie fut peut-être encore plus vive; on se sentait relevé de la plus grande humiliation, qu'on n'avait supportée que par le plus profond sentiment des devoirs militaires et par le dévouement le plus entier à la défense et à la gloire du

1. Une circulaire que le général Jourdan adresse aux généraux de division, à la nouvelle des événements du 1er prairial, résume complètement ces dispositions de l'armée. (Voir, à la fin du chapitre, pièce N° 3.)

pays. Cependant nous savions que l'échafaud n'épargnait pas même ceux qui remplissaient le mieux leur devoir; nous y avions vu traîner des généraux, des officiers de tout grade, qui n'étaient coupables que d'avoir déplu à des proconsuls. Hoche, qui venait de sauver l'Alsace et la France, y avait échappé presque par miracle; il devait être sacrifié à Pichegru; Jourdan, Lefebvre étaient sur la liste de proscription de Saint-Just. J'ai déjà dit que je m'y trouvais aussi. Aucun de nous cependant n'était coupable. Il est vrai qu'à la vue de tant de crimes et à l'horreur qu'ils nous inspiraient, quelques expressions imprudentes avaient pu parfois nous échapper, et il n'en fallait pas tant pour nous exposer à une vengeance implacable. Aussi, quand nous nous sentîmes délivrés, nos rangs tressaillirent de joie et d'enthousiasme, et nous oubliâmes le passé pour ne penser qu'à la patrie. « Elle est tout, disions-nous, c'est pour elle que nous combattons; qu'on nous mène aux ennemis, et nous répondons de la victoire! »

Passage de l'Ourthe.

Le signal qui devait nous appeler à tenir parole allait être donné. Les divisions Marceau, Hacquin et Mayer, avec la brigade Bonnet, sous les ordres du général Schérer, ayant enfin rejoint à Huy, le 13 septembre, furent dirigées sur la gauche de l'armée autrichienne, qui était établie à Esneux sur l'Ourthe, et derrière l'Ayvaille. Le passage de

l'Ourthe fut bientôt forcé, mais la ligne de l'Ayvaille, encaissée dans une vallée profonde, était très-forte, et le terrain y fut plus vivement disputé. Cependant, le 18 septembre, les trois divisions débouchèrent sur les points qui leur avaient été assignés. Elles purent se former aussitôt et charger résolûment la ligne autrichienne, qui les attendait sur le plateau en arrière, et qui fut enfoncée après un engagement assez court, mais très-vif. Le général Latour, qui la commandait, se retira en désordre dans la direction de Verviers et d'Aix-la-Chapelle, se séparant ainsi du gros de l'armée impériale.

Pendant ce temps, le général Kléber avait fait, à notre aile gauche, de fortes démonstrations sur la Meuse; elles avaient attiré sur ce point les réserves autrichiennes et fait une utile diversion. La défaite de l'aile gauche autrichienne détermina immédiatement le maréchal Clairfayt à abandonner la ligne de la Meuse, au lieu de reprendre l'offensive; la forte position de la Chartreuse fut évacuée pendant la nuit, et l'armée autrichienne fut s'établir derrière la ligne de la Roer. L'armée française la suivit aussitôt, et le général Kléber fit l'investissement de Maëstricht, en attendant que le siége pût en être commencé.

Bataille de la Roer.

La ligne de la Roer était forte; la rivière est rapide, encaissée, n'ayant que peu de gués, der-

rière lesquels de bons retranchements avaient été élevés. Une nombreuse artillerie garnissait les points principaux et balayait toute la rive opposée; enfin le centre était couvert par la place de Juliers. En avant d'elle, sur Aldenhoven, était un corps considérable, ainsi que la plus grande partie de la cavalerie. Néanmoins, le général Jourdan, comptant sur la valeur de ses troupes, résolut l'attaque, pour éloigner l'armée impériale de Maëstricht. Le 2 octobre, le général Schérer, avec ses trois divisions, dut attaquer Dueren, et passer la rivière au-dessus et au-dessous de cette ville, pour se lier, par la division Hatry, au centre commandé par Championnet, qui devait repousser le corps établi à Aldenhoven jusque sous le canon de Juliers, et contenir les retours offensifs qui pourraient se faire par cette place. A la gauche, le général Lefebvre, et plus loin le général Kléber, devaient forcer les passages de Linnich et de Rattem. Un corps d'observation avait été laissé devant Maëstricht. La principale attaque, qui se faisait sur notre droite, fut très-longue, parce que la division Hacquin, chargée de tourner l'extrême gauche des Autrichiens, avait un fort long circuit à faire, et que, retardée par les difficultés du terrain, ainsi que par les combats contre les avant-postes ennemis, elle ne put arriver en ligne qu'à la nuit. Pendant ce temps, la

division Marceau, soutenue par la division Mayer, avait enlevé Dueren, quoiqu'il fût défendu par des retranchements d'un fort relief et des fossés pleins d'eau. Le corps de Latour, qui était placé en arrière et qui était beaucoup plus fort que ces divisions, les empêcha de déboucher; il fit même plusieurs attaques très-vives contre Dueren, mais le général Marceau réussit à s'y maintenir. Au centre eut lieu un beau combat de cavalerie, et les Autrichiens furent refoulés dans Juliers. La division Lefebvre avait à emporter Linnich, et elle le fit avec succès; mais, comme le pont avait été brûlé, que la rivière n'offrait pas de gué, et que Linnich même était incendié par l'artillerie autrichienne qui, très-forte sur ce point, foudroyait toutes les approches, elle ne put que s'établir sur la rivière, et réparer le pont pendant la nuit. A la gauche, Kléber trouva aussi le pont de Rattem détruit, et il y fut accueilli par un feu des plus violents, auquel il ne put répondre qu'avec infériorité. Cependant, vers la fin de la journée, quelques compagnies, se jetant dans l'eau, parvinrent, sous la protection d'un mouvement hardi d'artillerie, à passer la Roer. Nous allions achever le lendemain de forcer la ligne; l'ennemi étonné de tant d'audace déployée par nos troupes, et, voyant que sa gauche allait être débordée, prit son parti dans la nuit même : il

se retira sur Cologne sans que sa retraite offrit d'autres incidents, et il passa aussitôt le Rhin. La place de Juliers aurait pu tenir quelque temps, mais c'eût été en sacrifier la garnison sans utilité; elle fut aussi évacuée et se rendit sans résistance.

Cette bataille, quoique prolongée par un retard dans le mouvement de l'aile droite, qui n'avait pas été assez renforcée, fut très-belle; elle fit le plus grand honneur au général Jourdan, dont les dispositions furent fort bien prises[1] et elle témoigna de toute la valeur de nos troupes, dont l'ardeur pouvait à peine être contenue. Elle acheva de nettoyer d'ennemis toute la Belgique, car le siége régulier de Maëstricht fut commencé, aussitôt après, avec un équipage qu'on avait fait venir de l'intérieur par la Meuse. Les opérations étaient conduites par le général Marescot, sous les ordres de Kléber, qui y apporta sa vigueur accoutumée; nos corps du génie et de l'artillerie y firent des merveilles. Après onze jours de tranchée ouverte, la garnison, qui s'était comportée vaillamment, voyant qu'elle ne serait pas secourue, remit la place où nous trouvâmes trois cent cinquante bouches à feu et les plus grands approvisionnements en matériel.

1. Voir, à la fin du chapitre, pièce N° 4.

L'armée de Sambre-et-Meuse arrive sur le Rhin.

Pendant cette opération, l'armée s'était portée sur le Rhin, et elle étendit ses ailes, d'un côté jùsqu'aux frontières de la Hollande, de l'autre jusqu'au Hundsruck, vers Mayence, où elle se lia avec la gauche des armées de la Moselle et du Rhin, commandées, la première par le général Moreau, et la seconde par le général Michaud. Les Autrichiens qui étaient à Coblentz, repassèrent également le Rhin, et il ne leur resta plus, sur la rive gauche, que Mayence et la place forte de Luxembourg.

Pendant toute la campagne, j'avais continué à être chef d'état-major de la division Lefebvre. Comme tel, je n'avais pas de commandement direct sur les troupes; mes devoirs se bornaient à faire exécuter les dispositions de mon général, à transmettre ses ordres, diriger les marches, tracer les camps, veiller à la régularité du service, m'occuper des besoins des troupes, et faire des rapports; mais dans les affaires, j'étais toujours à la tête des troupes, les animant par mon exemple, cherchant à faciliter leurs succès et à aplanir les difficultés, faisant rétablir les communications, en ouvrant de nouvelles, étudiant le terrain, recueillant tous les renseignements, et observant les ennemis, pour prévenir leurs entreprises. J'avais la plus haute idée des fonctions d'un chef d'état-major : il n'y en avait point d'au-

tres qui me parussent exiger autant d'application, autant de connaissances, et, après celles de commandant supérieur, avoir autant d'importance. Je considérais que pour un officier qui veut s'instruire, il n'y a pas de meilleure école, surtout s'il a le bonheur d'être sous les ordres d'un bon chef. Aussi, j'ai souvent regretté, par la suite, qu'on ait négligé et quelque fois même déconsidéré un emploi aussi utile, qu'on l'ait donné à l'incapacité ou regardé comme une marque de défaveur. J'ai toujours attaché une grande importance à ce que, dans les corps sous mes ordres, ces emplois fussent bien remplis.

Cantonnements.

Après la bataille de la Roer, je fus nommé général de brigade (le 11 novembre 1794). J'en reçus la nouvelle presque en même temps que le général Hoche, qui commandait dans la Vendée, me faisait proposer d'aller servir sous ses ordres, me donnant l'assurance que je ne tarderais pas à devenir général de division. Je devais au général Hoche de la reconnaissance pour les bontés qu'il avait eues pour moi, et j'aurais pu, même sans accepter un avancement trop rapide, participer au mérite qu'il eut de pacifier ce malheureux pays; cependant je refusai l'avantage qu'il m'offrait. Je ne pouvais surmonter ma répugnance pour un service où les succès et les revers font également gémir, et où le devoir étouffe le senti-

ment. Il m'en eût trop coûté de servir d'instrument aux vengeances et de prendre part à la destruction de mon pays. A toutes les époques de ma vie, j'ai reculé devant la pensée de combattre contre mes concitoyens, quelque traitement qu'ils m'eussent fait éprouver, ou quelque avantage qu'on pût m'offrir. Je fus employé dans mon nouveau grade sous les ordres du général Hatry, et après avoir passé l'hiver dans les cantonnements aux environs de Creveld, je partis, au mois d'avril suivant, avec les trois divisions dont ce général avait le commandement, pour aller relever l'armée de Rhin-et-Moselle, au blocus de Luxembourg.

Blocus de Luxembourg.

Cette place, où toutes les combinaisons de l'art ont été épuisées pour tirer parti de son heureuse position, était regardée comme inexpugnable. Elle avait pour gouverneur un guerrier célèbre, le maréchal Bender, douze mille hommes de garnison, une artillerie formidable et d'abondantes provisions. Il n'était pourtant pas impossible de l'attaquer ; mais un siége de vive force eût coûté trop de dépenses et trop de troupes; il valait mieux attendre, surtout lorsqu'on savait que les Autrichiens allaient être seuls à supporter le poids de la guerre sur le continent, qu'ils avaient éprouvé des pertes récentes, et qu'en présence de nos armées victorieuses, ils seraient

hors d'état de se porter au secours de la place. On espéra donc du temps cette conquête; on éleva des ouvrages de contrevallation pour empêcher les sorties; le service fut fait avec la plus grande rigidité, pour se mettre en garde contre les surprises. De loin en loin, quelques coups incertains rappelaient seuls aux troupes qu'elles étaient en présence de l'ennemi, mais sans provoquer d'engagement. Enfin, le 5 juin 1795, ayant consommé toutes ses subsistances, et se trouvant réduite à son dernier jour de pain, la garnison capitula; elle reçut les honneurs de la guerre, que sa constance lui avait mérités, et elle fut, sur la rive droite du Rhin, rejoindre l'armée autrichienne. La division Poncet, dont je faisais partie, fut, aussitôt après, dirigée sur Coblentz, où elle prit ses cantonnements, jusqu'au moment du passage du Rhin, au mois de septembre suivant. Nous y souffrîmes beaucoup par le manque de subsistances, au point qu'on fut obligé de réduire la ration d'un tiers, et de dispenser les soldats des travaux trop fatigants.

Pendant tout ce temps, l'armée de Sambre-et-Meuse resta inactive sur la rive gauche du Rhin, attendant, d'une part, la reddition de Luxembourg, et de l'autre, la conquête entière de la Hollande par l'armée du Nord.

Conquête de la Hollande.

Armée du Nord. L'Écluse, comme je l'ai déjà dit, s'était rendue au général Moreau, le 25 août, et la Flandre avait été occupée. L'armée du Nord s'était ensuite portée vers la Meuse, entre Bréda et Bois-le-Duc, et l'armée anglo-hollandaise s'était établie derrière ce fleuve, dans la position la plus forte, où elle se trouvait entourée des grandes places dont cette partie de la Hollande est couverte. Mais cette armée était tellement démoralisée que le fort Crève-Cœur, qui commande la Meuse, se rendit presque sans combattre, au commencement d'octobre; et peu de jours après, la place si forte de Bois-le-Duc, où l'on n'avait, il est vrai, laissé qu'une garnison insuffisante, en faisait autant. La bataille de la Roer ayant, à cette même époque, rejeté l'armée autrichienne derrière le Rhin, la gauche de l'armée anglaise, formée des Hanovriens, se replia aussi dans la direction de Clèves et de Nimègue. L'armée ennemie était établie sur les deux rives du Waal, ayant un camp retranché sous le canon de Nimègue, et devant elle la place de Grave, qui tenait encore. On pouvait aisément juger combien peu cette armée était capable de résistance, et une opération qui, dans toute autre circonstance, eût été plus que téméraire, réussit

avec la plus grande facilité. Le 19 octobre, la Meuse fut passée au-dessous de Grave par la division Souham ; le terrain était de la nature la plus difficile ; les Polders, qui constituent la langue de terre entre la Meuse et le Waal, étaient inondés et coupés par des canaux profonds ; on ne pouvait passer que sur des digues étroites, et des obstacles, tels que retranchements et abattis, y avaient encore été ajoutés. Rien de tout cela n'arrêta nos soldats ; ils se jetèrent dans l'eau, emportèrent tout, et n'eurent plus qu'à poursuivre la droite anglaise, qui fut refoulée dans Nimègue. Presque dans le même temps la place de Venloo capitulait devant l'artillerie de campagne, et les deux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse pouvaient dès-lors se relier entre elles.

Prise de Nimègue.

Quoique le passage de la Meuse eût réussi, ce n'était encore qu'une pointe audacieuse. Grave, mieux commandée que les autres places, tenait bon. La partie de l'armée française qui avait passé la Meuse, était fort exposée entre cette place et Nimègue, par où l'armée combinée des ennemis pouvait à chaque instant déboucher sur elle, car elle ne s'appuyait à rien et elle avait la Meuse à dos. On comptait cependant, et l'espérance ne fut pas vaine, tellement sur la fortune, que l'investissement de Nimègue fut commencé sur la rive gauche du Waal avant qu'on eût passé le fleuve,

et pendant que la communication entre les deux rives restait parfaitement libre pour la garnison de la place. Un léger accident de guerre suffit pour nous assurer le succès : une batterie française établie à l'extrémité de la ligne avait endommagé quelques-uns des bateaux qui formaient le pont ; le général anglais, dont les troupes composaient la plus grande partie de la garnison, prend peur et se hâte d'abandonner la place, en n'y laissant qu'une très-faible garnison hollandaise. Celle-ci, suivant l'exemple que le gouverneur est le premier à lui donner, en fait alors autant, et sort avec une précipitation telle, que deux régiments sont oubliés dans la ville et pris par les Français, qui y entrent, au même instant, sans coup férir.

Cet événement extraordinaire se passait le 27 octobre, et il était probable qu'à cette époque de l'année, où toutes les rivières étaient débordées, il allait terminer la campagne. En effet, le mois de novembre se passa sans autre opération qu'une tentative infructueuse sur l'île de Bommel, et la défaite d'une avant-garde autrichienne, qui avait jeté un pont sur le Rhin, à Buderich, au-dessus de Wesel, pour communiquer avec l'armée anglo-hollandaise, et pour faire passer une division autrichienne destinée à aller appuyer la gauche de cette armée. Ce détachement fut culbuté

dans le Rhin par le général Vandamme, avant qu'il eût pu s'établir.

Conquête de la Hollande.

Mais au commencement de décembre débuta cet hiver de 1794 à 1795, qui a laissé tant de souvenirs. Les fleuves se couvrirent d'énormes glaçons ; bientôt la Meuse fut prise et put livrer passage. Le général Pichegru, qui venait de reprendre le commandement de l'armée, profite de cette circonstance, le 28 décembre, pour surprendre l'île de Bommel. Toutes les troupes hollandaises qui s'y trouvaient sont prises sans combattre au milieu de leurs retranchements, et nous laissent maîtres d'une nombreuse artillerie. On passa de la même manière le Waal, pour se mettre à la suite des fuyards. Avec plus d'audace, le général Pichegru aurait pu les poursuivre jusqu'au Rhin, et c'en était fait alors de l'armée anglaise. Il se contenta de laisser une avant-garde sur la rive droite du Waal ; mais bientôt les Anglais, voyant qu'ils n'étaient pas plus vivement poursuivis, vinrent l'attaquer, et elle fut obligée de repasser sur la rive gauche. Dans ce même temps, Grave, après un long siége qui avait épuisé toutes ses ressources, capitulait, et sa défense, qui fut des plus honorables, est un fait remarquable au milieu de cette campagne, où les généraux ennemis paraissaient n'agir que sous l'impression de la terreur. En effet, toutes leurs dispositions étaient prises

pour abandonner définitivement la ligne du Waal dès que les Français feraient mine de passer ce fleuve, et pour se retirer derrière le Rhin. Le mouvement qu'ils craignaient ne se fit pas attendre. Le 10 janvier 1795, l'armée française passa le Waal sur plusieurs colonnes, depuis Bommel jusqu'au-dessus de Nimègue, et après un court engagement avec une division anglaise qui fut compromise en avant de Kuilemberg, elle rejeta les dernières troupes ennemies derrière le Rhin. Cette barrière ne leur parut pas encore suffisante, et le général Walmoden, qui commandait les troupes anglaises et hanovriennes, se hâta de se replier sur la ligne de l'Yssel, se séparant ainsi du restant des troupes hollandaises qui fuyaient vers Dordrecht. L'armée anglaise fut désormais hors de cause, et rien n'arrêta plus les vainqueurs dans leur marche jusqu'à Amsterdam, où le général Pichegru fit son entrée le 20 janvier. Le stathouder s'était démis de son autorité trois jours auparavant, et un mouvement populaire avait éclaté. L'armée française fut reçue aux acclamations de la foule, et la Hollande fut déclarée alliée de la république française. Les jours suivants, les autres provinces furent occupées. Dans toutes les places, et notamment à Dordrecht, on trouva d'immenses approvisionnements en matériel et en munitions de tout genre. On vit enfin ce qui sera à jamais

célèbre dans l'histoire, la cavalerie française traverser le Texel sur la glace et s'emparer de la flotte hollandaise qui y était retenue, dernier prodige qui termina cette campagne si extraordinaire.

De son côté, l'armée anglaise ne tint pas longtemps derrière l'Yssel. La première apparition de l'avant-garde française, que soutenaient deux divisions détachées de l'armée de Sambre-et-Meuse, suffit pour lui faire précipiter sa fuite, qui ne s'arrêta que derrière l'Ems, et peu après ce qui restait de cette armée quitta le continent.

Armées de la Moselle et du Rhin.

Lorsque le général Jourdan, avec la plus grande partie de l'armée de la Moselle, s'était porté sur la Sambre, il n'avait laissé derrière lui que deux divisions sous les ordres du général Moreau, subordonné lui-même au général Michaud, qui commandait l'armée du Rhin. Les deux armées furent plus tard renforcées : l'armée de la Moselle par une division de l'armée des Alpes et par des troupes venues de l'intérieur, celle du Rhin par des troupes tirées des garnisons du Haut-Rhin, qui toutes ensemble les portèrent à environ soixante-dix mille hommes. Mais, dans les premiers moments, elles étaient trop faibles pour être en présence de la gauche de l'armée autrichienne, qui garnissait la rive gauche du Rhin avec une forte tête de pont devant Mannheim, et

de l'armée prussienne, qui était en avant de Mayence. Aussi elles durent rester sur la défensive pendant que les grands coups allaient se porter sur un autre théâtre. Par une convention conclue entre les alliés, l'armée prussienne aurait dû se porter sur la Sambre. Si elle avait exécuté ce mouvement, elle eût apporté un grand poids dans la balance; mais elle ne le fit pas et les alliés s'en plaignirent avec une grande amertume[1]. Elle aurait pu se porter résolûment en avant, culbuter les faibles divisions de la Moselle et déboucher en Lorraine, ce qui aurait apporté une grande perturbation dans toutes nos opérations. Elle se borna à de molles attaques qui ne furent pas suivies. Nous venions à peine de commencer notre marche sur la Sambre, qu'une attaque simultanée eut lieu, le 23 mai, sur toute la ligne des armées du Rhin et de la Moselle. A notre droite, près du Rhin, un corps autrichien attaqua le général Desaix sur toute la ligne de la Reehutte; il fut repoussé avec la plus grande vigueur et éprouva des

1. Lord Malmesbury, plénipotentiaire anglais, avait fait les plus grands efforts auprès du maréchal de Moellendorf pour déterminer l'armée prussienne à se porter sur la Belgique, mais il y avait échoué, quoiqu'il rappelât les stipulations du traité des subsides conclu à La Haye. Ses Mémoires, publiés en 1844, s'expriment dans les termes les plus violents sur le gouvernement prussien. (*Note ajoutée par le duc de Dalmatie.*)

pertes. Une autre attaque sur la division Ferino se borna à des démonstrations. Enfin, les Prussiens, sur plusieurs colonnes, se portèrent contre la division Ambert, qui occupait une position beaucoup trop étendue, autour de Kayserslautern. Elle y fut aisément forcée; elle put cependant se retirer sans trop de perte à Pirmasens, continuant à se lier avec l'armée du Rhin. Le général Michaud, qui voyait sa gauche menacée, se replia alors sous la protection de Landau et des lignes de la Queich, se prolongeant par les montagnes, par Anvreiler, Pirmasens et Bliescastel, jusqu'à la Sarre, où s'appuyaient les divisions de la Moselle. Les alliés suivirent ce mouvement; ils s'établirent en face de la ligne française et s'y retranchèrent; mais ils ne firent pas d'autre tentative. Six semaines se passèrent ainsi sans autre incident qu'une jolie affaire de cavalerie qu'eut le général Desaix, mais elles furent mises à profit pour renforcer les deux armées du Rhin et de la Moselle. Enfin, le 2 juillet, le général Michaud, vivement pressé par le comité de salut public de reprendre l'offensive, s'y décida, mais avec de mauvaises dispositions. Il attaqua à la fois sur toute la ligne, depuis le Rhin jusqu'à la Sarre, et partout il fut battu, parce que partout il fut inférieur à l'ennemi qui occupait de fortes positions, et qu'il ne sut pas, par une habile manœuvre, se donner sur

un point la supériorité du nombre. Cependant il y avait une attaque principale à l'extrême droite et le long du Rhin, point le plus mal choisi; quoique conduite par le général Desaix, elle échoua complétement. Cet insuccès empêcha le général Saint-Cyr de pousser à fond l'attaque au centre où il trouva aussi des forces supérieures. Enfin, à l'extrême gauche, les divisions de la Moselle ne furent pas plus heureuses; elles avaient à faire à beaucoup trop forte partie, à presque toute l'armée prussienne, qui occupait les positions devant lesquelles, l'année précédente, le général Hoche avait échoué. Elles se battirent pendant deux jours, avec la plus grande valeur, sous les ordres du général Ambert; au commencement elles obtinrent quelques succès, mais survinrent les réserves prussiennes au moment où la nouvelle de ce qui s'était passé à l'armée du Rhin commandait déjà la retraite. Nos divisions se retirèrent, non sans faire quelques pertes qu'éprouva la division Taponier, avant de rentrer à Pirmasens.

Les fautes commises dans cette opération manquée servirent à rectifier les dispositions qu'on prit pour un nouveau mouvement. Cette fois, la droite devait être refusée, et le général Desaix n'avait qu'à contenir, par de fausses attaques, le corps autrichien qu'il avait devant lui et qui avait

été renforcé. La principale attaque devait se faire par les divisions de la Moselle sur la crête des Vosges, qui était le centre de la ligne ennemie. Des positions formidables, bien retranchées et défendues par l'élite de l'armée prussienne, s'y trouvaient; la principale était le Schaenzel, célèbre depuis la guerre de Trente ans; elle est le nœud de plusieurs vallées qui débouchent sur les deux versants. Malgré la difficulté d'emporter de pareilles positions, on pensa qu'il valait mieux y employer nos soldats jeunes et entreprenants, mais inexpérimentés encore et peu rompus aux grandes manœuvres, que de les engager en ligne contre des armées instruites, surtout contre une cavalerie fort supérieure à la nôtre. D'ailleurs, ils étaient, avec leur degré d'instruction, mieux faits pour la guerre des montagnes que pour celle de plaine. Cette opinion, émise par le général Saint-Cyr, était fort juste, et, en outre, le mouvement sur le centre, qui tendait à séparer les deux armées prussienne et autrichienne, était évidemment le plus stratégique. L'impatience des représentants, qui étaient à l'armée du Rhin et qui dictaient des lois aux généraux, ne permit pas d'attendre, comme on aurait dû le faire, deux jours de plus, pour recevoir dix bataillons de l'armée des Alpes qui venaient rejoindre l'armée; le 13 juillet fut fixé pour l'attaque générale, et la

veille de cette journée se passa en mouvements préparatoires à la gauche.

Bataille du 13 juillet sur la crête des Vosges.

La gauche de l'armée de la Moselle devait faire une attaque vigoureuse sur la droite prussienne, pour aider au mouvement sur le centre; elle s'en acquitta parfaitement. Le général prussien Kalkreuth, attaqué avec la plus grande vigueur par le général Reneauld, autour de Deux-Ponts, fut mené battant et rejeté dans Kayserslautern. Au centre, la division Taponier attaqua de nouveau Trippstadt, où elle avait échoué dix jours auparavant, attaque d'autant plus difficile qu'on ne pouvait pas y amener de canon, tandis que les Prussiens étaient derrière de bons retranchements, bien munis d'artillerie. L'affaire fut très-vive et resta indécise jusqu'à la nuit, pendant laquelle les Prussiens se retirèrent. A la droite de la division Taponier, était l'attaque de la 4e division, sur les fortes positions de Hochstadt, du Sand, du Saukopf et du Schaenzel; on s'y battit aussi avec acharnement. Les Prussiens firent la plus belle résistance, et le général Pfau, qui commandait au Schaenzel, finit par s'y faire tuer. Vers la fin de la journée, cette position formidable n'avait pas encore pu être enlevée, lorsque le général Saint-Cyr, qui commandait plus à droite, s'aperçut que l'attaque avait besoin d'être soutenue. Il y dirigea aussitôt une demi-brigade pour prendre la posi-

tion à revers, pendant que, de leur côté, les Prussiens y conduisaient aussi du renfort. Mais l'arrivée du chef de brigade Gazan, concourant avec un nouveau mouvement que fit le général Siscé, pour prendre le Schaenzel à revers, en détermina le succès; ses défenseurs furent, pour la plupart, tués ou pris. La 2e division de l'armée du Rhin, placée sur le revers oriental et au pied des Vosges, était opposée au corps du prince de Hohenlohe; elle commença par le repousser; mais elle dut ensuite attendre le résultat des attaques de la 4e division, qui devait, si elle avait emporté les positions prussiennes de bonne heure, déboucher par les vallées sur le flanc du prince de Hohenlohe. Malheureusement cette opération difficile demanda plus de temps qu'on ne l'avait cru d'abord, et la 2e division ne fit pas d'autre progrès dans la journée. Le prince de Hohenlohe n'attendit pas ce mouvement, qui certainement aurait eu lieu le lendemain; il se retira pendant la nuit. La gauche autrichienne, qui avait passé la journée du 13 à des affaires d'avant-postes avec Desaix, fit de même, et ces deux corps, se retirant en bon ordre, furent prendre la ligne de la Reehutte au-dessous de Spire, qui fut occupé par le général Desaix. Ils n'y restèrent qu'un jour, tout en repoussant une attaque du général Desaix. Le corps autrichien fut

rappelé sur la rive droite du Rhin, qu'il passa à Mannheim, et le prince de Hohenlohe fut rejoindre l'armée prussienne qui s'était retirée sur Mayence.

Cette opération des deux armées du Rhin et de la Moselle, contre un ennemi très-supérieur en nombre, ayant de bonnes troupes et des positions réputées inexpugnables, fut parfaitement conçue et très-brillamment exécutée. Elle eût encore eu plus de résultats, si l'attaque sur le centre eût été faite avec plus de forces, de manière à être plus rapide; des corps prussiens, soit sur un revers, soit sur l'autre, eussent pu alors se trouver fort compromis. Cependant elle n'en procura pas moins cet avantage important de séparer les Prussiens des Autrichiens, et de laisser les premiers seuls sur la rive gauche du Rhin. Il eût fallu profiter de ce succès et porter les deux armées ensemble sur l'armée prussienne, pour la refouler dans Mayence avec perte; mais le comité de salut public pressait vivement d'aller occuper Trèves : il craignait pour cette trouée. Cependant l'ennemi n'y avait que des forces insignifiantes. Les instructions du comité, appuyées par les représentants aux armées, étaient trop précises pour souffrir du retard; la réunion des deux armées fut donc disloquée, et l'armée de la Moselle se dirigea sur Trèves, où elle entra le 9 août, après de légers combats, avec un renfort de quinze mille hommes

qu'elle reçut de la Vendée ; elle comptait alors quarante mille hommes.

Après son départ, l'armée du Rhin resta dans une position défensive et sur une ligne éparpillée, depuis Kayserslautern jusqu'à la Reehutte, sur le Rhin. En présence du tiers de l'armée prussienne, commandée par le prince de Hohenlohe, et de la facilité qu'avaient les Autrichiens de déboucher par la tête de pont de Mannheim, cette position était imprudente. Aussi, après deux mois d'inaction de part et d'autre, elle tenta le prince de Hohenlohe. Renforcé par deux divisions autrichiennes, il conçut le projet d'accabler, avec vingt-cinq mille hommes, la gauche de l'armée française dans les montagnes, et il n'y réussit que trop bien. Dans la nuit du 16 au 17 septembre, la brigade Sibaud, de la division Meynier, fut surprise à Hochspeyer et Alsenborn, et culbutée malgré la plus honorable résistance. Le lendemain se passa sans aucun incident. On aurait au moins dû en profiter pour concentrer les divisions et combiner un mouvement offensif d'ensemble. Le temps, au contraire, se perdit à des tâtonnements et à des attaques partielles, et l'autre partie de la division Meynier n'en resta pas moins disséminée, comme auparavant, autour de Kayserslautern. Le 20, l'attaque fut renouvelée avec plus de forces encore sur la brigade Sibaud, qui ne

put se retirer à Trippstadt qu'en éprouvant de grandes pertes; en même temps et de la même manière, la brigade Cavrois était attaquée près de Kayserslautern et rejetée aussi sur Trippstadt, où elle parvint avec les plus grandes peines. Mais une colonne de trois bataillons qui, sous les ordres de l'adjudant général Jordi, était entre ces deux brigades, fut moins heureuse; enveloppée dans la plaine de Kayserslautern par la nombreuse cavalerie prussienne, elle refusa de se rendre, et, après la plus héroïque résistance, elle fut en entier sabrée et détruite. Le restant de la ligne française fut à peine inquiété, mais ce malheureux événement nous coûta près de quatre mille hommes et de bons soldats. Il aurait pu avoir des conséquences beaucoup plus étendues si l'ennemi avait poussé son mouvement plus loin et avec plus de forces, car rien n'empêchait la totalité de l'armée prussienne avec une partie des corps autrichiens qui étaient restés sur la rive droite du Rhin, de s'établir entre les deux armées du Rhin et de la Moselle, séparées l'une de l'autre par une trop grande distance, et de manœuvrer successivement sur chacune d'elles. On fut très-étonné de voir le prince de Hohenlohe, satisfait de son succès et d'avoir donné une leçon à l'armée française, rétrograder pour aller reprendre ses anciennes positions.

A cette même époque, l'armée de la Moselle, qui était restée jusqu'alors assez tranquille à Trèves, et qui n'avait que des affaires d'avant-postes avec la garnison de Luxembourg, s'attendait à être attaquée. Les Autrichiens s'étaient renforcés à Veltlich et à Kilburg, sur la rive gauche de la Moselle; ils avaient reçu des renforts de l'armée de Clairfayt. De son côté, le maréchal de Mœllendorff s'était avancé dans le Hundsruck avec les deux tiers de son armée, et avait fait passer la Moselle à l'une de ses divisions, pour se joindre aux Autrichiens. Tous les mouvements de l'ennemi annonçaient une attaque, lorsque, tout à coup, on le vit aussi rétrograder. L'armée prussienne rappela sa division détachée et se replia sur Kreuznach, près du Rhin, et les corps autrichiens poursuivirent leur retraite jusqu'à Blankenheim et Kaisersesch, sur la route de Cologne. Il est probable que des mouvements aussi extraordinaires auront été motivés par la nouvelle de ce qui se passait à l'armée de Clairfayt, qui, dans le même moment, venait d'être forcée sur la ligne de la Meuse, et se retirait alors sur la Roer.

La Prusse se retire de la coalition.

Bientôt après eut lieu la bataille de la Roer. Les armées du Rhin et de la Moselle se portèrent alors devant Mayence, et l'armée prussienne tout entière passa le Rhin [1]. Le général Taponier avait été

1. Lorsque l'armée prussienne repassa le Rhin, à la fin

détaché de l'armée de la Moselle pour marcher sur Coblentz; il y arriva presque en même temps que le général Marceau, détaché de l'armée de Sambre-et-Meuse. Le général Ambert, avec trois divisions de cette dernière armée, fut alors envoyé pour faire le blocus de Luxembourg; peu de temps après, il fut rejoint par la division Taponier, qui porta le corps de blocus à vingt-cinq mille hommes. Il ne s'y passa rien de remarquable; la garnison ne fit qu'une sortie dans le courant de l'hiver, mais le corps de blocus souffrit beaucoup à cause de la rigueur du froid et de la rareté des subsistances. Nous vînmes de l'armée de Sambre-et-Meuse, comme je l'ai dit plus haut, le relever dans le courant d'avril 1795.

Lignes devant Mayence.

Cependant dès leur arrivée devant Mayence à la fin d'octobre, les deux armées en avaient fait l'investissement sur la rive gauche, et des lignes de contrevallation avaient été élevées. Trop rapprochées de la place, ce qui ne permettait pas de voir l'en-

d'octobre, le cabinet de Berlin notifia à celui de Londres qu'il considérait la convention de La Haye comme ayant pris fin. Il paraît, cependant, que quelques semaines auparavant, les agents prussiens avaient fait quelques ouvertures pour le renouvellement de cette convention; mais elles avaient été repoussées. Le gouvernement anglais n'oubliait pas qu'il venait, tout récemment, d'avoir à se plaindre de la Prusse pour l'inexécution de la convention existante. (*Note ajoutée par le duc de Dalmatie.*)

nemi et ne laissait pas de terrain pour manœuvrer, et n'ayant pas d'ouvrages fermés, elles avaient le défaut de toutes ces lignes continues qui sont toujours tombées devant une attaque vigoureusement faite sur un point faible; la suite des événements ne l'a que trop prouvé. Le général Kléber fut appelé ensuite pour commander le corps de blocus; mais ce commandement, qui lui donnait une position désagréable vis-à-vis des généraux en chef des armées, lui déplaisait; au bout de quelque temps il obtint d'en être déchargé, pour rejoindre l'armée de Sambre-et-Meuse. D'ailleurs les opérations ne présentèrent rien de remarquable; on s'observait des deux côtés avec une égale vigilance, et de temps à autre il se faisait quelques sorties pour contrarier les travaux. Le plus redoutable ennemi que nos troupes eurent à combattre fut l'hiver, pendant lequel elles souffrirent beaucoup et peut-être plus que partout ailleurs : la difficulté de se procurer des subsistances augmenta encore leurs souffrances. Les environs étaient complétement épuisés; les approvisionnements ne pouvaient venir que de fort loin; les chevaux avaient péri pour la plupart, et l'armée fut en proie à la famine en même temps qu'à l'inclémence de la saison. Les maladies vinrent ensuite, et toutes ces causes, jointes à la désertion à l'intérieur, qui avait commencé lorsqu'on avait cessé

de se battre, éclaircirent beaucoup les rangs. Il en fut à peu près de même dans toutes les armées, et si l'ennemi eût su ou voulu profiter de ce moment favorable, il eût obtenu de grands avantages. Il laissa au contraire prendre la tête de pont de Mannheim, que sa garnison évacua le 27 décembre. Sur ces entrefaites, la Prusse se retirait de la coalition et signait, le 5 avril 1795, le traité de Bâle, suivi, le 27 mai, d'une convention pour la neutralité de l'Allemagne. L'Autriche, restée seule, était alors plus occupée de négociations que d'opérations offensives, et les armées républicaines en profitaient pour se remettre de leurs fatigues ainsi que pour compléter leur organisation. D'ailleurs le terrible comité de salut public et ses représentants, qui sans cesse poussaient les armées en avant, avaient fait place à un gouvernement plus modéré. C'est ainsi que se passa la plus grande partie de l'année 1795.

Traité de Bâle.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE VII.

N° 2.

Autrefois les armées campaient, en ordre de bataille, avec des tentes qu'on distribuait : une pour douze hommes, et deux par compagnie pour les officiers. On donnait aussi deux chevaux ou mulets de bat par compagnie, pour les porter ; ainsi il fallait vingt-quatre ou vingt-cinq chevaux pour toutes les tentes d'un bataillon, y compris celles des états-majors. La cavalerie en recevait également, et, en outre, elle avait des piquets pour attacher les chevaux. Cet usage était généralement suivi par toutes les puissances de l'Europe. Les Français l'observèrent dans les deux premières campagnes de la guerre de la révolution; mais ils furent les premiers à l'abandonner. Les pertes réitérées d'effets de campement qu'ils éprouvèrent, les dépenses excessives qu'il eût fallu faire pour les remplacer, l'épuisement

des finances et l'embarras que donnait ce surcroît d'équipages, dans les marches des armées considérables que la France tenait sur pied, motivèrent cette suppression, que, par les mêmes motifs, les autres puissances imitèrent successivement, excepté les Anglais, dont les armées sont beaucoup moins fortes.

Le baraquement, fait avec de la paille et des branchages, fut substitué aux tentes ; par ce moyen, les dépenses d'entretien des armées se trouvèrent beaucoup diminuées, et il y eut moins d'équipages à la suite des armées, qui devinrent ainsi plus mobiles. Des militaires ont prétendu que la consommation d'hommes est plus considérable, depuis qu'on a abandonné l'usage de camper avec des tentes, parce que, étant exposés dans les marches aux intempéries, et arrivant souvent, au milieu de la nuit, sur un terrain détrempé d'eau, qui ne leur offre aucun abri, les soldats n'ont ni le temps ni les matériaux nécessaires pour se faire des baraques : passant la nuit, sous un ciel froid et pluvieux, sans pouvoir fermer l'œil, et après avoir traîné, pendant quelque temps, une existence pénible, dont tous les instants sont marqués par la souffrance que leur fait éprouver une humidité continuelle, leur corps s'affaiblit, ils tombent malades et ils périssent misérablement. Ce raisonnement est plus spécieux qu'exact ; car, si la troupe arrive, pendant la nuit, sur un terrain détrempé où elle devra camper, il n'est pas vraisemblable qu'elle puisse y dresser ses tentes, les faire

tenir et rester couchée dans l'eau. D'ailleurs, si la marche a été longue et s'est prolongée pendant une partie de la nuit, les équipages où sont les tentes, retenus par les embarras et les difficultés de la route, ne peuvent arriver avant le jour, et dans ce cas, le soldat, qui n'aura pas l'habitude ni la permission de suppléer aux tentes par le baraquement, souffrira bien plus en les attendant, au lieu que, dans deux heures, il aura fait son abri et séché ses vêtements, s'il sait d'avance qu'il doit lui-même y pourvoir.

Je ne dissimule pas que le système de camper par baraquement donne quelquefois lieu à l'indiscipline, favorise le pillage, et qu'il est surtout ruineux pour le pays ; car les soldats gâtent et détruisent ainsi une quantité beaucoup plus considérable de bois et de paille qu'ils ne feraient, s'ils avaient des tentes. Mais les généraux, les chefs et les officiers qui prennent la peine de les maintenir dans l'ordre, les empêchent de se livrer à des dégâts inutiles. Je connais des généraux qui n'ont jamais toléré de semblables excès, et qui ont toujours sévèrement réprimé ceux que leurs troupes ont pu commettre. Pour eux, le système de camper par baraquement a, malgré ses inconvénients, la préférence; ils sont persuadés qu'il a sur l'autre système l'inappréciable avantage de mieux garantir les troupes, par conséquent de leur éviter des maladies, et de rendre les armées plus lestes qu'elles n'étaient auparavant. Les tentes peuvent être utiles et préférables dans un pays, comme l'Espagne, où le bois est rare, la paille

N° 3.

Le général en chef Jourdan au général de division Hatry.

Andernach, le 7 prairial an III.

Je suis instruit, mon camarade, qu'il y a eu, le premier de ce mois, une insurrection à Paris, et que le peuple a occupé la salle de la Convention jusqu'à onze heures du soir. Il paraît cependant qu'à cette heure la Convention a repris le cours de ses séances. Il faut que l'armée agisse, dans cette circonstance, comme elle a agi toutes les fois que de pareils événements ont eu lieu; c'est-à-dire, qu'étant placée sur la frontière pour combattre les ennemis du dehors, elle ne s'occupe point de ce qui se passe dans l'intérieur, et qu'elle ait toujours la confiance de croire que les bons citoyens, qui y sont, parviendront à faire taire les royalistes et les anarchistes.

Nous avons juré de vivre libres et républicains, et nous maintiendrons notre serment, ou nous mourrons les armes à la main. Nous avons juré de combattre les ennemis du dehors, tant que la paix ne sera pas faite. Nous tiendrons pareillement notre serment; nous resterons à notre poste, et nous combattrons avec autant de valeur que la campagne dernière. Je suis persuadé que tels sont vos sentiments et ceux des troupes que vous commandez. Mais

comme il est essentiel d'empêcher que des malintentionnés viennent répandre de fâcheuses nouvelles dans l'armée, comme il est essentiel de redoubler de surveillance, afin que l'ennemi ne puisse pas profiter du malheur de nos querelles intestines, il faut redoubler de zèle et d'activité ; il faut que les militaires de tout grade soient toujours à leur poste, que le service des avant-postes se fasse avec plus de surveillance que jamais, et que vous veilliez à ce que les convois qui passeront dans l'arrondissement que vous commandez, soient bien escortés. J'espère que l'attitude de l'armée en imposera à tous les ennemis de la république.

Je vous communiquerai journellement les suites des événements, et vous invite à me faire part exactement des observations que vous ferez sur ce qui se passera dans les troupes que vous commandez.

Salut et fraternité.

JOURDAN.

Le général en chef Jourdan au général de division Hatry.

Andernach, le 7 prairial an III.

Dans ma lettre de ce matin, je vous ai prévenu que je vous communiquerais les suites de l'événement qui a eu lieu à Paris ; il est certain que la tranquillité paraît régner dans cette commune, et que la Convention nationale est rétablie dans la plé-

nitude de ses fonctions ; je crois cependant devoir vous en faire part ; vous n'en continuerez pas moins la surveillance que je vous ai recommandée, et au moyen d'efforts et de l'harmonie de tous les bons citoyens, il faut espérer que ces fâcheux événements tourneront à l'avantage de la chose publique.

JOURDAN.

N° 4.

Au quartier général à Haren, le 10 vendémiaire an III.

Jourdan, commandant en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Ordre général pour l'attaque de demain.

Les généraux s'assureront aujourd'hui, par eux-mêmes, si les soldats sont approvisionnés de cartouches, et si les munitions, qui sont en réserve dans chaque division, sont en état.

L'armée de Sambre-et-Meuse se mettra en marche demain matin, à cinq heures précises ; cette heure est de rigueur.

L'aile droite, aux ordres de Schérer, marchera sur Dueren, dont elle s'emparera, en forçant les passages de la Roer, aux gués et aux ponts qui se trouvent depuis Nieder-Plombach jusqu'à Mirviller. Lorsque le général Schérer aura forcé le passage de la Roer, il fera poursuivre l'ennemi par sa cavalerie,

et se dirigera sur Ellen et Honkisdum, où il recevra de nouveaux ordres, et correspondra avec le général Hatry, et il me donnera de ses nouvelles toutes les heures.

La division du général Hatry se dirigera sur Inden et Gevenich, afin de passer la rivière entre Lammerstorp et Altorp, pour se diriger ensuite sur Hambach, après avoir passé la Roer au-dessus de Juliers; il attendra là de nouveaux ordres et correspondra avec le général Schérer et le général Championnet. Il n'exécutera le passage de la rivière que lorsque le général Championnet se sera emparé d'Aldenhoven. Pour lui faciliter cette attaque, le général Hatry jettera quelques corps de cavalerie du côté de Juliers, laissant Aldenhoven à sa gauche, afin de couper la retraite à tout ce qui se trouve dans ce poste. Le général Hatry me donnera de ses nouvelles toutes les heures.

Le général Championnet se dirigera entre Aldenhoven et Sierstorp, afin de chasser tout ce qui se trouvera en avant de Juliers. Il viendra ensuite se former en bataille, le plus près possible de cette place, afin de s'opposer à tout ce que l'ennemi pourrait en faire sortir. Il correspondra avec le général Hatry et le général Morlot, et il attendra, devant Juliers, de nouveaux ordres.

Le général Morlot se dirigera sur la Roer, entre Juliers et Linnich; dans sa marche, il laissera Herstorp à sa droite, et se tiendra à hauteur du général Championnet. Étant arrivé sur les bords de la Roer,

il fera reconnaître les passages de cette rivière et tâchera de l'effectuer. S'il y parvient, il se dirigera sur Grudpoel; il fera poursuivre l'ennemi par sa cavalerie et attendra de nouveaux ordres. Il me donnera de ses nouvelles toutes les heures, et il correspondra avec le général Lefebvre et le général Championnet.

Le général Lefebvre se dirigera sur Linnich, pour s'emparer de ce poste, où il passera la Roer, de même qu'à tous les gués qui se trouveront sur sa gauche, jusqu'à Brakel. Lorsqu'il aura passé la Roer, il se dirigera sur Gevenich, et fera poursuivre l'ennemi par sa cavalerie; il y attendra de nouveaux ordres. Il correspondra avec le général Morlot et le général Kléber, et il me donnera toutes les heures de ses nouvelles.

Le général Kléber tâchera d'effectuer le passage de la Roer, en se dirigeant sur cette rivière, par Heinsberg, prolongeant sa droite vers Pranderath, et sa gauche vers Orsbeck. Lorsque le général Kléber aura forcé le passage de la rivière, il fera poursuivre l'ennemi par sa cavalerie et se dirigera sur Huckelhoven. Il aura un corps d'observation sur sa gauche, pour s'opposer à ce qui pourrait venir de Ruremonde. Il correspondra avec le général Lefebvre, et il me donnera de ses nouvelles toutes les heures.

La division du général Dubois marchera, en deuxième ligne, derrière celle du général Championnet et celle du général Morlot, jusqu'à ce que l'ennemi, qui est en avant de Juliers, soit repoussé

derrière la Roer. Il recevra ensuite de nouveaux ordres.

Le général en chef et l'état-major général se tiendront à la division du général Championnet, afin d'être au centre de l'armée.

Le général Bollemont fera traîner, demain matin, à sept heures, sur la grande route d'Aix-la-Chapelle à Juliers, en avant de Neuhausen, les pontons qui sont au parc, dix pièces de canons, pour servir de remplacement, et un approvisionnement de munitions pour remplacer celles des divisions. Le restant du parc restera à la position qu'il occupe aujourd'hui, en arrière de Haren.

Le général Hatry laissera un détachement de trois cents hommes au petit bois qui se trouve à la gauche de sa position, sur la grande route d'Aix-la-Chapelle à Juliers. Ce détachement sera destiné pour la garde du parc qui viendra s'y établir.

Les généraux donneront les ordres les plus précis pour que demain, au fur et à mesure que les caissons se videront, on vienne les échanger au parc, en avant de Neuhausen, et le général Bollemont aura soin de faire remplacer successivement, par le grand parc, les caissons qui partiront de ce dépôt.

Les équipages et les cantinières ne suivront pas l'armée ; il leur sera envoyé des ordres, dès que l'armée aura pris une nouvelle position. En attendant, ils seront réunis derrière les positions qu'occupent aujourd'hui les divisions. Il leur sera laissé une garde suffisante.

Les généraux de division marcheront avec précaution, en se faisant bien éclairer; ils marcheront en colonne serrée par division. Les colonnes ne seront jamais plus profondes que d'une demi-brigade. La cavalerie couvrira les ailes. Ils rendront compte exactement au général en chef de tous les obstacles qu'ils rencontreront.

Si quelques divisions avaient besoin de pontons pour effectuer le passage de la Roer, on s'adressera au général en chef, qui donnera les ordres nécessaires. Les généraux de division se protégeront réciproquement, dans leurs attaques respectives. Le chef de l'état-major donnera les ordres les plus précis au commissaire général, afin que le service des ambulances se fasse avec la plus grande activité.

La journée de demain doit décider du sort de la campagne. Le général en chef compte sur le courage des troupes et sur l'intelligence des généraux. Il espère que l'armée de Sambre-et-Meuse, qui ne compte que des succès, sera encore victorieuse demain.

JOURDAN.

CHAPITRE VIII

SOMMAIRE DU CHAPITRE VIII.

Campagne de 1795. — Premier passage du Rhin par l'armée de Sambre-et-Meuse. — Elle arrive sur le Mein. — Elle est forcée de repasser le Rhin. — Trahison de Pichegru. — Les lignes de Mayence sont forcées. — L'armée de Rhin-et-Moselle est battue. — L'armée de Sambre-et-Meuse s'avance pour la secourir. — Armistice. — Quartiers d'hiver. — Mon mariage à Solingen.

CHAPITRE VIII.

Le comité de salut public était trop impatient de posséder la ligne du Rhin pour différer plus longtemps l'attaque de Mayence, qui en était la clef. Tant que cette forteresse était entre les mains des Autrichiens, ils avaient un passage pour déboucher sur les frontières de France. Avant la guerre, la forteresse de Mayence était regardée comme une des premières de l'Europe. Depuis les hostilités, le général Custine avait fait élever les fortifications de Cassel, et lié la défense des deux rives du Rhin, en occupant, par de bons ouvrages, l'île Saint-Pierre, située au-dessous de Mayence; le village de Kostheim, placé au-dessus, au confluent du Mein, avait été retranché. Les Français, les Prussiens et les Autrichiens n'avaient point cessé de travailler; aussi cette place était alors dans un état formidable, ayant de l'artillerie à profusion, des approvisionnements considéra-

bles, une garnison de vingt mille hommes, et, à côté d'elle, toute l'armée autrichienne pour la couvrir. Le siége ne pouvait en être commencé qu'après qu'une armée française aurait passé le Rhin, pour investir la place sur la rive droite, et tenir l'armée de secours éloignée pendant toute la durée de cette opération.

Le printemps et l'été se passèrent à faire des projets pour le passage du Rhin, tantôt dans la partie supérieure, tantôt dans la partie inférieure. Enfin il fut décidé que l'armée de Sambre-et-Meuse passerait le Rhin pour opérer sur la rive droite, tandis que des divisions de l'armée du Rhin et de la Moselle, dont Pichegru venait de reprendre le commandement, seraient chargées du siége sur la rive gauche. On était à la fin d'août, époque de l'année déjà beaucoup trop avancée, car on serait arrivé à la mauvaise saison et à l'hiver, pour exécuter les travaux du siége; mais le comité n'admettait pas de retard, et l'ordre d'effectuer le passage fut donné à l'armée.

Les passages des rivières, et surtout de fleuves comme le Rhin, sont des opérations très-brillantes; on les considère même comme les plus difficiles de la guerre. Cependant il est rare qu'elles ne réussissent pas. Plusieurs circonstances y contribuent : le soin qu'on donne aux préparatifs, les diversions, l'attention de ne faire connaître

l'attaque qu'au moment de l'exécution, le talent d'employer ses forces sur le point qu'on a choisi, tout en masquant leurs mouvements. D'un autre côté, l'ennemi qui reste sur la défensive veut se garder partout, et n'est en mesure nulle part, parce qu'il dissémine ses forces, ou bien, s'il les tient concentrées, il risque de voir ses calculs déjoués et se trouve entraîné à de fausses mesures par une foule de circonstances : une marche dérobée, la surprise d'un poste regardé comme inexpugnable, et qui, par cette raison, avait été négligé, l'incertitude sur les projets de son adversaire, l'évaluation exagérée des moyens qu'on lui suppose, l'étonnement causé par une entreprise à laquelle on ne s'attendait pas, la hardiesse même de cette entreprise. Dans ce cas, l'alarme croît en proportion des difficultés qui ont été surmontées, et elle n'est jamais plus grande que lorsqu'une troupe se trouve tout à coup privée d'un appui sur lequel reposait sa sécurité. On ne peut éviter ce danger, qu'en ne comptant que sur sa propre valeur pour la défense d'une ligne qu'on veut garder, et on s'y dispose par la prévoyance. Si une rivière ne peut être défendue sur ses bords, un général prudent se bornera à la faire observer, et, à quelque distance en arrière, il prendra une position centrale où, réunissant ses principales forces, il dominera une grande étendue de pays et

se tiendra toujours prêt à attaquer l'ennemi, qui lui aurait surpris ou forcé un passage, avant que celui-ci ait eu le temps d'être joint par toutes ses troupes et de s'établir. De son côté, ce dernier aura soin, s'il fait la guerre avec méthode, de se retrancher sur la rive où il sera descendu, pour se donner un appui, en attendant que toutes ses dispositions soient faites pour marcher à l'ennemi.

Premier passage du Rhin par l'armée de Sambre-et-Meuse.

Le passage du Rhin fut effectué d'après ces principes. Trois points furent déterminés à cet effet; le premier, en commençant par la gauche, était à Urdingen, avec une fausse attaque un peu au-dessous, et sur un point où la ligne de neutralité était interrompue; la division Lefebvre y passa. Le second était entre Dusseldorf et l'embouchure de l'Erst, vis-à-vis Hamm; et le troisième entre Andernach et le confluent de la Trembs, en face de la plaine de Neuwied. Les deux rives du Rhin se rapprochent en cet endroit, et la rive gauche a un petit commandement sur la rive droite; on y établit de fortes batteries dans le but de protéger le passage. Pour effectuer le passage de gauche, on fit remonter des bateaux de la Hollande, et il y eut de ce côté abondance de moyens. Pour le passage du centre, on réunit sur l'Erst tout ce qu'on put se procurer; la plupart des bateaux furent tirés de la Meuse et trans-

portés par terre. Pour exécuter le passage de droite, on rassembla également sur la Trembs les bateaux qu'on fit descendre de la Moselle, entre autres deux ponts volants qui passèrent heureusement sous le feu de la forteresse d'Ehrenbreitstein. Toutes les mesures furent pareillement prises pour assurer, après le passage des troupes, l'établissement de deux ponts : l'un au-dessus d'Andernach et l'autre à Oerdingen.

Le général Kléber devait commencer le mouvement avec l'aile gauche de l'armée qu'il commandait. Afin de détourner l'attention de l'ennemi, il fit faire de grandes démonstrations devant Dusseldorf et bombarder cette ville, dans l'espoir que les habitants, intimidés, détourneraient la garnison de la défendre. Cette mesure rigoureuse n'était pas nécessaire; la place ne pouvait soutenir un siége ni arrêter nos opérations; elle était mal armée, ses fortifications étaient en mauvais état, elle manquait d'approvisionnements, et les Autrichiens n'y avaient laissé que quelques troupes de l'Électeur de Bavière qui capitulèrent à la première sommation. La fausse attaque du général Lefebvre réussit la première et jeta du désordre dans la ligne des postes autrichiens. Le général Kléber en profita pour les deux passages principaux d'Oerdingen et de Hamm, qui s'effectuèrent sans difficulté dans les journées des 6 et 7 sep-

tembre. La division autrichienne d'Erbach chercha d'abord à se rallier devant Düsseldorf, pour donner aux troupes disséminées le temps de la rejoindre; mais elle ne put y parvenir, et elle fut rejetée sur la Sieg. Poursuivie et battue encore à Siegburg, elle fut rejetée sur la Lahn.

La droite de l'armée, où je commandais une brigade de la division Poncet, n'éprouva aucune difficulté pour effectuer son passage; les succès de notre gauche avaient déterminé la retraite des ennemis qui nous étaient opposés, et rien n'arrêta l'établissement du pont. Aussitôt qu'il fut fait, les troupes débouchèrent dans la plaine de Neuwied et se portèrent sur Montabauer, Limbourg et Dietz, où elles opérèrent leur jonction avec celles de l'aile gauche. La division Marceau fut laissée sur le Rhin, pour contenir la garnison d'Ehrenbreitstein et pour travailler aux ouvrages du pont, qui fut immédiatement entrepris.

Passage de la Lahn.

Les rives de la Lahn sont généralement escarpées et offrent des positions d'autant plus difficiles à attaquer que, pour y arriver, il faut suivre de longs défilés et emporter de vive force des passages où aboutissent les débouchés. Profitant de ces avantages, l'armée autrichienne s'était arrêtée sur la rive gauche de cette rivière; elle avait détruit tous les ponts, obstrué les gués, élevé des redoutes et multiplié tous les obstacles; son centre,

campé sur les hauteurs en arrière de Dietz, occupait cette ville par une forte avant-garde. La division du général Poncet eut ordre de forcer le passage et d'attaquer l'ennemi dans sa position; d'autres divisions faisaient des attaques pareilles. Ma brigade fut la première à s'engager, à la faveur d'un gué jugé impraticable par les ennemis et que le hasard m'avait fait découvrir. On ne pouvait y parvenir qu'à travers les plus grandes difficultés. Mon frère, qui était mon aide de camp, accompagné de quelques braves, donne l'exemple, s'élance le premier dans la rivière, rallie son petit peloton sur la rive opposée, et, sous un feu terrible, se précipite à l'arme blanche sur les premiers postes autrichiens, les culbute, en prend une partie et soutient un combat d'une inégalité effrayante, jusqu'à l'arrivée du restant de la brigade, qui se porta avec enthousiasme à son secours. Cette précipitation occasionna même un instant de confusion, parce que le gué était si étroit qu'on ne pouvait s'en écarter sans être entraîné par le courant ou tomber dans des gouffres; nous perdîmes ainsi quelques hommes. La cavalerie fut surtout exposée en prenant une fausse direction. Mon frère s'en aperçut, accourut pour la redresser, et arriva au moment où le général Klein, qui la commandait, était en danger de périr; son cheval s'était renversé dans l'eau

en s'élançant pour prendre terre. Mon frère se jette à la nage après lui, le saisit d'une main ferme et le met hors de péril. Le président du Directoire écrivit à mon frère une lettre flatteuse, pour lui témoigner la satisfaction du gouvernement.

Ce début devait être suivi de succès. Aussitôt que ma brigade fut entièrement formée, et que la seconde brigade de la division se trouva à portée de la soutenir, je fis battre la charge et nous marchâmes sur Dietz à la baïonnette. Les ennemis entreprirent vainement de s'y défendre; ils furent forcés, perdirent beaucoup de monde et durent se retirer en nous laissant un grand nombre de prisonniers, leurs établissements et des magasins considérables. Alors la division, suivie de toute la cavalerie, déboucha sur la hauteur et se forma en bataille à la tête du bois qui est au-dessus de Dietz.

L'armée arrive sur le Mein.

Plusieurs passages furent aussi emportés avec des avantages variés par les autres divisions de l'armée, et les ennemis durent précipiter leur retraite sur le Mein, pour se couvrir de cette rivière et s'appuyer sur Mayence. Nous suivîmes leur mouvement, et les trois divisions Bernadotte, Championnet et Poncet, s'établirent, le 26 septembre, sur le plateau entre Hocheim et Kostheim, en faisant replier les vedettes ennemies jusque sur les glacis

de Cassel. Trois jours après, la division Poncet fut portée sur le Mein, pour en observer le cours et le gué important de Flersheim, se liant à gauche avec la division Grenier. La garnison de Cassel ne pouvait nous laisser occuper le plateau de Hocheim, sans essayer de nous en déloger; les divisions Championnet et Bernadotte furent en effet attaquées, le 3 octobre. L'ennemi enleva d'abord Kostheim, mais il le reperdit ensuite, et le général Championnet y fit beaucoup de prisonniers. C'est dans cette position que l'armée de Sambre-et-Meuse attendit pendant quinze jours la diversion que celle de Rhin-et-Moselle devait faire pour mettre la première à même d'avancer et de continuer ses opérations.

Prise de Mannheim par l'armée de Rhin-et-Moselle. Faux mouvements de cette armée.

Il n'en fut rien. Cependant au moment même où nous remportions nos succès sur la Lahn, le 20 septembre, l'armée de Rhin-et-Moselle en remportait un autre tout à fait inespéré. Quelques obus jetés dans Mannheim firent perdre la tête à la régence palatine, et, pour éviter des malheurs à la ville, elle ouvrit ses portes aux Français. Cet événement avait une portée immense. L'armée de Rhin-et-Moselle pouvait déboucher sur la rive droite du Rhin, et, en pénétrant entre les deux armées autrichiennes, celle de Clairfayt, qui était opposée à l'armée de Sambre-et-Meuse, et celle de Wurmser, qui occupait le cours supérieur du

Rhin, empêcher leur jonction et mettre la première de ces armées dans la position la plus critique. Le maréchal Clairfayt le sentit si bien, qu'il replia son quartier général à Heidelberg, au pied des montagnes; c'était sa seule ressource pour faire sa jonction, et c'était par conséquent aussi un point tout indiqué pour l'attaque de l'armée de Rhin-et-Moselle. Le général Pichegru fit tout le contraire et beaucoup plus mal que s'il n'eût rien fait. Le 23 septembre, le jour même de notre arrivée sur le Mein, il lança les divisions Ambert et Dufour, faibles toutes deux, en avant de Mannheim, et encore en les séparant par le Necker, quoique Mannheim et Heidelberg soient sur la même rive, la rive gauche. Le général autrichien Quasdanovich en profita habilement, pour tomber avec des forces supérieures sur la division Dufour, qui suivait la rive droite; il la culbuta dans le Necker et lui fit beaucoup de prisonniers, parmi lesquels était le général Dufour lui-même. Toute la division eût eu le même sort, si une partie n'avait réussi à trouver un gué et n'avait été recueillie par la division Ambert; celle-ci eut affaire aussi à un ennemi supérieur en nombre, et ses attaques échouèrent; cependant elle effectua sa retraite en bon ordre. Ce malheureux événement permit aux deux armées autrichiennes de faire leur jonction, et au maréchal Clairfayt de se por-

Défaite devant Mannheim.

ter sur le Mein à la rencontre de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Néanmoins, quoique la situation fût devenue beaucoup moins favorable, la possession de Mannheim conservait sa valeur. Le général Pichegru pouvait encore réparer sa faute, et déboucher avec la plus grande partie de son armée; mais il avait laissé dans le Haut-Rhin beaucoup de troupes complétement inutiles et quatre divisions dans les lignes devant Mayence. Ayant ainsi éparpillé ses forces, il ne fit rien, malgré les instances du général Jourdan. Le temps se perdit, et le maréchal Clairfayt, voyant qu'il n'avait rien à redouter de l'une des deux armées françaises, eut toute facilité pour porter ses forces contre la seconde. Il est même probable qu'il avait dès cette époque le secret de ce qui nous parut alors incompréhensible.

Nous ne pouvions en effet pas comprendre ni cette inaction de l'armée de Rhin-et-Moselle, qui, en possession d'une forteresse sur le flanc et sur les derrières de l'ennemi, paraissait rester impassible, ni l'audace de l'ennemi, qui ne semblait pas tenir compte de cette position dangereuse pour lui, ni l'échauffourée du 23 septembre, où les règles les plus élémentaires de la guerre avaient été méconnues. Ce n'est que longtemps après que nous en avons eu l'explication, lorsque la trahison

de Pichegru a été connue. Nous savons aujourd'hui que, depuis le mois d'août, il était en relation avec le prince de Condé pour trahir la cause qu'il avait servie jusqu'alors, et à laquelle il devait tout ce qu'il était, pour livrer son armée et son pays à l'ennemi.

Trahison de Pichegru.

Quelques voix, entraînées par l'esprit de parti, se sont trouvées pour prendre la défense de Pichegru; elles ont voulu faire croire que ce général avait seulement été déterminé par le spectacle des maux que l'anarchie causait à la France, qu'il avait été consciencieusement convaincu qu'un seul remède était possible à ces maux, la restauration de la maison de Bourbon, qui seule pouvait mettre un terme à cette anarchie, qu'il avait en conséquence traité avec le prince de Condé, mais que les Autrichiens avaient été en dehors de cette négociation, et qu'on la leur avait même cachée. Ces excuses ont peu de solidité. Sans discuter, ce qui serait assez inutile, la pureté des motifs qui ont pu déterminer Pichegru, sans rappeler, ce qui a été assez notoire, qu'on avait agi sur lui par des influences beaucoup moins honorables que celles qui ont été imaginées plus tard, il suffit de faire remarquer la complète invraisemblance de la dernière assertion. Comment pourrait-on croire à la possibilité d'une entente entre Pichegru et les émigrés, sans que les Autrichiens en eussent été in-

struits, sans qu'ils y eussent pris part? Comment Pichegru lui-même pouvait-il y croire, lorsque les émigrés étaient au milieu des Autrichiens, sous leurs ordres, ne pouvant pas faire un mouvement sans leur permission? Comment aurait-il pu leur livrer Huningue, en présence des Autrichiens, sans que ceux-ci intervinssent? Comment l'armée de Pichegru se serait-elle réunie aux émigrés, pour marcher sur Paris (car cette idée absurde a été produite)? On suppose que les Autrichiens l'auraient laissée faire et seraient restés paisibles spectateurs d'un pareil événement! Il fallait avoir une bien grande foi dans leur désintéressement; il fallait oublier bien vite ce qu'ils avaient cependant proclamé assez haut, qu'ils entendaient bien s'indemniser, aux dépens du territoire français, de tout ce que cette guerre leur avait coûté.

Je me borne à ces simples questions, et je crois qu'elles suffisent pour répondre, non-seulement à ceux qui ont cherché à excuser Pichegru, mais encore à ceux qui ne l'excusent pas, qui détestent au contraire sa trahison, mais qui croient qu'elle a joué dans sa conduite militaire un moins grand rôle que son incapacité, et que ses mauvaises opérations sont plutôt des fautes que des trahisons. Je suis aussi de ceux qui tiennent Pichegru pour un général médiocre, prodigieusement servi par le hasard des circonstances, et qui n'a fait, le

vous souvent, me recueillir des succès auxquels il n'avait pris aucune part. Mais l'incapacité elle-même a ses bornes, et au point où nous sommes de cette campagne, aux opérations devant Mannheim, ces bornes me semblent dépassées; l'incapacité du général ne me paraît pas suffire pour expliquer ce qui a été fait du côté des Français, encore moins pour expliquer la conduite des Autrichiens. Le maréchal Clairfayt, qui était la prudence même, ne se serait pas avancé contre l'armée de Sambre-et-Meuse, comme il l'a fait, avec son flanc gauche et ses derrières menacés de si près par l'armée de Rhin-et-Moselle, s'il n'avait pas eu de bonnes raisons pour être en sécurité sur ce point.

Au surplus, la déplorable fin de Pichegru a été d'accord avec toute sa conduite, depuis l'origine de sa carrière. Au déblocus de Landau, nous l'avons vu se jeter dans les bras de l'horrible Saint-Just, pour s'attribuer les honneurs de la campagne et perdre le général Hoche, qui fut en effet suspendu et mis en prison après sa victoire. J'ai dit plus haut ce que le général Hoche me raconta de son entrevue avec Pichegru, à cette époque; il ne tint pas à ce dernier, qui était profondément jaloux de ses compagnons d'armes et de ceux qui lui paraissaient être des rivaux, que le général Jourdan ne fût perdu dans sa réputa-

tion de général, car il avait sur Jourdan comme sur Hoche un avantage marqué, celui que la duplicité et la fausseté peuvent quelquefois remporter sur la droiture et la bonne foi.

Ce serait trop dire cependant que d'attribuer à toutes les actions de Pichegru, sans distinction, depuis le commencement de ses liaisons avec le prince de Condé, le caractère de la trahison. Il n'a pas toujours et systématiquement trahi, et quand, plus tard, il a été battu devant Mayence et sur la Pfrim, on n'a pas besoin d'expliquer ces revers par une intention préméditée de livrer son armée. Au contraire, il a dû avoir l'intention de faire bonne résistance, car il n'avait aucun intérêt à se faire battre et à diminuer ainsi la position qu'il avait en France et l'influence qu'il pouvait exercer, influence qui ne se maintient qu'avec le succès. Sa conduite dans son ensemble a dû offrir beaucoup de tergiversations, comme celle de tout homme qui s'est placé dans une pareille situation, et qui est entré dans la voie du crime. Il a dû même s'en repentir, mais trop tard, et chercher peut-être à revenir sur ses pas : quant à sa conduite devant Mannheim, toutes les circonstances me paraissent indiquer qu'il y a eu de sa part préméditation coupable. Quoi qu'il en soit, l'armée de Sambre-et-Meuse, privée du concours de l'armée de Rhin-et-Moselle, était dans une position

dangereuse, ayant sur son front l'armée du maréchal Clairfayt, toute disponible, et sur son flanc droit la garnison de Mayence, forte de vingt mille hommes. En outre, elle était resserrée dans un espace fort étroit, entre la ligne de neutralité et le Rhin, espace qui était loin de suffire à sa subsistance; elle souffrait beaucoup, et les ordres les plus sévères, avec tous les efforts des officiers, ne pouvaient pas empêcher les soldats de se livrer à la maraude, qui détruit la discipline et qui affaiblit rapidement une armée. Néanmoins, le général Jourdan persistait à tenir jusqu'au bout, pour ne pas compromettre l'armée de Rhin-et-Moselle, et dans l'espoir qu'elle ferait enfin un mouvement. Il était lui-même dans l'impossibilité de manœuvrer sur la droite de l'armée autrichienne, parce qu'il était arrêté par la ligne de neutralité, et qu'il n'osait pas la violer, dans la crainte de créer des embarras politiques sérieux au gouvernement de la république. Dès son arrivée sur le Mein, il avait pris les précautions les plus minutieuses, pour ne donner aucun sujet de plainte au gouvernement prussien et pour prouver la bonne foi avec laquelle la république tenait ses engagements. La correspondance du général Hatry avec le prince de Hohenlohe, qui commandait la garnison prussienne à Francfort, et le témoignage du prince lui-même, en donnent la preuve. Le ma-

réchal Clairfayt ne fit de son côté, comme on le remarque dans cette correspondance, qu'une réponse ambiguë qui pouvait faire pressentir ses intentions ultérieures [1].

Aussi, soit qu'ils eussent un consentement tacite, soit qu'ils pensassent que la Prusse n'oserait pas se plaindre trop haut, les Autrichiens franchirent, le 12 octobre, la ligne de neutralité, pour tourner la gauche de l'armée française. Le général Jourdan voyait venir ce mouvement depuis quelques jours, sans pouvoir l'empêcher, et, dès le 9 octobre, il avait donné ses instructions en conséquence à ses généraux [2].

Retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse.

La ligne de neutralité était tout au désavantage de l'armée française, dont elle avait paralysé les mouvements, et la ligne du Mein n'était plus tenable. Le premier mouvement des Autrichiens dut, par conséquent, déterminer la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse ; elle quitta le Mein, le 12. On renvoya à son armée une division de l'armée de Rhin-et-Moselle, appelée, quelques jours auparavant, devant Cassel, par le général Kléber, qui avait pris momentanément le commandement du blocus. On eut même la précaution de faire passer toutes les barques du Rhin sur la rive gauche, et

1. Voir, à la fin du chapitre, N° 5.
2. Voir, à la fin du chapitre, N° 6.

l'armée se replia sur la Lahn, sans qu'il y eût d'engagement. Le premier projet du général Jourdan était de s'y arrêter, et les ordres généraux du 9 et du 12 l'indiquaient; mais l'armée ne pouvait s'établir dans ce pays de montagnes stériles, où il n'y a aucune ressource, et le général Jourdan s'attendait bien à ce que l'armée autrichienne suivrait son mouvement; il se décida donc à le continuer, pour aller reprendre ses anciennes positions de la rive gauche, en conservant toujours, par l'occupation de Dusseldorf, la facilité de passer de nouveau le Rhin, quand il le voudrait. La division d'avant-garde, toujours commandée par le général Lefebvre, fut même laissée, pour éclairer le pays, sur la rive droite en avant de Dusseldorf.

Un seul incident, mais qui n'eut même pas de suite, signala cette retraite. Le général Kléber allait passer le pont de Neuwied avec ses divisions d'arrière-garde, lorsque le général Marceau, qui levait en ce moment le blocus d'Ehrenbreitstein, et qui avait reçu l'ordre de faire passer les bateaux sur la rive gauche, commit, par un malentendu, l'imprudence de les faire détruire en y mettant le feu. Ces bateaux, dont plusieurs étaient amarrés ensemble, allèrent à la dérive, tombèrent sur le pont de Neuwied, le rompirent et l'embrasèrent. On crut, dans le premier moment, que c'était la

garnison d'Ehrenhreitstein qui avait employé ce moyen. Les divisions d'arrière-garde couraient le plus grand danger; si l'ennemi eût connu cette circonstance, il pouvait tomber sur elles avec des forces supérieures et les écraser. La fermeté du général Kléber et celle qu'il communiqua aux troupes par sa contenance eussent suffi pour leur assurer la victoire, si elles eussent été attaquées; mais elles ne le furent même pas; elles n'étaient suivies que par une faible avant-garde; le général Clairfayt avait arrêté la marche du gros de son armée pour une autre opération où il eut un plein succès. Cependant le pont fut réparé, et l'arrière-garde, après avoir attendu deux jours, put enfin passer; ensuite on leva le pont. On aurait certainement prévenu cet accident, en établissant, comme on doit toujours le faire, au-dessus du pont, une chaîne de plusieurs bateaux de garde, pour arrêter ou détourner les corps flottants que le courant du Rhin pouvait amener, et cette précaution devait être d'autant moins négligée ici qu'on devait prévoir que l'ennemi ferait cette tentative. A la guerre, les fautes d'imprévoyance sont le plus souvent punies, et quelquefois sans retour.

Depuis que j'avais quitté la division d'avant-garde, le général Lefebvre ne cessait de demander que je lui fusse rendu; je le désirais moi-même, tout à la fois par reconnaissance pour ce digne

chef et pour me retrouver avec des troupes parmi lesquelles j'avais fait mon plus grand avancement. L'activité de ces troupes me convenait aussi parfaitement : les premières à s'engager, les dernières à quitter le champ de bataille, toujours en présence de l'ennemi, souvent seules au combat, par leur vigilance, elles assuraient la sécurité de l'armée, et je trouvais avec elles les plus fréquentes occasions de servir activement. Je rentrai, le 23 octobre, au moment où l'armée repassait le Rhin, dans la division Lefebvre, et j'y eus le commandement de la brigade de troupes légères. Je fus envoyé sur le cours de la Wupper, poussant des reconnaissances dans les montagnes qui forment cette partie de la vallée du Rhin, entre Cologne et Dusseldorf, et je fus chargé de couvrir la route de la rive droite du Rhin entre ces deux villes, par laquelle des convois arrivaient à Dusseldorf.

Les lignes devant Mayence sont forcées.

Cependant le maréchal Clairfayt, après nous avoir éloignés du Mein, avait manœuvré avec une grande habileté. Il ne nous avait fait suivre que par une forte avant-garde qui masquait ses mouvements, et il n'avait pas perdu de temps pour porter toutes ses forces sur l'armée de Rhin-et-Moselle. Dans la nuit du 20 octobre, il déboucha sur les lignes construites devant Mayence, et qui n'étaient gardées, sur une longueur de quatre lieues, que par quatre divisions formant environ

vingt-cinq mille hommes, car le général Pichegru avait éparpillé son armée partout ; dans le haut Rhin, où elle n'avait pas d'ennemi devant elle, à Mannheim et devant Mayence. Les lignes avaient, comme je l'ai déjà dit, le défaut d'être continues, sans ouvrages fermés pour rallier les troupes en cas d'attaque, et celui d'être aussi tracées beaucoup trop près de la place, ce qui ne permettait pas même de voir venir l'ennemi. En outre, on avait, par un calcul difficile à expliquer, laissé une trouée entre le village de Laubenheim, où finissait l'extrême droite de la ligne, et le Rhin. Les Autrichiens dirigèrent leur principal effort sur cette trouée, en même temps qu'ils faisaient débarquer un corps de troupes légères un peu plus haut, pour inquiéter les derrières de la division Courtot, qui formait la droite de la ligne française, et qu'ils lançaient aussi une fausse attaque sur notre gauche. Cette disposition du général autrichien était fort bonne ; il attaquait à la fois le point le plus faible de l'armée française et sa ligne d'opérations, qui était sur la tête de pont de Mannheim, et la vallée du Rhin, où le restant de l'armée était échelonné. La division Courtot, quoique surprise, fit d'abord bonne contenance ; mais bientôt, écrasée par des forces supérieures, elle se mit en déroute, et, dans sa précipitation, elle ne chercha même pas à se replier sur les autres divisions ; elle fut

poussée droit devant elle par la route d'Alzey et de Kirchheimpoland, et, dans la même journée, on vit des fuyards arriver jusqu'à plusieurs lieues du champ de bataille. Les autres divisions, se trouvant ainsi découvertes et prises en flanc, furent très-compromises et eurent beaucoup de peine à se dégager. La division Saint-Cyr soutint cependant la retraite, et, grâce à ce que les Autrichiens ne poussèrent pas leur succès avec une grande vigueur, les trois divisions restantes parvinrent enfin dans la soirée, et après avoir essuyé des pertes, à se remettre en ligne derrière la petite rivière de la Selz. Le lendemain, elles se replièrent sur la Pfrim; mais elles étaient affaiblies; le moral du soldat était ébranlé; beaucoup de matériel avait été abandonné dans les lignes. On avait mis plusieurs mois et on avait eu des peines infinies à y rassembler pour le siége d'immenses approvisionnements de toute sorte. Comme on n'avait pas pris la précaution de les faire enlever, non-seulement ils tombèrent entre les mains de l'ennemi, mais une grande partie de l'artillerie de campagne, que les divisions ne purent emmener, faute de temps et de chevaux, eut le même sort.

Retraite de l'armée de Rhin et-Moselle.

La ligne de la Pfrim, sur laquelle l'armée s'était retirée, s'étendait du mont Tonnerre à Worms, ayant Kirchheimpoland en avant de la gauche. Cette position était très-bonne si on avait eu des

forces pour l'occuper; mais elle avait trop d'étendue pour quatre divisions qui ne comptaient pas quarante mille hommes. La lenteur que le maréchal Clairfayt mit dans ses mouvements aurait parfaitement laissé au général Pichegru le temps de se renforcer, en appelant à lui vingt mille hommes qu'il avait dans le haut Rhin; on ne sait par quelle raison il ne le fit pas. Le 10 novembre, les Autrichiens, en nombre presque double de celui des Français, vinrent les attaquer; leur principal effort porta sur la division Saint-Cyr, qui formait la gauche française. Cette division soutint de la manière la plus honorable un combat inégal; elle finit pourtant par être débordée, et se retira en bon ordre sur la route de Kayserslautern. Les autres divisions se replièrent de même, sans que le général Pichegru essayât de retour offensif; c'eût été le seul moyen de disputer le terrain. Une armée disséminée sur une aussi longue ligne et restant sur la défensive ne pouvait pas tenir. La place de Mannheim fut dès lors abandonnée à elle-même.

Le même jour, la division Marceau, de l'armée de Sambre-et-Meuse, arrivait sur la Nahe. Le général Jourdan, à la première nouvelle de la prise des lignes de Mayence, l'avait détachée, pour communiquer avec l'armée de Rhin-et-Moselle. Il eût fallu que ce mouvement fût fait avec de beau-

coup plus grandes forces; mais le général Jourdan ne pouvait pas disposer de toute son armée sans un ordre du comité, et celui-ci, qui n'était plus dirigé par Carnot, donnait des ordres opposés. Il craignait de trop éloigner l'armée de Sambre-et-Meuse de celle du Nord, qui cependant n'avait aucun besoin d'elle, et il ne prescrivait que des opérations détachées. C'était pour obéir à ces instructions que, dans le même temps, le 6 octobre, la division Lefebvre et celle de cavalerie d'Harville étaient envoyées sur la Sieg, pour faire, disait-on, une diversion aux mouvements de l'ennemi, qui avait fait une pointe vis-à-vis Mayence. Ce n'est pas à de pareilles distances qu'on fait des diversions, et celle-ci prouvait, pour le moins, qu'on était dans une profonde ignorance de ce qui se passait. Nous arrivâmes sur la Sieg; nous n'eûmes connaissance que de quelques rassemblements de paysans, et nous rentrâmes dans nos positions. Pendant que nous faisions ces mouvements inutiles sur la Sieg, la division Marceau arrivait sur la Nahe, devant Kreuznach; mais le général autrichien avait une supériorité de forces qui lui permettait de faire des détachements, et il avait placé sur ce point un corps d'observation. Le général Marceau l'attaqua; mais, malgré toute sa vigueur, il ne put l'enfoncer et il fut repoussé.

Après l'affaire sur la Pfrim, les Autrichiens

poursuivirent leurs succès ; mais cette fois ils attaquèrent principalement la droite de l'armée de Rhin-et-Moselle dans la vallée du Rhin. Leurs attaques furent néanmoins contenues par les généraux Desaix et Beaupuy, et le mouvement de retraite put se continuer sur la ligne du Speyerbach, sans autre événement. Mais cette ligne, quoique bonne et connue de l'armée, ne suffisait pas encore à Pichegru ; il continua son mouvement rétrograde qui l'éloignait de plus en plus de Mannheim et de l'armée de Sambre-et-Meuse, dont on devait cependant attendre les opérations, et sur laquelle il allait encore une fois rejeter les Autrichiens. Il ne se crut en sûreté que sous les canons de Landau et sur la ligne de la Queich, avec sa gauche, sous les ordres du général Saint-Cyr à Pirmasens. Ce mouvement se fit, le 16 novembre ; le 26, Mannheim se rendait. Il y avait dans cette place neuf mille hommes. Une aussi prompte reddition, après dix jours à peine d'investissement, jointe à ce que la garnison fut prisonnière de guerre, causa un grand étonnement dans l'armée, où tout le monde savait qu'il y avait à Mannheim des vivres pour quinze jours ; on l'avait même dit à l'armée de Sambre-et-Meuse. On commença alors à concevoir des soupçons, mais d'une manière vague. Plus tard, quand la trahison de Pichegru a été dévoilée, ils ont pris

Reddition de Mannheim.

plus de consistance; cependant ils n'ont jamais été éclaircis, et cette affaire de Mannheim est toujours restée fort obscure.

La chute de Mannheim fut un très-fâcheux événement de plus. L'armée autrichienne, qui en faisait le siége, put passer le Rhin et se réunir à celle du maréchal Clairfayt. Cette réunion était d'autant plus fâcheuse pour nous, que le général Jourdan arrivait, en ce même moment, sur la Nahe. En effet, après les inutiles tentatives du général Lefebvre, sur la Sieg, et celles du général Marceau, sur Kreuznach, les nouvelles des revers de l'armée de Rhin-et-Moselle se succédaient, et on avait enfin compris qu'il ne s'agissait plus de faire de ces pointes dépourvues d'ensemble. Le général Jourdan avait été autorisé à disposer de la plus forte partie de son armée, pour le mouvement sur la Nahe, qui devait, on l'espérait du moins, sauver Mannheim. Cependant on ne voulut pas compromettre la possession de Düsseldorf et du cours inférieur du Rhin; on laissa à cette place sa garnison; mais les troupes qui étaient encore sur la rive droite furent rappelées, pour remplacer celles qui allaient faire l'expédition de la Nahe, et pour garder le cours du Rhin. La division Lefebvre fut employée à ce service, et ma brigade fut répartie entre Bonn et Andernach. Je m'y établis le 26 novembre. Le général Jourdan

se portait avec cinq divisions sur la Nahe. Le 28, elles étaient en ligne, de Baccarach à Kirn; la division Marceau s'étendait à droite jusqu'à Birkenfeld. On établit un pont sur la Moselle à Cell, au-dessous de Frarbach, et on se mit à fortifier ce dernier point; le général Jourdan prévoyait, avec sagesse, que les chances de la guerre pourraient le rejeter sur la Moselle. Le 1^er^ décembre, la division Bernadotte enleva Kreuznach après un combat opiniâtre; mais ce premier succès ne put être suivi : on était en présence de toute l'armée du maréchal Clairfayt, et l'on venait d'apprendre au même moment la reddition de Mannheim. Le but principal de l'expédition était de secourir cette place; une fois qu'il était manqué, il y aurait eu plus que de la témérité à s'engager plus avant avec une armée fort inférieure en nombre à celle de l'ennemi. Les troupes venaient de parcourir un pays sans ressources, par des chemins affreux; la saison était aussi très-mauvaise. Le général Jourdan essaya cependant de se maintenir dans sa position; mais la division Marceau, attaquée, le 8 décembre, à Lautereken, par des forces supérieures, fut battue, et l'ennemi tournant la droite de l'armée menaçait de la prévenir à Frarbach. Le général Jourdan dut, en conséquence, se retirer sur Simmern, pour se rapprocher de la Moselle. On s'attendait même à être obligé de la passer.

Mouvement de l'armée de Sambre-et-Meuse sur la Nahe.

De son côté le général Kléber, resté à Coblentz, s'attendait aussi à être attaqué, et l'ennemi paraissait même faire des démonstrations de passage vis-à-vis Namendy[1]. Tout nous annonçait une suite de campagne très-pénible et dont les résultats étaient incertains. Heureusement les Autrichiens, tout en remportant leurs derniers succès, avaient aussi, de leur côté, beaucoup souffert. L'hiver où nous entrions, et le pays pauvre qui allait être le théâtre de la guerre, menaçaient également les deux armées d'une campagne désastreuse; ces armées y auraient éprouvé plus de pertes que dans les combats. Les Autrichiens surtout, quoique vainqueurs, voyaient la difficulté de continuer leurs opérations offensives dans ces conditions; ils devaient d'ailleurs être satisfaits de la fin de la campagne qui leur avait rendu la ligne du Rhin. Le 10 décembre, ils nous proposèrent un armistice, en s'adressant à la fois aux généraux Jourdan et Pichegru. Le premier répondit qu'il y donnait son consentement, pourvu que son collègue donnât également le sien. Pichegru n'osa pas le refuser, et l'armistice fut conclu pour les deux armées; il devait durer jusqu'à ce qu'il fût dénoncé par l'une des parties, dix jours avant la reprise des hostilités.

1: Voir, à la fin du chapitre, N° 7.

Cet armistice vint fort à propos pour nous. L'armée de Rhin-et-Moselle était réfugiée sous le canon de Landau, fortement réduite en nombre, et elle avait perdu presque tout son matériel et ses chevaux. L'armée de Sambre-et-Meuse allait être rejetée derrière la Moselle, pendant que son aile gauche était encore à Düsseldorf. La jonction des deux armées, séparées par une telle distance et par une armée autrichienne fort supérieure en nombre à leurs forces réunies, était devenue impossible; rien ne s'opposait à la marche des Autrichiens sur Metz et sur la Lorraine. On peut comparer cette situation à celle où nous nous étions trouvés, au printemps de l'année précédente Armistice.

D'après la convention qui réglait l'armistice, chaque armée conservait ses positions. Le général Jourdan ramena la sienne dans ses anciens cantonnements, pour rétablir les troupes. La division Lefebvre fut renvoyée sur la rive droite du Rhin, et une convention particulière, conclue par le général Hatry, traça la ligne de démarcation. Cette ligne pour les Français suivait le cours de la Wupper, et pour les Autrichiens le cours de l'Acher et de la Sieg; l'espace intermédiaire devait rester neutre.

Cet événement détermina l'acte le plus important et le plus heureux de ma vie. Ma brigade Mon mariage.

était cantonnée dans les montagnes de Solingen et j'établis mon quartier général dans cette petite ville. Je logeai chez Mme Berg. Elle me vit entrer dans sa maison avec indifférence. Trois mois après, le 26 avril 1796, elle m'accordait la main de sa fille et elle fondait un bonheur qui n'a fait qu'augmenter avec les années.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE VIII.

N° 5.

Hatry, général de division, commandant l'aile gauche de l'armée, au prince de Hohenlohe, commandant l'armée de Sa Majesté prussienne.

Au quartier général à Obervitstadt, le 2 vendémiaire, l'an IV de la république.

Monsieur le général,

J'ai l'honneur de vous prévenir que, conformément à la convention additionnelle arrêtée à la suite du traité de paix de Bâle, en date du 5 avril 1795, entre les plénipotentiaires respectifs du roi de Prusse et de la République française, dans laquelle il est dit que le passage des troupes, soit de la République française, soit de l'Empire ou de l'Autriche, restera libre par les routes conduisant de Francfort sur

Koënigstein, Friedberg, sur Haidersheim, Wiesbaden, et enfin sur Hoddersheim, une autre colonne a suivi la route de Koënigstein et a ordre de se réunir à moi pour prendre aussi la route de Hoddersheim. Je pense, monsieur le général, qu'il est inutile de faire passer les troupes de la République par Francfort. Je vous prie de me faire connaître les endroits par où vous jugerez convenable de faire passer les troupes que je commande, pour se rendre, demain 3, à Rodelheim, sur la rive droite de la Nidda, où j'ai ordre de prendre position, afin de faire ma jonction avec la colonne qui vient de Koënigstein. L'officier que vous m'avez envoyé hier à Friedberg m'a dit que vous aviez donné des ordres pour qu'un officier de votre état major dirige la colonne.

Je dois aussi vous prévenir, monsieur le général, que la totalité des forces que je commande ne peut quitter les environs de Francfort, pour se porter sur la route de Haddersheim, que lorsque vous m'aurez donné votre parole d'honneur, que nos ennemis n'ont point de troupes sur la rive droite du Mein, au-dessus de Francfort, au mépris de la neutralité, et que vous ne souffrirez pas que l'ennemi passe de la rive gauche à la rive droite du Mein depuis Höchst, dans toute la partie comprise dans la ligne de neutralité. Dans le cas où vous ne pourriez pas me donner une assurance positive sur cet objet, je ne puis me dispenser de laisser un corps d'observation près de Francfort.

Soyez assuré que tous les moyens sont employés pour maintenir le bon ordre dans les différentes parties où les troupes de la République sont dans le cas de passer, et pour que rien ne puisse porter atteinte à la bonne harmonie qui existe entre les deux puissances.

HATRY.

Le prince de Hohenlohe au général Hatry.

Francfort, le 24 septembre 1795.

Monsieur le général,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre que l'adjudant général m'a apportée. Je ne saurais mieux répondre qu'en vous communiquant la réponse que j'ai faite au général en chef Jourdan, et laquelle doit vous satisfaire, en vous prouvant quels sont mes procédés. Je tâcherai de vous rencontrer demain dans votre marche, tant pour avoir l'honneur de faire votre connaissance, que pour voir vos troupes ; c'est de quoi je vous demande la permission.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le général, etc.

Le prince DE HOHENLOHE.

Le prince de Hohenlohe au général en chef Jourdan.

Francfort, le 24 septembre 1795.

Monsieur le général,

J'ai regretté véritablement de ne pas vous rencontrer aux environs de Weilbourg; mais je me propose bien de me procurer l'honneur de votre connaissance le plus tôt qu'il me sera possible. Je suis très-reconnaissant de la stricte observation de tous les points de la neutralité établie par la convention additionnelle au traité de Bâle, et je dois rendre justice à tous les généraux sous vos ordres, qu'ils se sont conduits à cet égard avec de la loyauté et même avec de la prévenance pour moi.

M. le maréchal Clairfayt a, de son côté, eu les mêmes égards, et aucune troupe de son armée, dont l'aile droite longeait notre cordon, n'y est entrée sur aucun point. Son passage du Mein, lors de sa retraite, s'est fait sur six ponts établis à Russelsheim et Singlingen, au-dessous de Höchst; aucune troupe armée n'a passé par Francfort, et je puis par conséquent bien donner ma parole qu'aucun corps autrichien ait remonté le Mein sur la rive droite. Ainsi je ne crois pas que l'on ait des vues de revenir de ce côté-là sur vous. Pour vous donner, monsieur le général, une preuve non équivoque de ma manière de procéder, j'ai l'honneur de vous communi-

quer ci-joint, en original, la réponse que M. de Clairfayt vient de me faire; quoiqu'elle ne soit pas comme je l'aurais désiré, il me paraît que ce qui a pu empêcher le général de se déclarer, conformément à mes vues, est qu'il ne veut pas faire l'aveu du peu de moyens qui lui restent pour pouvoir secourir Mayence. Quoique je trouve bien juste, monsieur le général, que vous preniez vos précautions pour tous les cas, il me paraît cependant que je dois attendre de vos procédés que vous préférerez choisir une position hors de la ligne de mon cordon, où d'ailleurs, militairement considéré, le local sera plus propre que dans les environs de Francfort. Je me crois en droit d'être encore plus exigeant à l'égard de l'observation de la neutralité, vis-à-vis des généraux français qu'envers les autres, comme c'est entre la France et la Prusse que le traité a été conclu. D'ailleurs, mon général, la confiance que votre ton m'inspire m'autorise à me promettre cette complaisance de votre part; je profite de votre permission de pouvoir faire indiquer au général Hatry, commandant votre aile gauche, la meilleure route de Wilbel à Höchst, et la note ci-jointe lui en donne le détail. Je m'adresserai à vous, toujours avec confiance, pour les plaintes et les réclamations qu'il y aura à faire, et je me persuade de votre justice, monsieur le général, que vous voudrez toujours y faire droit. J'avertis le gouverneur de Sayn-Altenkirchen qu'il n'a qu'à vous adresser sa requête, en l'assurant pleinement que les dommages y faits se-

raient bonifiés par votre protection. Je suis surpris que les officiers prussiens aient trouvé à redire aux campements nécessaires à prendre aux corps de vos troupes en marche de Wetzlar sur la Nidda, et vous sentirez fort bien que je dois convenir avec vous qu'il est impossible de faire séjour sur la grande route, sans se déployer.

Veuillez agréer mes remercîments des soins que vous me promettez de faire prendre des endroits et possessions que j'ai eu l'honneur de vous recommander, particulièrement situés hors de la ligne de démarcation, et auxquels même le roi prend un intérêt particulier. Je profiterai, mon général, de votre permission, pour placer des sauvegardes là où je croirai nécessaire, et l'égard qu'on aura pour elles me prouvera toujours le désir que vous avez de nous obliger. Au reste, toutes mes actions vous prouveront combien je désire de pouvoir contribuer au maintien de la bonne harmonie rétablie entre les deux puissances.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le général, etc.

Prince DE HOHENLOHE.

Le général Clairfayt au prince de Hohenlohe.

Acheilgen, ce 23 septembre 1795.

Monseigneur,

Votre Altesse est, j'espère, convaincue que je n'ai pas négligé l'occasion de faire ce qui pourrait

lui être agréable lorsque je l'ai pu, sans préjudice à mon devoir; mais il est des règles auxquelles je suis assujetti par les circonstances. Elle sentira sans doute l'impossibilité où je suis de prendre un engagement qui contiendrait formellement celui de renoncer à secourir Mayence et de laisser à l'ennemi la facilité d'en faire paisiblement le siége. Votre Altesse est trop juste pour ne pas approuver les motifs qui m'empêchent de faire ce que vous désirez dans cette occasion, et être persuadée que, dans toute autre, je serai fort empressé de reconnaître les attentions que vous voulez bien me témoigner et vous convaincre de la considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honnneur d'être, etc.

CLAIRFAYT.

N° 6.

Instruction pour les généraux de division.

Au quartier général à Hofheim, le 17 vendémiaire, l'an IV de la république.

Dans le cas où l'ennemi tenterait le passage du Mein, entre Höchst et Francfort, le premier général de division qui en sera prévenu par les avant-postes fera tirer trois coups de canon. Les trois coups seront de suite et successivement répétés par les six divisions de l'armée. A ce signal, toutes les troupes prendront les armes et feront les dispositions suivantes :

La division Bernadotte tiendra un régiment de cavalerie de la deuxième ligne prêt à marcher au premier ordre.

La division Championnet observera bien le Mein, depuis Erstheim jusqu'à Flersheim exclusivement. Ces deux divisions observeront la garnison de Mayence et se tiendront prêtes à exécuter les ordres qui leur seront envoyés ; les équipages de ces deux divisions se réuniront sur les hauteurs de Wiesbaden.

La division Grenier enverra trois bataillons et le 4e de hussards sur les bords du Mein, pour observer les gués de Flersheim et de Russelheim. Le restant de la division restera sous les armes, sur son front de bandière, ayant à sa gauche l'autre régiment de dragons.

La division Tilly enverra trois bataillons et le 12e regiment de chasseurs, pour défendre le gué de Singlingen, et restera en bataille sur son front de bandière.

La division du général Lefebvre enverra trois bataillons et un régiment de chasseurs sur les bords du Mein, pour defendre le passage de cette rivière entre Hœchst et Singlingen. Le restant de la division restera en bataille sur son front de bandière, ayant un regiment de chasseurs à sa droite et un à sa gauche.

La division de cavalerie, aux ordres du général Harville, se réunira, la gauche à Addersheim, et la droite se prolongeant vers la gauche du général Grenier.

Les généraux défendront autant que possible le passage du Mein et communiqueront avec les généraux qui seront à leur droite et à leur gauche, afin de se soutenir réciproquement.

Les équipages de la division Poncet se réuniront à Brukenheim, ceux de la division Grenier à Marxheim, pour se réunir ensuite, en cas de besoin, sur les hauteurs de Wiesbaden, avec ceux des divisions Championnet et Bernadotte. En cas de retraite, ces équipages se réuniront avec ceux de l'état major général et se dirigeront sur Kirberg. Les équipages de la division Lefebvre se réuniront à Koënigstein, et, en cas de retraite, se dirigeront sur Limbourg; ceux de la division Tilly se réuniront à Hofheim, et, en cas de retraite, se dirigeront sur Kirberg, en suivant la route de Epstein, Idstein et Kirberg.

En cas où l'ennemi passerait le Mein, entre Höchst et Francfort ou au-dessus de Francfort, le général Lefebvre s'emparerait de Höchst et porterait six bataillons et un régiment de cavalerie en arrière du ruisseau qui prend sa source vers Kronembourg, qui passe à Hansen, à Jossenheim, et se jette dans la Nidda entre Höchst et Rödelheim.

Dans le cas où l'ennemi, après avoir passé le Mein au-dessus d'Höchst ou de Francfort, dirigerait ses principales forces sur notre flanc gauche, le général Lefebvre prendrait position, avec la totalité de sa division, derrière le ruisseau dont il est parlé plus haut et ferait garder Kronembourg. Pour lors, la division du général Tilly, qui serait prévenue par

le général Lefebvre, s'étendrait sur sa gauche, pour se lier avec la division du général Lefebvre qui se trouverait en potence, la droite à Höchst.

Le général Kléber se rendra, en cas d'alerte, à Hochheim, le général Hatry en arrière de Addersheim. Le général en chef se trouvera à Zeilzheim. Les généraux de division se tiendront prêts à exécuter les mouvements que le général en chef leur enverra l'ordre d'exécuter; ils feront cependant tout ce que les circonstances exigeront, en en faisant prévenir de suite le général en chef.

Les généraux de division enverront, à Hochheim, au général en chef le premier rapport de l'attaque de l'ennemi, et tous les rapports ultérieurs seront adressés à Zeilzheim.

Le général en chef commandant l'armée de Sambre-et-Meuse.

JOURDAN.

N° 7.

Le général Kléber au général Lefebvre.

Coblentz, le 25 frimaire.

Le général Jourdan a été attaqué sur tous les points dans la position de Soutwald ; mais l'ennemi n'a pu l'entamer et le corps d'armée de la droite est toujours dans sa position, autrement dite celle de Simmeren.

Je m'attends tous les jours à une entreprise de l'ennemi sur un des points de Coblentz; je crois que lorsqu'il m'attaquera, tu ne seras pas loin de l'être. Je te préviens que, s'il me force à la retraite (que je n'effectuerai toutefois qu'à la dernière extrémité), je ferai filer une portion de mes troupes sur les tiennes, afin que ta division se trouve renforcée d'une brigade au moins, en cas que ces messieurs ne t'aient pas attaqué en même temps que moi.

KLÉBER.

Le général Lefebvre au général Soult.

Cologne, 21 frimaire.

Le général Kléber vient de me prévenir, mon cher Soult, que l'ennemi avait fait un rassemblement d'une trentaine de bateaux vis-à-vis Namedy, occupé par les troupes de Colaud. Comme il serait possible qu'il veuille tenter quelque chose sur le point occupé par les troupes de la division, je vous prie de surveiller, le plus qu'il vous sera possible, les mouvements de l'ennemi et d'instruire sur-le-champ le général Colaud de tout ce que vous pourriez apercevoir.

Salut et amitié,

LEFEBVRE.

CHAPITRE IX

SOMMAIRE DU CHAPITRE IX.

Campagne de 1796. — Situation déplorable de l'armée de Rhin-et-Moselle. — L'armée de Sambre-et-Meuse passe le Rhin, pour la seconde fois, et se porte sur la Lahn. — Elle est obligée de se retirer. — L'armée de Rhin-et-Moselle passe le Rhin à Strasbourg. — L'armée autrichienne se retire sur le Danube, et est suivie par les deux armées françaises. — Manœuvre habile de l'archiduc Charles. — Il force l'armée de Sambre-et-Meuse à se retirer. — Combat de Mockendorf. — Bataille de Würzburg. — L'armée se retire de nouveau sur la Lahn et la Sieg. — Mort du général Marceau. — Retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle. — Batailles de Biberach et de Schlingen. — Siéges de Kehl et de la tête de pont de Huningue par les Autrichiens. — Première campagne de l'armée d'Italie.

CHAPITRE IX.

L'hiver et le printemps de 1796 se passèrent dans le repos. Le général Jourdan mit ce temps à profit, pour l'organisation de son armée et pour la remettre dans le meilleur état possible, malgré l'extrême pénurie d'argent dont nous souffrions. Il n'en fut pas de même à l'armée de Rhin-et-Moselle, où le général Pichegru, non-seulement laissa ses troupes à l'abandon, négligées et en proie à toutes sortes de privations pendant l'hiver, mais où il calculait sur cette détresse, pour favoriser l'exécution du plan de trahison qu'il poursuivait avec persévérance. S'il était permis de faire un choix parmi les actes criminels dont s'est composée cette trahison, celui-ci serait peut-être le plus odieux. Un général, à qui des milliers d'hommes ont été confiés, et qui doit, pour ainsi dire, en être le père, commet, en spéculant sur la misère et la ruine de ses propres soldats, une action

vraiment infernale. Nous connaissons aujourd'hui tout le plan de Pichegru. Il n'avait accepté l'armistice qu'avec répugnance, parce qu'il arrêtait les progrès des Autrichiens. Pendant l'hiver et le printemps, il insista, au contraire, pour qu'on le fît durer, parce qu'il calculait que le gouvernement du nouveau Directoire allait en s'affaiblissant de plus en plus, que les ressources manquaient, et que les armées abandonnées se désorganiseraient plus vite que si elles étaient en campagne. Dans le courant d'avril, il fut cependant remplacé dans le commandement qu'il avait si mal exercé; mais il eut encore assez d'influence pour faire mettre à sa place un général qui avait servi sous ses ordres en Hollande, qui lui avait succédé dans le commandement de l'armée de ce nom, et qu'il croyait pouvoir continuer à diriger. Le général Moreau fut ce successeur. Alors Pichegru manda aux Autrichiens de se hâter de reprendre les hostilités et d'ouvrir la campagne, de la manière la plus vigoureuse. Il leur donnait l'assurance que les armées françaises étaient hors d'état de résister, et que s'ils débutaient par un succès éclatant, le trouble se mettrait dans le gouvernement directorial et dans les conseils. A la faveur de ce trouble, les amis d'ancienne date qu'il avait conservés parmi les républicains, et la grande réputation dont il se croyait encore entouré, lui feraient décerner le

commandement supérieur. Devenu ainsi maître de la situation, il lui serait facile de faire du gouvernement ce qu'il voudrait.

Cette abominable trame, dont nous étions bien loin de nous douter alors, mais qui, depuis, a été mise au jour dans son entier, fut déjouée par les événements de la guerre, qui prirent une tournure toute différente de celle sur laquelle Pichegru et les Autrichiens avaient compté. Elle décida cependant la rupture de l'armistice, que les Autrichiens, sur les instances de Pichegru, nous dénoncèrent pour le 1^er^ juin 1796. Voici quelles étaient alors les forces et les positions des armées :

L'armée de Sambre-et-Meuse, forte de soixante-dix-huit mille hommes, s'étendait, depuis les montagnes de Solingen, par Dusseldorf, Cologne, Bonn et Coblentz, sur la rive gauche du Rhin. Elle occupait le Hundsruck, Zimmern, Kirn et Birhenfeld, d'où l'extrême droite, sous les ordres du général Marceau, se rattachait à la Moselle, et se reliait par des postes avec la gauche de l'armée de Rhin-et-Moselle, sous les ordres du général Saint-Cyr. Cette armée, d'égale force, se rattachait à la Sarre et se prolongeait dans les montagnes par Bliecastel, Pirmasens et Anweiler, jusqu'aux lignes de la Queich et jusqu'à Landau; la droite remontait la rive gauche du Rhin jusqu'à Bâle. L'armée autrichienne était sous les ordres directs de

l'archiduc Charles, qui avait succédé au maréchal Clairfayt, et qui commençait sa brillante réputation militaire; elle comptait plus de cent quatre-vingt mille hommes, et elle était composée de l'ancienne armée de Clairfayt, réunie à celle de Wurmser. Ses masses étaient concentrées entre les deux armées françaises, occupant Kreuznach, Kayserslautern, Neustadt, et aboutissant au Rhin, d'une part par la Nahe, de l'autre par la ligne du Speyerbach. Elle avait son aile droite commandée par le duc de Wurtemberg, sur la Sieg, vis-à-vis la division Lefebvre, et son aile gauche répartie sur la rive droite du Rhin supérieur. Outre sa supériorité numérique sur les deux armées françaises, elle avait l'avantage d'occuper une position centrale, d'être à cheval sur le Rhin au moyen des deux forteresses de Mayence et de Mannheim, ce qui lui permettait d'opérer à volonté sur les deux rives, et d'être enfin réunie dans la main d'un seul chef, tandis que les Français avaient deux armées et deux généraux en chef. Il faut ajouter que si nos troupes étaient excellentes et animées du meilleur esprit, elles manquaient de beaucoup de choses, sous le rapport du matériel et des chevaux, à cause de la pénurie d'argent où nous nous trouvions. Notre artillerie était très-mal attelée, notre cavalerie n'équivalait pas à la moitié de la cavalerie autrichienne. Nous man-

quions de tout, et l'armée ennemie avait tout en abondance.

La reprise des hostilités ne nous prit cependant pas au dépourvu. Dans le courant du printemps, le Directoire voyant le danger de la position de nos armées, avait senti qu'il n'y avait pas d'autres moyens d'y remédier, qu'en prenant l'initiative des opérations et l'offensive. Il avait rédigé, en conséquence, un plan qui reçut les observations des généraux Jourdan et Moreau, et qui fut modifié d'après elles. Il voulait même le faire mettre immédiatement à exécution ; mais les généraux lui firent comprendre que leurs armées étaient encore trop dépourvues sous le rapport des subsistances, et qu'il valait mieux attendre que la rupture de l'armistice fût dénoncée par les Autrichiens, puisqu'on avait toujours dix jours pour se préparer. Le plan resta pour être exécuté, quand il en serait temps. Il consistait à faire d'abord passer le Rhin à l'armée de Sambre-et-Meuse, comme l'année précédente ; elle devait, en se portant sur la Lahn, y attirer l'armée autrichienne. L'armée de Rhin-et-Moselle profiterait de ce moment pour passer le Rhin dans les environs de Strasbourg, descendre ce fleuve par sa rive droite, et chercher à gagner le haut Necker et les communications de l'armée autrichienne, qui se trouverait ainsi resserrée entre les deux armées françaises. Il y avait même

lieu d'espérer qu'elle serait forcée de se retirer, et que nos deux armées feraient leur jonction sur la rive droite du Rhin. Ce plan avait des chances contre lui si l'armée autrichienne eût manœuvré avec plus d'audace ; mais on calculait avec raison sur la prudence avec laquelle les armées ennemies manœuvraient alors.

Passage du Rhin par l'armée de Sambre-et-Meuse.

Le 31 mai nous marchâmes aux ennemis ; le passage de l'Acher, qu'ils voulurent défendre, fut forcé, le 1^er^ juin, en avant de Troisdorff, à Lohnort et à Lohnrath ; ensuite, l'avant-garde s'élevant vers la haute Sieg, alla passer cette dernière rivière au-dessous de Blankenberg, et se dirigea sur la position retranchée que les Autrichiens avaient à Mekerath. Battus à leur droite par nos colonnes, et voyant leur gauche entamée par une charge de notre cavalerie qui avait passé la Sieg à gué, au-dessous du confluent de l'Acher, ils se retirèrent précipitamment sur Altenkirchen, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts, et cinq cents prisonniers en notre pouvoir. La colonne de gauche, que je commandais, fut plusieurs fois engagée contre des forces supérieures, et eut constamment sur elles l'avantage. L'ardeur était telle, que quatre soldats emmenés par dix-sept Autrichiens, eurent l'audace de les attaquer, les blessèrent pour la plupart, leur arrachèrent leurs armes et me les amenèrent prisonniers. Le gé-

néral en chef fit récompenser la valeur de ces braves.

L'action fut beaucoup plus vive à Altenkirchen, où le prince de Wurtemberg, commandant la droite de l'armée autrichienne, avait réuni toutes ses forces. Sur cette position, qui est couverte par le cours marécageux de la Wiedbach, les Autrichiens opposèrent une opiniâtre résistance; mais elle ne servit qu'à augmenter leurs pertes. Trois colonnes que forma la division d'avant-garde, soutenues en seconde ligne par la division Collaud déployée, passèrent simultanément la Wiedbach, les marais et les bois qui la bordent, se rallièrent au pied de la position ennemie, gravirent la hauteur au pas de charge, et emportèrent tout à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil. La colonne du centre, que le général Lefebvre conduisait en personne, favorisa, par la vigueur de son attaque, une charge de notre cavalerie que le général Kléber ordonna au moment décisif et qui eut un plein succès. La colonne de droite en fit autant; celle de gauche, que je commandais, soutint les derniers efforts que firent les ennemis pour rétablir le combat, et détermina leur déroute. J'avais tourné Altenkirchen, j'étais parvenu sur la route qui conduit de cette ville à Hachenburg, où, en débordant la droite des Autrichiens, j'interceptais une de leurs principales communica-

tions. Les lieutenants généraux de Milius et prince de Wurtemberg se portèrent trois fois sur moi avec toute leur cavalerie, une grosse masse d'infanterie et une forte artillerie ; toutes ces attaques échouèrent devant la fermeté de mes braves soldats. Enfin les ennemis se sauvèrent du champ de bataille dans le plus grand désordre, nous abandonnant presque toute leur artillerie, plusieurs milliers de fusils et trois mille prisonniers, parmi lesquels était le régiment de Jordis-infanterie en son entier ; ils perdirent encore plus d'hommes, tant morts que blessés. Pour obtenir ce résultat, notre perte fut insignifiante.

La division continua le lendemain sa marche sur Hachenburg, où nous prîmes des magasins considérables, et elle s'avança dans la direction de Limburg. Je fus détaché, avec deux bataillons et deux cents chevaux, en camp volant, sur Herborn, pour éclairer, à l'extrême gauche de l'armée, les routes de Giessen, Wetzlar et Weilburg. Nous n'avancions qu'avec lenteur, pour donner le temps au centre et à la droite de l'armée, qui étaient sur la Nahe, de venir passer le Rhin à Neuwied, et de nous rejoindre. Mais ce retard, en même temps qu'il nous privait de tirer de la victoire d'Altenkirchen tout le fruit que nous devions en espérer, donnait aussi le temps à l'archiduc Charles d'arriver sur la Lahn avec des

renforts. Le 13, le chef d'escadron Gardanne, qui commandait un parti de cent chasseurs en avant de mon camp, m'informa que le général autrichien Wemeck venait d'arriver à Wetzlar avec sept bataillons et deux régiments de cavalerie, et que l'ennemi se renforçait sur toute la ligne de la Lahn. En effet, à la première nouvelle reçue de notre attaque, l'archiduc Charles s'était hâté de faire passer le Rhin à quarante mille hommes de son armée, et de les conduire lui-même sur la Lahn. Le général Jourdan, de son côté, avait attendu que ce mouvement fût prononcé pour retirer les divisions qu'il avait sur la Nahe. Le 14, les divisions Bernadotte et Championnet, avec la cavalerie, entraient en ligne. En déduisant les divisions Marceau et Poncet, qui étaient restées en corps d'observation sur la rive gauche du Rhin, et les troupes employées au blocus d'Ehrenbreistein, le général Jourdan n'avait qu'environ cinquante mille hommes sur la Lahn; il était toujours inférieur en force à l'ennemi; cependant, il aurait encore pu remporter des succès, s'il avait tenu son armée concentrée, en la faisant manœuvrer dans une seule direction, et si, par la hardiesse de ses entreprises, il avait entretenu l'ardeur des troupes, que les premiers avantages obtenus avaient excitée. Il faut profiter de l'élan du soldat français pour l'attaque, tandis que cet élan s'affai-

blit quand des opérations, qu'il ne comprend pas, lui font croire qu'il y a de l'hésitation dans la direction, et qu'il va se défendre au lieu d'attaquer. Néanmoins, cet inconvénient eût disparu, si, comme je viens de le dire, le général Jourdan eût tenu ses divisions à portée de se secourir, et surtout s'il s'était souvenu de la manœuvre que l'ennemi avait employée, dans la campagne précédente, pour lui faire quitter la ligne du Mein, en violant la ligne de neutralité. Nous nous retrouvions ici dans le même cas. Je donnai des avis réitérés à ce sujet; je demandai à plusieurs reprises du renfort, surtout de la cavalerie, parce que je voyais, à chaque instant, grossir la droite des Autrichiens; sur le point de Wetzlar, les généraux Wemeck et Kienmayer venaient d'y amener vingt et un bataillons et quatre régiments de cavalerie, et déjà quatorze mille hommes y étaient réunis. Le projet de nous attaquer par notre gauche était annoncé. Enfin, mes rapports signalaient un corps de dix mille hommes d'infanterie, deux régiments de cavalerie et vingt pièces de canon, qui était dirigé, à travers la Hesse, de Giessen par Gladbach, sur Siegen, pour se porter sur nos communications.

Combat de Wetzlar.

Malgré tous ces avis, on ne crut pas le danger si pressant, car la division Lefebvre fut seule dirigée, dans la journée du 15, sur Wetzlar, et elle

arriva sur la petite rivière de la Dille, où elle occupa le village d'Altstetten et l'abbaye d'Altenburg. Mais elle y était à peine qu'elle se vit attaquée par tout le corps autrichien et saxon, qui était à Wetzlar en force très-supérieure. Elle le repoussa d'abord, mais accablée par le nombre, il lui fallut des prodiges de valeur, et toute la fermeté de son digne chef, pour se faire jour au travers des ennemis; elle parvint enfin à se retirer sur Hachenburg, sans avoir fait de trop grandes pertes. Ce combat, glorieux pour le général Lefebvre et pour ses braves soldats, détermina la retraite de toute l'armée, qui se voyant débordée à sa gauche, se replia sur Neuwied et sur la Sieg.

Combat d'Herborn.

Pendant que le combat de Wetzlar se livrait, j'étais à huit lieues de là, cherchant à multiplier mes faibles moyens par une grande vigilance et par des mouvements continuels. Je m'attendais à être incessamment attaqué, car près de moi une rumeur sourde, qui régnait parmi les habitants, annonçait l'approche des ennemis; mes émissaires et mes coureurs la confirmèrent. Ces derniers me rendaient compte qu'ils n'avaient pu faire passer un de mes rapports, les communications étant déjà interceptées; ils m'instruisirent aussi de l'engagement qui avait eu lieu la veille, en arrière de Wetzlar, et de la retraite de l'avant-garde. J'avais à peine fini de recueillir ces renseignements, que

tout à coup, vers midi, le 16 juin, je fus assailli par une nuée de cavaliers autrichiens, qui précédaient une longue colonne d'infanterie. S'ils l'avaient attendue, il m'eût été difficile de me tirer du danger. Mais, confiants dans leur nombre (ils étaient plus de quatre mille), ils voulurent avoir la gloire de me prendre sans son secours, et ils me l'annoncèrent même. Quand ils me joignirent, j'avais rallié tous mes détachements et je prenais la précaution de former ma troupe par échelons, espaçant les carrés de telle façon, qu'en se protégeant réciproquement, ils pussent, au besoin, recevoir ma petite cavalerie. Je me mis en marche dans cet ordre, que j'eus soin de conserver pendant le trajet de deux lieues que j'avais à faire à travers un pays découvert. D'abord les Autrichiens me sommèrent de mettre bas les armes. Je leur répondis par des coups de fusil. Alors ils m'assaillirent par une charge générale, qui leur réussit tout aussi peu; ils renouvelèrent ensuite et presque à tout instant, leurs attaques pour me prendre par épuisement; ils me tinrent enveloppé pendant près de six heures. Je ne pouvais avancer qu'en les repoussant; aussi j'allais fort lentement. Enfin, je me débarrassais de la septième charge, lorsque l'adjudant général Ney, envoyé par le général Kléber pour avoir de mes nouvelles, arriva à moi avec vingt-cinq hussards

qui l'accompagnaient. Il avait traversé toute la cavalerie autrichienne pour m'apporter l'ordre de la retraite. Son apparition, qui pouvait faire croire qu'il était suivi par d'autres renforts, l'attitude de mes troupes, que rien n'avait abattues, l'approche de la nuit et les pertes considérables que les ennemis avaient faites, déterminèrent ces derniers à cesser leur poursuite. Alors, continuant ma marche sur Altenkirchen, je rejoignis l'armée, qui depuis deux jours était en mouvement pour reprendre ses positions sur le Rhin. Je n'avais éprouvé aucune perte, et j'avais empêché les Autrichiens de déborder notre gauche pour se porter sur nos derrières. Mon retour, dont on avait désespéré, fut célébré comme un succès.

L'échec éprouvé était par lui-même insignifiant, et, comme je l'ai fait remarquer, on l'aurait évité en tenant les divisions plus rapprochées, tandis qu'en leur faisant embrasser une trop grande étendue de terrain, le moindre désavantage éprouvé sur une aile devait les obliger toutes à se retirer. En pareil cas, on ne peut se remettre en ligne qu'en reculant à une distance plus ou moins éloignée, distance qui dépend du plus ou moins d'ordre qui a présidé au premier mouvement de retraite, ou de la vivacité que l'ennemi a mise à la poursuite. La retraite du Mein et celle de la Lahn, nous en offrent deux exemples; il s'en

présentera un troisième dans le cours de cette campagne. Les mêmes effets suivent ordinairement les mêmes causes, à moins qu'ils ne soient arrêtés par des incidents étrangers et imprévus.

Le général Jourdan fit repasser le pont de Neuwied aux trois divisions qui étaient venues de ce côté, quelques jours auparavant. Les trois autres, formant l'aile gauche sous les ordres du général Kléber, eurent ordre de se replier sur la Sieg, et, si elles étaient suivies par des forces supérieures, jusqu'au camp retranché de Düsseldorf. J'avais rejoint la division à Uckerath; le général Kléber m'en fit repartir aussitôt avec une colonne comme la précédente, et avec la même mission, celle d'éclairer l'extrême gauche de l'armée. Je devais observer tout le cours de la haute Sieg, m'établir sur la route de Siegen à Siegberg, puis, si je me trouvais pressé par des forces trop supérieures, me retirer sur Lohmar, pour y passer l'Acher, et rejoindre enfin le corps d'armée qui serait probablement alors derrière la Sieg. L'ordre du général Kléber se terminait ainsi : « Le général Soult maintiendra la discipline la plus sévère parmi ses troupes et multipliera ses forces par son activité; il prendra ses subsistances dans le pays. Le général Soult a donné trop de preuves de son intelligence et de son courage, dans sa retraite d'Herborn, pour que le général Kléber croie nécessaire

d'entrer dans de plus grands détails. » De son côté, le général Kléber, qui n'aimait pas les retraites, et qui ne voulait céder le terrain que pied à pied, avait tenu peut-être un peu trop longtemps la bonne position d'Uckerath. Attaqué, le 19 au matin, il voulut prendre l'initiative; il dirigea sur l'ennemi trois colonnes d'attaque, mais il fut reçu par des forces trop supérieures. L'affaire fut des plus vives, les troupes comme le général se couvrirent de gloire; mais elles éprouvèrent des pertes. Toutefois elles purent rentrer dans leur position où l'ennemi ne vint plus les attaquer; le général Kléber l'évacua, dans la nuit, pour continuer sa retraite. J'avais encore à opérer la mienne séparément et j'en reçus l'ordre du général Kléber. Cet ordre était ainsi conçu :

« Sitôt la présente reçue, veuillez, mon cher général, faire rentrer tous vos détachements et partis, et vous retirer ensuite sur Siegberg, vous éclairant principalement sur la Sieg, où l'ennemi pourrait jeter quelques troupes pour empêcher ou troubler notre retraite. J'espère qu'elle sera aussi brillante que celle que vous avez faite à Herborn.

« Du champ de bataille à Uckerath, le 1er messidor an IV. »

Ma retraite se fit sans incident, et je rejoignis le corps d'armée, le lendemain, à Reinsberg. Nous rentrâmes dans le camp retranché de Düsseldorf.

L'armée se retire sur la Sieg.

L'armée de Sambre-et-Meuse aurait pu avoir des chances favorables, si elle eût poursuivi, plus loin qu'elle ne le fit, les premiers succès que son aile gauche avait remportés sur la rive droite du Rhin. Quoi qu'il en soit, le général Jourdan avait atteint son but principal : celui d'attirer sur lui le gros de l'armée autrichienne, et de faire une puissante diversion en faveur de l'armée de Rhin-et-Moselle. Une autre diversion, à laquelle on s'attendait moins, venait en même temps favoriser les opérations de cette armée. Le général Bonaparte avait ouvert cette merveilleuse campagne d'Italie qui allait, pour son début, le mettre au rang des plus grands guerriers dont l'histoire ait conservé les noms. En sept semaines, il avait conquis le Piémont, forcé la cour de Turin à une paix humiliante, dispersé l'armée autrichienne; il était entré dans Milan, dans Vérone, et il investissait Mantoue. La cour de Vienne était stupéfaite; elle n'avait, depuis quatre ans, donné qu'une attention secondaire à l'Italie, où la guerre, reléguée sur le sommet des Apennins, se traînait péniblement, et pour la plupart du temps, avec désavantage pour les armes françaises. Elle se voyait surprise au cœur de ses États, et elle n'avait pas pensé à organiser des réserves pour un événement auquel personne n'avait songé jusqu'alors. Cependant il fallait, à tout prix, sauver Mantoue. On prit vingt-

cinq mille hommes commandés par Wurmser, et on les dirigea en toute hâte sur l'Italie; ce corps d'armée quitta le Rhin, le 18 juin.

Passage du Rhin par l'armée de Rhin-et-Moselle.

L'armée de Rhin-et-Moselle ne perdit pas de temps pour profiter des deux circonstances qui favorisaient ses opérations. Pendant que, par deux fortes attaques sur les lignes des Autrichiens, en avant de Spire et de la tête de pont de Mannheim, il attirait l'attention des ennemis sur cette direction, le général Moreau leur dérobait le mouvement de son aile droite, qui était portée avec la plus grande rapidité sur Strasbourg, sous le prétexte qu'elle était destinée à passer en Italie. Le 24 juin, un pont de bateaux, préparé dans le plus grand secret à Strasbourg, était jeté au-dessus de cette ville, et le passage du Rhin s'effectuait de la manière la plus heureuse. Quoique après le passage, le général Moreau eût mis quelque hésitation et quelque lenteur dans ses mouvements, il eut cependant contre l'aile gauche de l'armée autrichienne, commandée par le général Latour, après le départ de Wurmser, deux belles affaires, l'une, le 28 juin, sur la Kinzig, la seconde et la plus importante, le 8 juillet, en avant de Rastadt. En même temps, il avait étendu sa droite dans la chaîne de la forêt Noire, et s'en était emparé, menaçant ainsi la vallée du haut Necker. Aussi, après l'affaire du 10 juillet, l'archiduc, craignant

pour ses communications, se décida à quitter la vallée du Rhin et se replia en bon ordre, par Pforsheim, sur le haut Necker, qu'il passa le 19 juillet, lentement suivi par le général Moreau. Depuis le 17, le général Saint-Cyr était entré à Stuttgardt, mais il n'était pas soutenu. Le 21, ce général attaqua cependant la gauche de l'armée autrichienne à Esslingen, et le succès qu'il y remporta détermina l'archiduc, qui avait compté s'arrêter sur la rive droite du Necker, à continuer son mouvement de retraite sur le Danube. Le général Moreau l'y suivit avec la même lenteur, et les deux armées arrivèrent ainsi dans les premiers jours d'août dans le bassin du Danube, à la hauteur d'Ulm.

A la première nouvelle du passage du Rhin par le général Moreau, l'archiduc, qui était alors sur la Sieg, s'était hâté d'accourir au secours de son aile gauche et d'y ramener les troupes qu'il en avait fait venir quelques jours auparavant. Il laissa le commandement de son aile droite, opposée à l'armée de Sambre-et-Meuse et forte d'environ cinquante mille hommes, au général Wartensleben. De notre côté, nous nous remîmes aussitôt en opérations, comme la première fois : l'aile gauche, sous les ordres du général Kléber, s'avança, de Düsseldorf, sur la Sieg, le centre passa à Neuwied, et la division Lefebvre fut portée à l'ex-

trême gauche, sur la Sieg. En y arrivant, le 4 juillet, le général Lefebvre apprit qu'un corps autrichien, commandé par le général Kray était placé à Wildendorf, dans une forte position, et il résolut de l'attaquer sur trois colonnes. Celle de droite était commandée par l'adjudant général Gardanne, le général Lefebvre s'était réservé celle du centre, et je fus chargé de celle de gauche. Il m'était recommandé *d'attaquer avec audace*, partout où je rencontrerais l'ennemi. Cet ordre fut ponctuellement exécuté; l'ennemi fut partout culbuté et nous laissa plusieurs centaines de prisonniers. Cette affaire détermina la retraite du général Wartensleben, qui avait pris une bonne position à Neukirchen, dans le dessein de s'y arrêter; il fut passer la Lahn à Wetzlar. Nous la passâmes nous-mêmes à Giessen, et nous nous portâmes dans la direction de la Nidda, à Dorheim, pour déborder une nouvelle position que le général Kray avait prise à Friedberg. Ce général comptait se maintenir dans cette position, qui est célèbre, et il avait reçu des renforts. Mais l'attaque des trois divisions du général Kléber fut telle que rien ne put leur résister. La colonne du centre entra dans Friedberg même, de vive force. Après cette action très-meurtrière, les Autrichiens n'eurent plus qu'à se retirer sur la rive gauche du Mein. Le général Kléber investit alors Francfort, et y fit jeter, pen-

dant deux jours, des obus, ce qui détermina la ville à se rendre; on y entra le 16 juillet. L'armée autrichienne, continuant sa retraite, nous permit d'entrer successivement dans Aschaffenburg, Würzburg, où nous trouvâmes un arsenal et de très-grands approvisionnements, dans Schweinfurt, Bamberg, Erlangen et Amberg. Le 20 août, nous prenions position sur la rive droite de la Naab. Notre marche se faisait lentement, parce que nous attendions des nouvelles de l'armée de Rhin-et-Moselle, qui ne nous parvenaient pas. De son côté, l'armée ennemie nous parut plusieurs fois vouloir prendre position; mais, lorsque nous faisions nos dispositions d'attaque, elle se retirait. Il n'y eut que des engagements partiels, dont quelques-uns furent assez vifs, comme à Bamberg, où les divisions Grenier et Championnet entrèrent, de vive force, à Burg-Eberach, où la division Bernadotte rencontra l'arrière-garde autrichienne à Sulzbach, forte position que les divisions Collaud, Grenier et Lefebvre emportèrent sur le corps commandé par le général Kray.

Durant toute cette marche, la division Lefebvre continua à tenir la gauche de l'armée, et ma brigade à tenir l'extrême gauche, étant le plus souvent détachée pour éclairer tous les mouvements de l'armée. Elle fit capituler la petite place de

Königshofen, où nous trouvâmes cinquante bouches à feu et de bons magasins.

Belle manœuvre de l'archiduc Charles.

Nous arrivâmes sur la Naab le 20 août, après une affaire vive que la division Collaud, qui n'était pas soutenue, avait eue contre le corps du général Kray. A cette époque, l'armée de Rhin-et-Moselle, qui n'avait fait aucune tentative pour se mettre en communication avec l'armée de Sambre-et-Meuse, s'éloignait de celle-ci, de plus en plus. Elle avait livré, le 11 août, à Neresheim, une bataille décousue, et qui ne resta indécise que par la fermeté avec laquelle le centre de l'armée, livré à lui-même, résista aux attaques réitérées des Autrichiens. A la suite de cette affaire, l'archiduc avait pris un parti très-hardi. Il avait passé le Danube à Donauwerth, prévoyant bien que le général Moreau l'y suivrait, et cela arriva en effet. Aussitôt l'archiduc repassa le Danube, le 20 août, à Ingolstadt, ne laissant que son aile gauche sous les ordres du général Latour, devant l'armée de Rhin-et-Moselle, ce qui laissait à cette dernière la facilité de s'avancer à la fois sur le Lech et sur Augsburg. L'archiduc lui-même, avec une forte partie de son armée, se porta sur l'armée de Sambre-et-Meuse. Il y a à remarquer que le général Moreau fut instruit de ce mouvement, car il en donna avis au général Jourdan; mais cet avis parvint trop tard. Il ne prit lui-même aucune me-

sure pour contrarier cette manœuvre ou pour suivre l'archiduc, quoiqu'il lui fût facile de se rendre compte que ce prince, joint au général Wartensleben, allait avoir une supériorité marquée sur l'armée de Sambre-et-Meuse, et lui faire éprouver des revers qui compromettraient, à son tour, l'armée de Rhin-et-Moselle. Le général Moreau n'en continua pas moins à s'étendre sur la rive droite du Danube, où chaque pas qu'il faisait en avant mettait de plus en plus son armée en danger.

Ainsi, le 24 août, il passait le Lech, près de Friedberg, opération brillamment exécutée; le 1er septembre, le général Desaix livrait un combat avantageux, près de Reichertshofen; le 3, le passage de l'Isar était forcé, à Freisingen; tous ces avantages furent obtenus en pure perte. En grand homme de guerre, l'archiduc avait profité de nos fautes, et il commençait à recueillir le fruit de ses excellentes dispositions. Il avait, par une manœuvre habile, ressaisi l'occasion de joindre ensemble les deux armées autrichiennes, tandis que les armées françaises semblaient, au contraire, éviter une jonction qui leur était cependant bien nécessaire et manifestement indiquée. Profitant du défaut de concert entre nos généraux en chef, l'archiduc put se placer entre les deux armées françaises, tenir ses troupes réunies, et faire

de ces opérations décisives par lesquelles on a bientôt repris le terrain qu'on avait commencé par céder, tout en le disputant. Des deux armées françaises, celle de Sambre-et-Meuse était la plus avancée, la plus exposée, et peut-être la plus irrésolue dans ses projets. Ce fut sur elle que l'archiduc se porta.

L'archiduc attaque l'armée de Sambre-et-Meuse.

La position sur la Naab, isolée et beaucoup trop étendue, avait l'inconvénient de n'offrir de bonne issue qu'en changeant de direction, puisqu'on n'avait devant soi que les âpres montagnes de la Bohême, où il était impossible de s'engager. Il eût mieux valu s'arrêter sur la Wils, la gauche à Wilseck, où elle eût été couverte par des marais fort étendus, et se rattacher par la droite au Danube, pour lier la communication avec l'armée de Rhin-et-Moselle, et concerter ensemble les opérations sur l'une ou l'autre rive. On eût ainsi été à portée de s'appuyer réciproquement, au lieu d'embrasser un aussi grand espace, et de laisser une trouée où l'ennemi avait toute facilité de venir se placer. La division Bernadotte avait été laissée seule dans cette trouée, à Neumarkt; ce fut sur elle que l'archiduc se porta d'abord. Malgré une énorme disproportion de forces, cette division soutint, pendant deux jours, les 22 et 23 août, sa retraite avec la plus grande fermeté, et se replia sur Lauf sans avoir été entamée; mais,

le lendemain, elle continua sa marche sur Forchheim, ce qui découvrait la droite de l'armée. Elle aurait plutôt dû rejoindre directement l'armée, qui, de son côté, se serait portée à sa rencontre; de cette manière, elle pouvait reprendre des mouvements offensifs, tandis que la fausse direction qu'elle prit et qui l'isolait, compromit le reste de l'armée, qui commençait à peine son mouvement, et entraîna la retraite de toute l'armée jusque sur le Mein. Les quatre divisions qui étaient sur la Naab, n'avaient pas de temps à perdre pour quitter cette ligne; elles se mirent en marche, dans la nuit du 23 au 24, pour se replier sur la Wils[1]. Il y eut de la confusion dans ce mouvement nécessairement précipité. La division Collaud eut une fâcheuse affaire d'arrière-garde, à Amberg, et y perdit deux bataillons; le grand parc de l'armée fut très-exposé, pendant toute une journée, entre Sulzbach et Welden. Heureusement, les Autrichiens mirent peu de vigueur dans leur poursuite, au moment où l'armée française faisait, devant eux, un mouvement de flanc, et ils perdirent du temps dont nous profitâmes. Enfin, le 28, l'armée, y compris la division Bernadotte, était réunie sur la Wiesent, la droite à Forchheim,

1. Voir, à la fin du chapitre, l'ordre général pour la retraite, N° 8.

sur la Rednitz, et la gauche à Ébermanstadt. Elle passa, dans cette position, la journée du 29, qui fut employée à faire inutilement reconnaître, par la division Bernadotte, le passage de Burg-Éberach, sur la rive gauche de la Rednitz, et sur la route de Bamberg à Würzburg. Le corps autrichien de Hotze, composé de trois divisions, avait passé la Rednitz, au-dessus de Forchheim, en même temps que nous arrivions sur la Wiesent; une de ses divisions s'était avancée jusqu'à Burg-Éberach, et un parti d'avant-garde était même entré à Bamberg, mais en avait été chassé aussitôt[1]. La division Bernadotte fit, en conséquence, une tentative sur Burg-Éberach; mais ce mouvement, dépourvu d'ensemble, où l'on perdit du temps, et qui n'était pas soutenu, échoua; le général Jourdan attendit, pour le reprendre, le lendemain matin; mais il lui parut alors que l'armée

1. Je ne puis résister au plaisir de citer un trait de probité et de présence d'esprit. Le capitaine Richard, quartier-maître à la 43e demi-brigade d'infanterie, avait été laissé à Bamberg pour recevoir le montant de la contribution de guerre imposée à la principauté; les fonds étaient en partie rentrés, lorsqu'un parti ennemi pénétra dans cette ville, où nous n'avions pas laissé de garnison. Instruit par les habitants qu'il y avait de l'argent chez le quartier-maître, il eut bientôt investi la maison. Richard va à sa rencontre avec un panier plein d'écus. « Geld, Geld! lui crient les hussards. Ia, Ia! viel Geld! » répond Richard, et il fait tomber dans leurs schakos

impériale se trouvait trop en forces sur ce point, et qu'il serait trop difficile d'y forcer le passage. Il se décida à marcher directement sur Schweinfurt, par Bamberg. Toute cette série de mouvements était décousue. Déjà, deux jours auparavant, les divisions de gauche, sous les ordres du général Kléber, n'étaient arrivées que fort tard sur la Wiesent, parce qu'elles avaient fait un énorme détour par Pegnitz. Cette fois, la précipitation avec laquelle fut donné l'ordre de retraite fut telle, que je fus bien près d'en être victime.

J'avais été détaché avec ma brigade, un régiment de cavalerie et une batterie d'artillerie à cheval, pour observer les mouvements d'une colonne autrichienne, qui s'élevait sur notre gauche et paraissait vouloir la tourner. J'étais même engagé avec elle, en avant de Mockendorff, quand les corps à ma droite se retirèrent. Les ordonnan-

des écus, à pleines mains. Éblouis par cette libéralité, ils prennent sans compter, ne demandent point s'il en reste, et partent très-satisfaits. Il en coûta à Richard un millier d'écus pour contenter une vingtaine de hussards, mais il se préserva ainsi de mauvais traitements et surtout il sauva sa caisse. Peu après, nous rentrâmes à Bamberg; Richard n'eut rien de plus pressé que de raconter son histoire et de verser à la caisse de l'armée plus de quatre cent mille francs qu'il avait ainsi sauvés. J'ignore si ce brave homme reçut d'autre récompense que l'estime de toute l'armée.

ces qu'on m'envoya pour m'en prévenir avaient été prises en chemin, et je ne pus juger de la retraite de l'armée qu'à la direction du feu qu'elle soutenait sur Bamberg. Je me préparai aussitôt à la suivre ; mais de toutes parts il y avait du danger : devant moi, des ennemis que j'avais peine à contenir, et par derrière, des troupes beaucoup plus fortes que les miennes, qui me fermaient absolument le passage. Il fallait pourtant prendre un parti, l'hésitation eût augmenté le péril et répandu le découragement dans ma colonne, si je lui avais laissé le temps d'apprécier la gravité de sa position. Je parus d'abord vouloir forcer l'obstacle sur mes derrières, afin de fixer l'attention des ennemis sur le point où je dirigeais mes premiers mouvements. J'espérais que, si je parvenais à leur faire craindre les efforts d'une attaque désespérée, les fausses mesures qu'ils prendraient me fourniraient une occasion de me dégager. En effet, trompés par mes dispositions, ils crurent que j'avais le projet de suivre la route de Bamberg, sur laquelle appuyait ma droite, et quand ils virent que j'y concentrais toutes mes troupes, ils se hâtèrent de se réunir du même côté, comptant me resserrer de plus en plus et m'enfermer entre deux feux. C'était justement la manœuvre que je désirais leur voir faire; sitôt que je la vis prononcée, je me déployai par un changement

de front, l'aile gauche en avant, débordant la droite des ennemis, et couvrant la nouvelle direction que je me proposais de prendre. Leur surprise fut très-grande; ils avaient cru me tenir; je venais de leur échapper par une seule évolution, au milieu de l'engagement, et j'étais maître de m'élever vers le haut Mein, pour aller le passer vis-à-vis Staffelstein ou à Lichtenfels. Cette dernière direction était plus difficile à parcourir que la première. Je m'y engageai cependant, parce qu'en m'éloignant de l'armée, elle m'éloignait aussi des troupes ennemies qui la suivaient, ensuite parce qu'elle me favorisait; c'est ce qui arriva. Un bois extrêmement fourré, que je trouvai sur ma route, me servit à arrêter la poursuite des ennemis; plus loin, je trouvai heureusement un marais qu'ils avaient négligé, le jugeant impraticable. Me dérobant ainsi à leur poursuite, je vins aboutir à un chemin qui conduisait à Baunach, où, vers le déclin du jour, je reconnus, avec autant de joie que de confiance, des troupes en position, occupant les deux rives du Mein. Ne doutant pas qu'elles n'appartinssent à l'armée, j'envoyai un détachement pour communiquer avec elles, lorsqu'à mon grand étonnement, je vis qu'on le recevait à coups de fusil. J'avoue que je fus, un instant, très-inquiet sur les suites que pouvait avoir la nouvelle affaire qui paraissait

s'engager. Cependant, je me persuadai qu'elle devait être l'effet d'une méprise que l'obscurité de la nuit allait encore augmenter, si elle n'était promptement dissipée. Dans cette pensée, je donnai ordre à mon frère d'aller lui-même s'en assurer, et de se faire prendre, s'il ne pouvait m'éclairer autrement; son retour m'apprendrait que j'avais des Français devant moi, ou je saurais, s'il était pris, que j'avais affaire à des ennemis; dans l'un ou l'autre cas, je serais fixé sur le parti qu'il y avait à prendre. Mon frère joignait à une grande valeur un rare dévouement; à peine il attend mes ordres pour partir; il brave, sans être atteint, le feu qu'on fait sur lui, arrive heureusement et se fait reconnaître. Bientôt un hourra de joie m'avertit que j'avais atteint mon but; mon retour fut célébré avec d'autant plus de joie que, peu auparavant, et pour empêcher qu'on ne vînt à mon secours, les ennemis avaient faussement annoncé qu'ils venaient de m'enlever. La cessation de mon feu et la direction que j'avais prise avaient contribué à accréditer cette erreur, qui faillit m'être plus fatale que le danger auquel nous venions d'échapper si heureusement.

Je n'éprouvai aucune perte dans cette opération, que j'ai tenu à raconter avec quelques détails, parce qu'elle fournit une occasion de plus de rappeler, qu'à la guerre, il n'est presque

pas de situation, quelque désespérée qu'elle paraisse d'abord, d'où l'on ne puisse se tirer avec succès, si, avec le sentiment de ses devoirs, on conserve le sang-froid qui inspire la confiance à ceux qui vous entourent.

En arrivant à Schweinfurt, le général Jourdan apprit que le corps de Hotze, qui continuait à marcher à la hauteur de notre droite, venait d'entrer à Würzburg, et que le bataillon qui en formait la garnison s'était réfugié dans la citadelle. Quoique quelques heures auparavant, devant Burg-Eberach, il ait cru voir le gros de l'armée impériale, il espéra cependant qu'il pourrait bien n'y avoir qu'une avant-garde à Würzburg, et que s'il gagnait de vitesse, de son côté, il parviendrait encore à temps pour sauver cette place, par un retour offensif, et pour conserver la rive gauche du Mein. Il s'y porta dans la nuit du 1er au 2 septembre, avec trois divisions et la réserve de cavalerie, mais en laissant la division Lefebvre à Schweinfurt, afin de garder la gauche de l'armée ainsi que ses communications sur la Saal, pour le cas où elle serait obligée de prendre cette ligne de retraite. On comprend la pensée qui a dicté cette précaution; mais l'armée était beaucoup trop faible pour faire et pour tenir éloigné d'elle un aussi gros détachement que la division Lefebvre, qui était de treize mille hommes, tandis qu'elle ne se portait

elle-même sur Würzburg qu'avec vingt-sept mille hommes.

Bataille de Würzburg.

En arrivant devant Würzburg, vers la fin de la journée du 2 septembre, elle trouva d'abord, au lieu d'une simple avant-garde, le corps entier de Hotze, qui fit une vigoureuse résistance, et qui ne fut, du reste, attaqué que par les divisions Bernadotte et Championnet, faisant tête de colonne. L'affaire fut remise au lendemain; mais l'archiduc arriva pendant la nuit avec de puissants renforts; vingt-sept mille Français eurent alors à lutter contre quarante-cinq mille Autrichiens; ils combattirent héroïquement, mais la partie était trop inégale, et l'armée fut heureuse de parvenir à se retirer, la nuit suivante, sur Arnstein, et de là sur la Saal, sans avoir fait de trop grandes pertes. A cette bataille, l'armée eut bien à regretter l'absence de la division Lefebvre, laissée inutilement à Schweinfurt; il est probable que si cette division y eût été, ou du moins la plus forte partie, le résultat eût été tout différent, surtout la veille, à l'attaque du corps de Hotze; tout au moins se serait-on donné de bien meilleures chances. A Schweinfurt, le général Jourdan avait à choisir entre deux directions, celle de la Saal ou celle de Würzburg; mais il ne pouvait en suivre qu'une seule, avec toute son armée tenue ensemble, surtout s'il choisissait la seconde, qui était la plus hasardeuse. Il ne pou-

vait pas suivre, à la fois, deux directions. Il faut ajouter que si le général Jourdan eût réussi à forcer le passage de Würzburg, l'armée autrichienne se serait nécessairement placée entre lui et la division Lefebvre, et celle-ci aurait été alors plus que compromise.

Pendant cette opération, je fus détaché moi-même, avec ma brigade, en camp volant, sur Lauringen et sur Königshofen, pour jeter un demi-bataillon et vingt-cinq chevaux dans cette petite place, et pour faire l'extrême gauche de l'armée, comme si une armée en retraite devant un ennemi supérieur pouvait jamais étendre son front sur un développement tel que la distance entre Königshofen et Würzburg. Heureusement je fus rappelé, le lendemain, par le général Lefebvre, et dirigé sur Kissingen, où toute la division se replia par suite du mouvement général[1].

Nous nous y retrouvâmes en ligne avec l'armée qui passait la Saal à Hamelburg; mais nous ne pouvions pas nous y arrêter, et il était pressant d'arriver à la ligne de la Lahn. La marche fut longue; nous allâmes par Brückenau, Schlüchtern, Birstein, Bergstadt et Rutzbach, pour gagner Wetzlar. Ma brigade était détachée avec la division de cavalerie, pour faire l'arrière-garde. Enfin

1. Voir, à la fin du chapitre, N° 9.

le 10 septembre, toute l'armée passait à Wetzlar. Les trois divisions de gauche s'établirent sur les hauteurs de la rive droite de la Lahn, en face des débouchés de Wetzlar et de Giessen ; ma brigade resta en avant sur la rive gauche ; les autres divisions descendirent sur les débouchés inférieurs. Le général Marceau, qui avait été laissé, pendant toute la campagne, pour commander le blocus de Mayence, sur les deux rives du Rhin, et pour garder le cours inférieur du Mein, s'était retiré en même temps que nous, et il s'établit à Limbourg, observant la Basse-Lahn avec deux divisions.

L'armée autrichienne ne tarda pas à nous suivre. Le 12, elle se présenta sur notre ligne, et je fus rappelé sur la rive droite de la Lahn. Nous étions bien préparés à recevoir l'ennemi[1], qui, cependant, ne nous attaqua d'une manière sérieuse, que le 16. Ce jour-là, après avoir traversé la ville de Giessen, il attaqua vivement la division Grenier, qui était à notre gauche ; mais il n'en fut que plus vigoureusement repoussé par cette division, à laquelle se joignirent une brigade de la division Lefebvre et la division de cavalerie. L'ennemi fut rejeté, dans le plus grand désordre et avec une grande perte, sur Giessen. Quelque sérieuse que fut cette attaque, elle n'était, toutefois, des-

1. Voir à la fin du chapitre, N° 10.

tinée qu'à nous faire dégarnir les autres points de notre ligne. L'archiduc tenait surtout à forcer le passage de Limburg, qui menaçait plus directement nos communications; les attaques qu'il y dirigeait lui-même furent renouvelées avec acharnement; elles échouèrent cependant toutes devant l'héroïque valeur du général Marceau. Mais nous fûmes moins heureux au débouché secondaire de Dietz; il fut forcé sur la division Castelverd, récemment arrivée à l'armée. L'étendue du front que l'armée tenait, depuis Giessen jusqu'au Rhin, faisait tomber la totalité de la ligne, dès qu'un seul point était forcé; il n'y avait de ressource qu'en une retraite sur la Sieg; elle fut ordonnée dans la nuit, mais elle était difficile pour les divisions de gauche, qui avaient une grande distance à parcourir. Le général Marceau le savait, et afin de donner le temps aux autres corps de l'armée, il défendit avec acharnement, pendant trois jours, la route d'Altenkirchen, qui était sur le point de concentration de l'armée, et dont nos divisions de gauche étaient beaucoup plus éloignées que l'ennemi.

Mort du général Marceau.

Le 19 septembre, nous terminions enfin notre mouvement; il ne fallait plus que quelques instants, pour que toutes les divisions eussent pris leurs positions, et le général Marceau achevait de contenir l'ennemi au défilé qui est en avant. Son courage ne connaissait pas le danger; il s'avançait

presque seul au milieu des tirailleurs ennemis, lorsqu'il fut mortellement blessé par l'un d'eux. Il donnait l'espoir de devenir un grand capitaine, lorsque l'expérience aurait mûri sa valeur; sa mort fut un deuil pour toute l'armée, qui admirait ses belles qualités et qui l'aimait beaucoup; pour moi, je perdais en lui un ami, car j'étais intimement lié avec lui, depuis la bataille de Fleurus. Les Autrichiens, parmi lesquels il mourut, lui rendirent tous les honneurs militaires, pour témoigner de l'estime qu'il leur avait inspirée, et ils nous remirent son corps, qui fut enterré avec pompe dans le camp retranché de Coblentz. Plus tard, un monument lui a été élevé.

Retraite sur la Sieg.

L'armée passa la Sieg, le lendemain, et elle prit position, la droite à Pforz, s'appuyant au Rhin, un peu au-dessus de Cologne, et la gauche au château de Bensberg, observant les débouchés de le Sieg et de l'Acher; mais la campagne était terminée pour elle. L'archiduc partit pour aller se mesurer de nouveau avec le général Moreau, et il ramena sur le Danube les troupes qu'il en avait retirées, un mois auparavant. De notre côté, le général Jourdan fut remplacé par le général Beurnonville; il avait demandé lui-même à quitter son commandement, et le Directoire s'empressa de saisir ce prétexte pour le remplacer. Toutes les opérations actives cessèrent dès lors, et, de part

et d'autre, le repos fut donné aux troupes, qui en avaient un égal besoin.

On a voulu rendre le général Jourdan responsable des revers qui ont marqué la fin de cette campagne, et même de ceux que l'armée de Rhin-et-Moselle a essuyés. Le général Jourdan a sans doute commis des fautes, mais le gouvernement du Directoire en a commis de plus grandes encore, et il a cherché à les rejeter sur le général en chef. Je ne rentrerai pas dans le détail des opérations de la campagne. J'ai signalé, pour quelques-unes, les erreurs que le général Jourdan me paraît avoir commises. Celle qui se renouvelait le plus souvent était la trop grande dissémination des troupes, trop d'étendue donnée au front de l'armée, et la mauvaise habitude de tenir les corps qui la composaient trop éloignés les uns des autres, pour pouvoir se soutenir au besoin. Il est vrai que la cause en était souvent à la difficulté de se procurer des subsistances. Nous n'avions aucune espèce de moyens pécuniaires, et notre situation était même pire qu'à l'époque où il n'y avait en circulation que des assignats; car alors ils avaient encore conservé un reste de valeur, tandis que lorsque le gouvernement eut réconnu lui-même leur détérioration, ils n'eurent plus aucune valeur, et on ne remplaçait pas cette perte par de l'argent. Nous avions également tiré de la France quelques

ressources, tant que nous avions été près de ses frontières, mais nous les perdîmes, lorsque le théâtre de la guerre fut transporté en Allemagne. Nous n'avions aucun service administratif pour régler les réquisitions ; il fallait vivre comme nous pouvions, et avec les ressources du lieu même où nous nous trouvions, ressources qui étaient bientôt épuisées, surtout lorsque les armées passaient et repassaient plusieurs fois dans le même pays. On comprend tout le désordre qui devait s'ensuivre, car les chefs de corps avaient autre chose à faire que de s'occuper d'administration ; d'ailleurs ils en étaient incapables. On comprend, en même temps, la détresse dans laquelle devait se trouver l'armée ; elle ne pouvait plus vivre que de maraude [1]. La conséquence fut de soulever

1. Ce fut pendant la retraite, de la Naab au Rhin, que l'armée souffrit le plus. Le pain manqua souvent, parce qu'on n'avait pas le temps, dans la rapidité des marches, d'attendre celui qui était commandé, et que plusieurs convois furent pillés en route par les paysans de la Franconie. Pour le soldat français, la plus grande privation, c'est de manquer de pain, lors même qu'il a d'autres denrées en abondance. J'ai toujours regretté qu'en faisant son éducation militaire, on ne l'habituât pas à s'en passer, au moins deux jours par semaine, en lui donnant de la farine pour le remplacer. Les Allemands et les Italiens, qui sont accoutumés, dès leur enfance, à manger des pâtes cuites à l'eau, sont très-contents quand ils peuvent trouver de la farine, et ne souffrent point, si le pain leur manque ; tandis que parmi nos

guerre de très-grands talents, aimé des troupes, heureux dans les combats, le général Kléber ne profitait de tous ces avantages qu'avec humeur, et il avait peine à surmonter la paresse qui lui était naturelle. Toujours mécontent, impérieux, ne respectant aucune convenance, il supportait impatiemment toute autorité supérieure à la sienne, et il cherchait toujours à s'en affranchir. Le général Jourdan eut certainement tort de laisser fléchir devant le général Kléber, et même devant d'autres, l'autorité de général en chef dont il était investi et qu'il devait conserver intacte. Cette faiblesse contribua, sans nul doute, aux revers que le général Jourdan éprouva, et à diminuer une réputation qu'il avait si justement acquise.

Retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle.

Cette fin de campagne, malheureuse pour le général Jourdan, allait au contraire commencer la réputation militaire de Moreau. J'ai cependant signalé plus haut la faute qu'il avait commise, lorsque son armée se trouvait assez rapprochée de celle de Sambre-et-Meuse, pour qu'une jonction des deux armées fût facile, et lorsqu'au lieu de se prêter à cette opération, qui était si désirable, il s'en était au contraire éloigné, en se laissant attirer, par la manœuvre habile de l'archiduc Charles, sur la rive droite du Danube. Il avait remporté des succès partiels sur le général Latour, que l'archiduc avait laissé devant l'armée de Rhin-et-

grades les plus élevés qui auraient dû donner le bon exemple. On rejetait les uns sur les autres la responsabilité des malheurs de la retraite, et la mésintelligence éclata entre le général en chef et plusieurs de ses généraux de division. Le premier de tous, celui qui, plus que tout autre, aurait dû se faire un devoir d'aider son général en chef de tous ses moyens, le général Kléber, encourut surtout ce reproche par l'affectation qu'il mettait à s'affranchir de la subordination et à la tourner en dérision, ne voulant ni obéir, ni souvent même commander, et rendant fort difficile à son chef de savoir comment il devait s'y prendre avec lui. Doué de beaucoup d'esprit, possédant pour la

persaient dans les environs, pour aller déterrer les pommes de terre. Un champ était bientôt récolté, et le repas était bientôt préparé au feu du bivouac. Le silence durait tant que durait cette importante occupation; mais elle ne durait pas longtemps et les provisions étaient épuisées avant que la faim fût apaisée. L'inépuisable gaieté du soldat français revenait alors. Ne doutant de rien, parlant de tout, lançant des saillies originales et souvent même instructives, tel est le soldat français. Un soir, on parlait politique et des nouvelles de Paris; le propos était tombé sur les grands hommes qu'on avait fait entrer au Panthéon ou qu'on en avait successivement fait sortir, suivant l'esprit du jour et l'influence du parti régnant. « Qui va-t-on y mettre aujourd'hui, demanda quelqu'un ? — Parbleu, répondit son voisin, une pomme de terre, » et tout le monde d'applaudir à cette saillie, qui avait plus de portée que l'intention de son auteur n'avait probablement voulu lui donner.

ment de celle de la forêt Noire, compensait, en grande partie cette différence. Le général Moreau eut le soin de tenir son armée bien ensemble, tandis que les Autrichiens commirent la faute de se partager en trois corps à peu près indépendants les uns des autres et qui ne se soutenaient point; aussi en profita-t-il habilement, et, par un retour offensif, il livra, le 2 octobre, à Biberach, une belle bataille au corps de Latour, qu'il défit entièrement. Cette action de vigueur rendit l'ennemi beaucoup plus circonspect, et l'armée française continua sa retraite, dans le plus grand ordre. Le passage du val d'Enfer, dans les gorges les plus âpres de la forêt Noire, fut forcé, malgré la vive résistance d'un corps autrichien qui s'y était posté, et l'armée débouchait, le 14 octobre, à Fribourg, dans la vallée du Rhin.

Bataille de Biberach.

Le général Moreau était alors maître de choisir entre deux partis. Il pouvait considérer la campagne comme terminée, et repasser le Rhin à Brissach; il pouvait encore se porter rapidement sur l'archiduc, qui revenait, dans ce même moment, des bords de la Sieg avec une forte division, mais dont l'armée se trouvait encore disséminée sur les deux versants de la forêt Noire. Il perdit encore du temps avant de se décider, et il resta en position sur l'Elz, pendant que l'archiduc en profitait pour concentrer son armée. Le 19 octobre, les Autri-

chiens attaquèrent l'armée française ; l'affaire fut vive et resta indécise. Le général Moreau fit alors passer le Rhin à son aile gauche, par le pont de bateaux de Brissach, manœuvre que l'on ne comprend pas bien, et il se replia lui-même avec le restant de son armée, en traversant Fribourg, sur la forte position de Schlingen. Un combat, où les attaques des Autrichiens furent repoussées, y fut livré encore; enfin l'armée passa le Rhin, le 25 octobre, sur le pont de Huningue.

L'armée de Rhin-et-Moselle repasse le Rhin

Telle fut la fin de la campagne en Allemagne ; car les siéges de Kehl et de la tête de pont de Huningue immortalisèrent ces deux défenses; mais ce furent des actions locales, qui ne donnèrent lieu à aucun mouvement des armées. Les Autrichiens ne voulurent en effet laisser aucun point aux Français sur la rive droite du haut Rhin; ils voulurent surtout rester à portée de l'Alsace, pour profiter des intrigues que Pichegru continuait à ourdir, leur en promettant le succès, et pour lesquelles il était même revenu en personne à Strasbourg; ils commencèrent ainsi par le siége de Kehl. Quelques travaux y avaient été faits pendant la campagne, et un camp retranché avait été établi en avant; mais tous ces ouvrages étaient simplement en terre, et paraissaient peu susceptibles de tenir longtemps contre une attaque régulière. Néanmoins la défense fut telle, qu'elle ré-

Les Autrichiens assiégent Kehl et la tête de pont de Huningue.

sista à quarante-sept jours de tranchée ouverte, pour ne laisser à l'ennemi que des monceaux de terre bouleversée. Il en fut de même à la tête de pont de Huningue, dont les ouvrages étaient plus petits encore, et qui, attaquée depuis les premiers jours de novembre, ne fut évacuée que le 2 février suivant. Ces deux défenses mémorables ont été décrites dans des ouvrages spéciaux.

Le général Wurmser capitulait dans Mantoue le même jour que nous nous retirions de la mauvaise tête de pont de Huningue, le 2 février 1797.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE IX.

N° 8.

Ordre du jour du général Jourdan, commandant en chef l'armée de Sambre-et-Meuse.

Quartier général à Pittersberg, le 6 fructidor an IV.

La division du général Lefebvre se mettra en marche ce soir, à dix heures, et viendra prendre position en arrière de Kirschau, de manière à couvrir Sulzbach et Ambach; il fera couvrir sa marche par des troupes légères qui n'abandonneront Naabburg, Pfreimt et Wernberg qu'à la pointe du jour, et qui se retireront ensuite sur la division, après avoir reconnu les mouvements de l'ennemi. Le général Lefebvre fera couvrir le front de sa division par une avant-garde, et la placera de manière à être prévenu de tout ce qui pourra déboucher de Naabburg, Pfreimt et Wernberg, pour marcher sur lui, et à

pouvoir se lier avec l'avant-garde du général Collaud, qui restera sur les hauteurs en avant d'Amberg, pour couvrir cette ville.

La division du général Collaud partira ce soir, à dix heures; elle suivra la grande route d'Amberg et viendra passer la Wils, dans cette ville, pour aller camper sur les hauteurs en arrière d'Amberg. L'arrière-garde commandée par le général Ney partira à minuit et couvrira la marche des divisions Collaud et Grenier; le général Ney s'arrêtera à la tête du bois qui se trouve en arrière de Freyholz, pour donner le temps aux deux divisions de filer; il se mettra ensuite en marche et viendra prendre position sur les hauteurs en avant d'Amberg; il se liera par des postes et par des patrouilles avec le général Lefebvre. Le général Collaud laissera un bataillon dans Amberg, pour défendre cette ville.

La division du général Grenier se mettra en marche, immédiatement après celle du général Collaud, et suivra la même direction que cette division. Le général Grenier laissera un régiment de dragons en arrière, pour cacher son départ à l'ennemi; ce régiment se retirera lorsque l'arrière-garde commandée par le général Ney se mettra en marche, et sera sous les ordres de ce général. Lorsque la division du général Grenier aura débouché du bois, ce général laissera à la sortie de ce bois, en avant d'Amberg, son second régiment de dragons, pour soutenir la retraite de l'arrière-garde du général Ney; ce régiment se retirera avec cette arrière-garde, et pour

lors les deux régiments de dragons du général Grenier rentreront à leur division, à moins d'ordres contraires.

La division du général Championnet partira ce soir, à dix heures; les troupes de cette division qui sont détachées du côté de Striessendorf se retireront par Enstorf, et de là, suivant le chemin qui conduit d'Enstorf à Amberg, le long de la Wils, elles viendront passer cette rivière à Hasmuhl. Le corps de la division qui est campé en avant de Schwendorf se retirera par la grande route d'Amberg, sur Hasmuhl, où toute la division passera la Wils, pour venir prendre position sur la rive droite de cette rivière. Comme la grande route de Schwendorf à Amberg se réunit dans le bois à celle qui conduit d'Amberg à Schwarzenfeld, le général Championnet fera reconnaître s'il ne serait pas possible de se diriger directement sur Hasmuhl, sans venir joindre la grande route de Schwarzenfeld à Amberg, afin d'éviter l'inconvénient de se trouver sur cette route avec les divisions Collaud et Grenier. S'il n'est pas possible d'éviter cet inconvénient, lorsque le général Championnet rencontrera ces deux divisions, il les laissera filer, et marchera après elles, pour venir toujours passer la Wils, à Hasmuhl. Le général Championnet fera couvrir sa marche par des troupes légères qui ne partiront qu'à minuit. Aussitôt que le mouvement de la division sera achevé, le général Championnet portera son arrière-garde sur la rive droite de la Wils et sur la route de Castel.

La division de cavalerie et celle de Bernadotte recevront des ordres particuliers.

Les positions que devront occuper les généraux Collaud, Grenier et Championnet, leur seront indiquées d'une manière plus précise, lorsqu'ils arriveront sur le terrain, par les adjudants généraux qui ont été les reconnaître. Le général en chef se trouvera aux environs d'Amberg, jusqu'à ce que toute l'armée ait pris position, et il établira son quartier général à Amberg. Les généraux lui adresseront le rapport de leur marche.

Les généraux feront marcher les troupes dans le plus grand ordre et le plus grand silence, et ils veilleront à ce qu'il ne reste point de traînards. On aura soin d'allumer les feux comme à l'ordinaire.

Le général en chef prévient les généraux que ce mouvement rétrograde occasionné par l'arrivée d'une partie de l'armée du prince Charles ne peut avoir des suites fâcheuses, car il y a tout lieu d'espérer que le général en chef Moreau profitera de cette circonstance favorable, pour attaquer l'ennemi avec avantage, ce qui rappellera bientôt sans doute sur le Danube la partie d'armée qui nous force à reculer un instant. C'est dans les moments difficiles que les chefs doivent redoubler de zèle, d'activité et de fermeté, afin de prouver à l'ennemi que l'armée n'est pas battue, quoiqu'elle fasse un mouvement rétrograde.

JOURDAN.

N° 9.

Le général Lefebvre au général Soult.

Quartier-général de Würthausen, le 15 fructidor, l'an IV de la république.

Comme je viens de recevoir l'ordre d'établir un camp volant aux environs de Lauringen composé de trois bataillons de ligne, d'un bataillon d'infanterie légère et d'un régiment de dragons, ce camp sera composé de la 43e demi-brigade, du 3e bataillon de la 25e *idem* et du 11e régiment de dragons.

Tu prendras le commandement de ce camp, et votre objet sera de choisir la position la plus militaire et la plus resserrée qui se trouve dans les environs de Lauringen et d'envoyer de suite quatre compagnies d'infanterie et un escadron de dragons pour aller tenir garnison à Königshofen, dont l'objet principal sera d'éclairer le plus loin possible toutes les routes qui aboutissent à cet endroit et de communiquer avec ton camp volant. Pour éviter toute surprise, tu ordonneras que les portes de Königshofen seront continuellement fermées. Le second objet de ton camp sera d'envoyer des partis de tous côtés, pour tâcher de découvrir les mouvements, la force et la position de l'ennemi. Tu me donneras en outre de tes nouvelles, le plus souvent possible, et tu te tiendras toujours prêt à marcher.

LEFEBVRE.

Le général Lefebvre au général Soult.

Au quartier général de Schweinfurt, le 16 fructidor, l'an IV de la république.

Malgré que tu sois exposé, mon ami, il faut cependant que tu mettes à la disposition du colonel Merlin le reste de ses hussards avec l'escadron du 16e régiment de dragons pour qu'il parte, demain, 17 courant, à la pointe du jour, avec ce corps pour flanquer notre gauche et pour prendre poste à Kissingen, afin que nous soyons avertis, si au cas l'ennemi voulait nous entamer de ce côté.

D'après cela, je compte trop sur tes talents militaires pour douter un instant qu'avec les troupes qui te restent, tu ne remplisses le but que le général Kléber s'est proposé en te donnant ce commandement. Au reste si tu étais forcé, tu te retirerais, sans beaucoup de défense, à la droite et à la gauche de Schweinfurt. Tu feras connaître l'endroit que je t'indique, demain dans la journée, pour que personne n'ignore le point où l'on doit se retirer.

J'ai aussi ordonné à l'officier du génie d'aller te trouver, pour rendre impraticables les points par où l'ennemi pourrait déboucher sur toi.

Bon soir.

LEFEBVRE.

De plus, je pense que tu ferais mieux de prendre position, où les deux routes se rejoignent et à côté

d'un village qui est à droite, dans un fond dont je ne sais pas le nom.

Lefebvre, général de division, au général Soult.

Schweinfurt, le 17 fructidor, à huit heures du soir.

L'armée allant faire un mouvement rétrograde, tu te retireras sur-le-champ avec toutes tes troupes sur Kissingen, où tu rejoindras la division.

Salut et amitié.

LEFEBVRE.

P. S. — Préviens tous les détachements que tu pourrais avoir sur la Saal de se rendre à Kissingen; tu feras passer un parti par Neustadt.

N'oublie pas Merlin.

N° 10.

Le général de division Lefebvre au général Soult.

Wetzlar, le 26 fructidor.

Comme il paraît certain, mon cher Soult, que l'attaque de demain, si elle a lieu, se fera surtout sur la gauche, je vous préviens que, chargé de ce commandement, je m'y porterai de ma personne dans le cas où l'ennemi n'entreprendrait rien de sérieux devant moi; s'il tentait quelque chose, je

dois absolument me reposer sur vos talents et votre fermeté à tenir aux points qui vous sont confiés. Cependant, malgré toute défense, et dans le cas surtout où l'ennemi forcerait la gauche, j'ai donné l'ordre au général Grenier de se retirer sur Herborn, au général Championnet par la route d'Achenbourg sur Waldernbach, et moi j'effectuerais ma retraite au centre de ces deux divisions et me porterais sur Greifenstein. Ce mouvement ne doit s'opérer qu'après que l'ennemi m'aurait forcé, soit par ses mouvements, soit par la perte de la bataille, à faire ma retraite.

J'espère que chacun de son côté concourra au succès de la chose, et que nous déploierons ce caractère et cette énergie qui ont été le prélude de nos victoires.

Salut et amitié.

LEFEBVRE.

CHAPITRE X

SOMMAIRE DU CHAPITRE X.

Campagne de 1797. — Succès remportés par l'armée d'Italie. — Préliminaires de Leoben. — Les armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle passent le Rhin; mais elles sont arrêtées par la nouvelle des préliminaires. — 18 fructidor. — Mort du général Hoche. — Traité de Campo Formio. — Année 1798. — Expédition d'Égypte. — Entreprise des Anglais sur Ostende. — Blocus et prise d'Ehrenbreitstein. — Conduite du Directoire. — Conquête du royaume de Naples. — Invasion de la Suisse et du Piémont. — Insulte faite à l'ambassadeur de France à Vienne. — La guerre est de nouveau déclarée. — Situation des armées.

CHAPITRE X.

La campagne de 1796 s'était terminée par des revers pour les armes françaises, en Allemagne. L'Autriche avait préservé ses États héréditaires, et elle avait ramené nos armées sur le Rhin, au point de départ. Ce résultat était la conséquence, non-seulement des quelques fautes de nos généraux, mais bien plus encore du plan vicieux de campagne tracé par le Directoire. Toutefois plusieurs avantages importants résultèrent de cette campagne : pour la première fois nous pénétrions au cœur de l'Allemagne, qui vit alors de près nos forces et put les mesurer. Deux des cercles de l'empire, celui de Souabe et celui de Franconie, se détachant de la coalition, faisaient leur paix séparée avec nous, et l'armée impériale perdait ainsi quarante mille hommes. Un grand effet moral était surtout produit, un exemple était donné, et l'Autriche restait seule sur le continent, à être en

Succès remportés par l'armée d'Italie.

guerre avec nous. Mais le plus grand avantage de cette campagne fut d'avoir fait la diversion la plus efficace en faveur de l'armée d'Italie, qui, de son côté, marchait de victoire en victoire, à Roveredo, Bassano, Saint-Georges, Arcole, Rivoli, et finissait par faire tomber la célèbre Mantoue. Cinq fois les armées autrichiennes furent renouvelées sur ce théâtre de la guerre, et elles furent dévorées autant de fois. A la fin, l'Autriche n'avait plus à y envoyer que des troupes de nouvelle levée, tandis que les meilleures étaient loin de là, sur le Rhin, et l'on peut ajouter que la retraite des deux armées françaises jusqu'au Rhin eut pour conséquence, en y attirant les Autrichiens, d'obliger ceux-ci à s'étendre, à diviser leurs forces et à ne plus se trouver à portée d'appuyer leur armée d'Italie. L'archiduc Charles se rendait bien compte de cette position; aussi, quand l'armée de Rhin-et-Moselle eut repassé le Rhin, voulut-il détacher une partie de sa propre armée, par le Tyrol, pour aller secourir l'Italie, où elle serait arrivée à temps et avant la bataille de Rivoli; mais le gouvernement autrichien en jugea autrement, et il s'obstina aux siéges de Kehl et de la tête de pont de Huningue. La résistance héroïque qu'il y rencontra vint donc puissamment en aide à l'armée française d'Italie, car les Autrichiens ne se décidèrent à retirer des troupes des bords du Rhin, qu'après la prise de la

tête de pont de Huningue. Nous avions déjà pris les devants; la division Bernadotte, de l'armée de Sambre-et-Meuse, et la division Delmas, de l'armée de Rhin-et-Moselle, étaient passées en Italie avant les Autrichiens, et elles avaient apporté au général Bonaparte un renfort de trente mille hommes d'excellentes troupes.

L'archiduc Charles fut alors prendre le commandement de l'armée autrichienne en Italie, mais il ne trouva plus cette armée que sur les bords du Tagliamento, où elle ne devait pas tarder à être également forcée. Ainsi, des trois armées que la république lança contre la monarchie autrichienne, les deux premières jouèrent le rôle modeste, mais utile cependant, de faciliter les succès de la troisième, qui, plus heureuse, et dirigée par le plus grand génie militaire des temps modernes, eut la gloire de dicter la loi à l'Autriche, aux portes de sa capitale.

Quoiqu'elles se fussent retirées sur la rive gauche du Rhin, les deux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle n'avaient pas été entamées, et elles auraient bientôt été en état de reprendre l'offensive, surtout la première, qui, depuis la fin de septembre, n'avait plus fait d'opération. Mais le général Beurnonville, qui n'avait pas l'habitude du commandement et qui se méfiait de ses propres forces, ne répondait que d'une

manière dilatoire à toutes les propositions qui lui étaient faites; il préféra distribuer son armée dans les cantonnements de l'année précédente, que même il étendit encore; enfin, pour plus de sécurité, il conclut un armistice pour son armée.

La division Ligneville formait un corps d'observation sur la rive gauche du Rhin, en face de Mayence. La division Lefebvre, bientôt suivie de la division Grenier, fut envoyée, vers la mi-novembre, pour la renforcer; ma brigade, qui faisait l'extrême droite, fut d'abord établie à Gölheim pour couvrir la route de Kayserslautern et pour se lier avec l'armée de Rhin-et-Moselle, dont la gauche, consistant en une faible brigade, était sur la ligne de la Speyerbach. Un mois après, je fus rappelé dans les environs de Coblentz, où je passai l'hiver. J'obtins ensuite d'aller prendre quelques semaines de repos à Solingen, en passant dans la division Championnet, avec mission d'observer le débouché de la Wupper.

Dans le courant de février, le général Hoche vint remplacer le général Beurnonville dans le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse; il revenait de l'expédition contre l'Irlande, qui avait échoué par des accidents de mer. L'armée fut heureuse d'avoir à sa tête un chef en qui elle avait la plus grande confiance; elle espérait qu'avec lui enfin elle se relèverait des revers qui

avaient marqué la fin de la dernière campagne, et qu'elle comparait avec amertume aux succès continuels remportés par l'armée d'Italie. Elle attendait le signal avec la plus vive impatience; toutefois les trois premiers mois de l'année se passèrent encore dans une inaction qu'on a peine à s'expliquer.

En Italie, le général Bonaparte avait livré la célèbre bataille de Rivoli, ou plutôt une bataille de trois jours, commençant à Rivoli pour finir à Mantoue, et dans laquelle fut déployé tout ce que la science des mouvements, l'emploi des troupes, l'audace, le calcul des chances, le génie militaire enfin, peuvent offrir de plus surprenant. Ces trois jours des 14, 15 et 16 janvier 1797 suffirent pour détruire la dernière armée que l'Autriche venait d'envoyer au secours de Mantoue, et pour la rejeter, avec perte de dix-huit mille prisonniers et de tout son matériel, dans les montagnes du Tyrol. Le 2 février, Mantoue, la clef de l'Italie, réduite aux abois et n'ayant plus l'espoir d'être secourue, se rendit avec treize mille hommes et un immense matériel. Le vainqueur ne perdit pas de temps pour préparer la nouvelle campagne qu'il allait ouvrir au cœur de la monarchie autrichienne et pour assurer ses derrières : quelques marches le conduisirent au milieu des États romains, et, dix-sept jours après la chute de Mantoue, le 19 février, il dictait, à Tolentino, la paix

au saint-siége. Le 15 mars, il était au pied des Alpes, se portant sur le Tagliamento et sur la route de Vienne, pendant que le général Joubert pénétrait dans le Tyrol. Une suite des plus habiles manœuvres et des combats les plus audacieux amenait, un mois après, au delà de la double chaîne des Alpes et dans les plaines du Danube, le général Bonaparte, qui déjà avait détruit la moitié de l'armée de l'archiduc Charles.

Arrivée à ce point extrême, l'armée d'Italie se trouvait cependant dans une position fort dangereuse. Sur ses derrières était un pays mal soumis, car une insurrection terrible éclatait dans les États vénitiens, le jour même de la cessation des hostilités. Sur sa gauche était le Tyrol, le plus ferme boulevard de la monarchie autrichienne, dont la belliqueuse population s'était levée en masse, et que le général Joubert avait évacué pour rejoindre l'armée. On dut bien regretter alors l'inaction des armées du Rhin; leurs opérations eussent dû concorder avec celles de l'armée d'Italie, pour essayer de se mettre en rapport avec elle, en se portant, par la Souabe, sur le Tyrol allemand; tout au moins eussent-elles dû menacer l'Autriche, de plus d'un côté. L'armée d'Italie était seule et sans soutien à Léoben. Il pouvait arriver que la cour de Vienne ne se décourageât pas encore, et qu'elle tentât un dernier effort, en avant de Vienne, avec

les troupes qu'elle était à même de recueillir de divers côtés et avec les levées qui arrivaient des provinces dévouées à la monarchie. L'armée française pouvait, dans ce cas, se trouver très-compromise. L'archiduc Charles voulait agir ainsi; mais l'heureuse étoile du général Bonaparte le servit mieux que jamais; l'empereur craignit les malheurs de la guerre pour sa capitale, et les préliminaires de paix furent signés à Léoben, le 17 avril 1797.

Préliminaires de Léoben.

Pendant tout ce temps, les armées étaient restées immobiles sur le Rhin. Il est possible que les besoins qu'elles éprouvaient aient contribué à cet inconcevable retard, car elles avaient été négligées, comme l'année précédente; elles n'avaient reçu aucun secours, et la détresse financière était toujours la même. L'armée de Rhin-et-Moselle était surtout fatiguée par les deux siéges qu'elle avait soutenus, au cœur de l'hiver; le courage des troupes devait suppléer à tout. Cependant, le 17 avril, elles n'étaient pas beaucoup mieux pourvues qu'un mois auparavant.

Le plan de campagne était conçu, comme celui de l'année précédente. L'armée de Sambre-et-Meuse devait passer le Rhin la première; l'aile gauche, sous les ordres du général Championnet, partait des environs de Düsseldorf et se portait sur la Sieg, pour favoriser le passage du centre et de

l'aile droite, qui devait se faire à Neuwied, où nous avions conservé la tête de pont.

L'armée de Sambre-et-Meuse passe le Rhin.

Le 17 avril, ma brigade, qui faisait l'avant-garde de la division Championnet, passa la Sieg à Siegberg et poussa ses avant-postes jusqu'à Uckerath, sans rencontrer l'ennemi. Le général autrichien Werneck, qui commandait dans cette partie, craignant de nous voir déboucher à la fois par la Sieg et par Neuwied, avait pris une position intermédiaire à Dierdorf, et il n'était ainsi en force d'aucun côté; il avait cependant laissé devant Neuwied une division établie dans de bons retranchements, mais elle ne pouvait pas empêcher le général Hoche de déboucher : elle était trop faible pour lui tenir tête. Le centre et la droite de l'armée passèrent en effet le Rhin à Neuwied, le 18 avril au matin. La position autrichienne fut abordée à la fois par ses deux ailes : à sa droite par le général Grenier, et à sa gauche, qui s'appuyait au Rhin, par le général Lefebvre. Les redoutes, quoique bien armées, furent bientôt enlevées; le centre essaya de résister, mais il ne tarda pas non plus à être enfoncé, et le tout s'enfuit dans la direction de Dierdorf, en nous abandonnant cinq mille prisonniers et un nombreux matériel. Le même jour, j'eus une affaire assez vive, en avant d'Uckerath, avec une forte arrière-garde ennemie composée principalement de cavalerie; elle fut également

culbutée. Nous nous attendions à trouver l'ennemi en position d'abord à Altenkirchen, puis à Neukirch; mais il précipita sa retraite sur Wetzlar. Je continuais à faire tête de colonne de gauche, et je cherchais, en forçant de marche, à déborder la droite de l'ennemi, par Dillenburg et Birken. Cependant la position de Wetzlar n'était pas plus tenable que les autres, et le général Werneck continua, en toute hâte, sa retraite sur le Mein, sans même s'arrêter dans la position de Friedberg. De mon côté, j'accélérais le plus possible mon mouvement par Giessen, et le 24 j'atteignais Hunger, touchant à la Nidda. Ce même jour, le général Lefebvre se présentait devant Francfort, où il prévenait le général Werneck; il avait été dirigé par le général Hoche, aussitôt apres l'affaire devant Neuwied, avec l'aile droite de l'armée, pour passer la Lahn à Limburg, faire rentrer dans Mayence les troupes appartenant à la garnison de cette place, et gagner Francfort par Königstein. Il entrait déjà dans la ville, malgré le général Werneck, qui s'était empressé d'accourir, lorsque les hostilités furent subitement arrêtées : un courrier venait d'apporter les préliminaires de paix signés à Léoben. Cette nouvelle tira l'armée du général Werneck d'un très-grand embarras. Notre aile gauche, qui était déjà sur la Nidda, et l'aile droite, qui s'emparait de Francfort, ne laissaient aux Au-

trichiens, pressés en même temps par le centre de l'armée qui entrait à Friedberg, qu'une ligne de retraite par Hanau; ils n'avaient pas un instant à perdre pour en profiter, et encore était-il difficile qu'ils y parvinssent, sans être fortement entamés. Un armistice fut conclu, et la Nidda fut prise pour ligne de démarcation des deux armées.

L'armée s'arrête sur la Nidda, à la nouvelle des préliminaires de paix.

A l'armée de Rhin-et-Moselle, la campagne fut encore plus courte, car elle ne consista qu'en une opération, le passage du Rhin à Diersheim, les 20 et 21 septembre. Ce passage devait être surpris pendant la nuit; mais différents accidents l'ayant retardé jusqu'au jour, il fallut le faire de vive force et avec des dispositions incomplètes, puisqu'elles avaient été faites dans une autre intention. Le premier jour, les Autrichiens n'avaient heureusement pas beaucoup de forces sur ce point; mais de notre côté, les troupes ne pouvaient passer que très-lentement sur des bateaux et sans la protection de l'artillerie. Aussi le terrain fut-il très-vivement disputé, et il fallut toute la valeur de nos soldats, à qui les chefs donnaient l'exemple, pour résister, pendant la durée de ce premier jour, aux attaques qui se succédaient sans interruption. Ce fut seulement dans la seconde journée qu'on parvint à établir un pont et que l'armée put déboucher, en repoussant l'ennemi. Le troisième jour, elle se préparait à poursuivre ce succès, quand sa mar-

L'armée de Rhin-et-Moselle passe le Rhin.

che fut aussi arrêtée par la nouvelle des préliminaires de paix. Comme elle n'avait pas encore fait de progrès sur la rive droite du Rhin, la ligne de démarcation fut très-peu étendue, et la plus grande partie de l'armée fut obligée de retourner dans les anciens cantonnements de la rive gauche, depuis longtemps épuisés.

La nouvelle des préliminaires arrête les hostilités.

Les négociations pour la paix définitive s'ouvrirent entre le général Bonaparte et les plénipotentiaires autrichiens. Elles durèrent six mois, et plus d'une fois on put croire qu'elles allaient être rompues. Alors encore on dut regretter que les deux armées françaises, qui venaient à peine de passer le Rhin, eussent été arrêtées sitôt; si elles eussent été sur l'Inn ou au moins sur le Danube, elles eussent pesé tout autrement dans la balance des négociations, tandis qu'il y avait beaucoup à craindre pour l'armée d'Italie, qui restait isolée et fort exposée, si la guerre eût recommencé. Les Autrichiens traînaient les négociations en longueur et mettaient ce temps à profit pour reconstituer leurs armées; ils faisaient pour cela les plus grands efforts, et ils trouvaient de grandes ressources dans le dévouement des populations, attachées depuis des siècles à la dynastie impériale. Ils espéraient aussi que la lutte engagée au sein du gouvernement français entre la majorité du Directoire et la majorité des conseils leur viendrait en aide :

Pichegru y jouait le premier rôle, et il était permis de se flatter que le parti dont il était le chef l'emporterait. La journée du 18 fructidor, dans laquelle la majorité du Directoire s'appuya sur l'armée et sur les deux généraux le plus en évidence, Bonaparte et Hoche, déjoua ces calculs. De son côté, le général Bonaparte prévoyait bien que le renouvellement de la guerre remettrait en question beaucoup d'avantages obtenus. On fut ainsi, de part et d'autre, plus disposé à conclure, et le traité de paix fut enfin signé à Campo-Formio, le 17 octobre 1797. La Belgique était cédée à la France; l'Autriche acquérait en compensation les États de Venise; une république cisalpine, composée du Milanais, du Mantouan, du Modenais et des trois légations de la Romagne, était reconnue. Ce traité ne comprenait pas encore l'empire germanique. Un congrès devait s'ouvrir incessamment à Rastadt, pour négocier la paix entre la république française et l'empire, et l'Autriche promettait ses bons offices, pour faire reconnaître la cession à la France de tous les pays situés sur la rive gauche du Rhin. En attendant, les garnisons autrichiennes devaient évacuer toutes les forteresses du Rhin et les remettre à des garnisons électorales. Cela fut d'abord exécuté pour Mayence; la garnison autrichienne quitta cette forteresse, le 28 décembre, et une garnison française y entra peu après.

Traité de Campo-Formio.

Congrès de Rastadt.

Nous passâmes toute l'année dans nos cantonnements sans faire aucun mouvement ; mais nous étions sur le qui-vive, observant de près les Autrichiens, et nous nous attendions souvent à la reprise des hostilités. Je restai à Lauterbach et à Laubach, sur la rive droite de la Nidda. Nous étions complétement étrangers à ce qui se passait à Paris, et nous ne nous occupions, en aucune façon, de politique. Cependant, l'esprit républicain était encore très-vif dans les rangs de l'armée ; aussi, quand la lutte fut engagée entre la majorité des conseils et celle du Directoire, celle-ci appela l'armée à son secours. On donna le mauvais exemple de faire faire des adresses par des corps de troupes. Le général Hoche fut à Paris, et l'on fit avancer deux divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse dans les environs de la capitale, sous le prétexte de les envoyer sur les côtes de l'Océan. Ce mouvement eut lieu à l'insu du directeur Carnot et du ministre de la guerre lui-même ; du moins ce dernier en fit la déclaration. Le général Bonaparte fut plus circonspect que le général Hoche : il se borna à envoyer à Paris le général Augereau, qui fit le coup de main du 18 fructidor. Quant au général Hoche, il s'aperçut probablement, au dernier moment, qu'il ne jouerait pas dans le coup d'État projeté le rôle qu'il croyait devoir lui revenir, et qu'il y serait associé à des hommes

avec lesquels il ne pouvait lui convenir d'être confondu. Il se hâta donc de rejoindre son armée; mais à peine était-il arrivé à son quartier général de Wetzlar, qu'une courte maladie, dont la nature parut assez extraordinaire, l'emporta, le 19 septembre (troisième jour complémentaire). Des bruits d'empoisonnement circulèrent alors; les soupçons se fondaient sur ce que le général Hoche était vraisemblablement dépositaire de secrets importants, et qu'il devait y avoir des personnes intéressées à ce qu'il cessât de leur porter ombrage par sa supériorité et l'ascendant qu'il exerçait sur son armée, voisine de la France. On ne peut pas admettre légèrement des soupçons d'une nature aussi grave, et il est plus que probable qu'ils n'avaient rien de fondé; cependant ils n'ont jamais été éclaircis. Quoi qu'il en soit, les plus sincères regrets l'accompagnèrent au tombeau, et, pour en perpétuer le souvenir, l'armée fit élever un monument dans la plaine entre Coblentz et Andernach, où son corps fut déposé.

Mort du général Hoche.

Le général Hoche possédait les qualités qui constituent le grand capitaine, et il les faisait ressortir par les dons extérieurs les plus séduisants. Son port noble et majestueux, sa physionomie ouverte et prévenante, attiraient la confiance à la première vue, comme sur les champs de bataille, toute son attitude commandait l'admiration. Un coup d'œil

Son caractère.

prompt et sûr, un caractère entreprenant qu'aucune difficulté n'était capable d'arrêter, des sentiments très-élevés, et en même temps, une grande bonté, une sollicitude constante pour le soldat: il n'en fallait pas tant pour que l'armée aimât en lui un chef qui avait toujours été heureux, et qui avait la gloire d'avoir pacifié la Vendée. On lui a reproché l'ambition. Il n'avait que trente ans, lorsque la mort l'enleva à la France; à cet âge, à la tête d'une armée, avec la réputation dont il jouissait et le sentiment qu'il avait de sa propre valeur, il était bien difficile de se préserver de l'ambition, surtout lorsqu'il voyait s'élever à ses côtés des réputations qu'il se croyait capable d'égaler. Aussi, je crois que si Hoche eût vécu, il eût prévenu le 18 brumaire, ou du moins qu'il eût pris le rôle de Pompée, lorsque le nouveau César vint s'emparer du pouvoir suprême.

La paix de Campo-Formio avait rendu le repos au continent, et la France n'avait plus devant elle que son éternelle ennemie, l'Angleterre. L'expédition aventureuse d'Égypte fut alors décidée, expédition qui jeta une grande gloire sur les armes françaises, mais qui coûta bien cher à la France; elle partit le 19 mai 1798. On avait fait, en même temps, des préparatifs sur les côtes de l'Océan, contre l'Angleterre elle-même. Ces préparatifs ont passé pour n'avoir été que de fausses démonstra-

tions, dans le but de donner le change aux Anglais et de détourner leur attention de la Méditerranée ; je crois cependant qu'il y a eu, au moins, un moment où le Directoire a pu avoir une intention plus sérieuse ; les noms des généraux auxquels les divisions furent confiées, tels que Joubert, Lefebvre, Championnet, Grenier, sembleraient indiquer qu'on avait d'abord pensé à quelque chose de plus qu'à une promenade de troupes. Quelques années plus tard, l'empereur Napoléon est revenu à cette même idée ; mais, quand l'expédition d'Égypte eût été définitivement arrêtée, comme on ne pouvait pas faire deux expéditions pareilles, à la fois, la réunion de troupes à laquelle on donna le titre pompeux d'armée d'Angleterre, ne trompa plus personne. J'y fus envoyé pour sa première organisation, au commencement de mars 1798, et je fis toujours partie de la division Championnet. Ma brigade était cantonnée dans les environs de Bruges et d'Ostende, lorsque, le 19 mai, une escadre anglaise vint faire une tentative très-sérieuse sur cette dernière ville, et plus sérieuse encore sur toute une province, qu'elle eût détruite de fond en comble, si elle avait réussi.

Armée d'Angleterre.

Deux mille cinq cents hommes d'infanterie et huit cents marins furent débarqués, pendant la nuit, et les bâtiments légers de l'escadre s'appro-

Entreprise des Anglais sur Ostende.

chèrent assez de la ville pour la couvrir d'une grêle de bombes et d'obus. Cette attaque était combinée avec les intelligences que les Anglais entretenaient dans la ville. A ce signal, leurs agents excitèrent un mouvement; des postes furent surpris, des batteries enclouées, et des tentatives faites pour ouvrir les portes à l'ennemi. Le bataillon qui y tenait garnison ne répondit à la sommation qui lui fut adressée, que par la plus vigoureuse résistance. Cependant, les cantonnements voisins prirent les armes, au premier coup de fusil; ils se formèrent dans l'obscurité, et attaquèrent à la baïonnette le corps anglais, qui s'était porté sur l'écluse de Slyckens pour la détruire. Cette écluse fait communiquer le canal de Bruges avec la mer, contre laquelle elle protége toute la West-Flandre. Si on fût parvenu à la détruire, la province entière eût été submergée, des villes eussent été englouties, les plus riches campagnes perdues, des milliers d'habitants eussent péri ou eussent été ruinés. C'est ce qui jette tant d'odieux sur une expédition qui n'était pas une opération de guerre, qui ne s'attaquait pas à un ennemi armé, mais qui n'avait d'autre but que la dévastation, la ruine de populations inoffensives et protégées par toutes les lois de la guerre, entre peuples civilisés, qui enfin voulait faire le mal pour le mal. Heureusement, l'écluse était si solidement con-

struite, qu'elle résista aux tentatives de destruction ; une fougasse pratiquée contre les maçonneries fit un assez grand dégât, mais facile à réparer cependant ; des pétards attachés aux portes manquèrent aussi leur effet. Nous ramassâmes sur les lieux de curieux mouvements d'horlogerie qui étaient destinés à mettre le feu, et qui avaient été abandonnés par les Anglais dans leur fuite, ou arrachés par l'explosion de la fougasse, avant d'avoir produit leur effet. Nos braves troupes eurent aussi le temps d'accourir et de sauver l'écluse. Elles ne comptaient que six cents hommes, mais elles se précipitèrent avec tant de furie sur un ennemi six fois plus nombreux qu'elles, que celui-ci fut obligé d'abandonner à la hâte son œuvre de destruction et de se réfugier sur les dunes voisines. Une moitié seulement parvint à regagner l'escadre ; mais dix-huit cents hommes, moins heureux, furent poursuivis dans leur position, et forcés de mettre bas les armes. C'étaient cependant des troupes d'élite ; il s'y trouvait le régiment du prince de Galles avec quatre compagnies des gardes. L'escadre, également maltraitée par le feu de la ville dirigé sur elle, fut en Angleterre rapporter la nouvelle de cette triste expédition, qui ne nous coûta qu'une vingtaine d'hommes ; parmi les blessés se trouvait le capitaine Heudelet, de la 46e demi-brigade,

qui se distingua particulièrement. Au nombre des prisonniers, nous trouvâmes deux généraux et cent huit officiers, entre autres le général John Moore, le même que je retrouvai commandant l'armée anglaise en Espagne aux mois de décembre 1808 et de janvier 1809. Singulier rapprochement! A notre première rencontre, il lui en coûta la liberté; à la seconde, douze ans plus tard, il lui en coûta la vie : car il périt devant la Corogne, de la mort des braves.

Les Anglais faisaient souvent de petits débarquements partiels qui n'avaient aucune importance militaire, mais qui inquiétaient la population des côtes. Le Directoire ordonna de ne faire aucun quartier à ceux qui seraient pris, et de les traiter comme des incendiaires[1]. C'était bien là, de part et d'autre, l'acharnement de deux peuples entre lesquels il y avait des siècles de guerre et de haine. Quelques mois auparavant, et lorsque j'étais encore en Allemagne, on avait ouvert dans toute la France et dans les armées mêmes, des listes de souscription, pour recueillir des fonds destinés à l'expédition d'Angleterre. Dans ma brigade, la souscription s'éleva à plus de six mille francs, somme énorme, si on la compare à la pauvreté dans laquelle nous nous trouvions.

1. Voir, à la fin du chapitre, N° 11.

L'armée d'Angleterre, comme on l'appelait, ne pouvait cependant pas continuer à jouer un rôle aussi inutile, si ce n'est même ridicule; elle fut dissoute, l'automne suivant. Je fus renvoyé à l'armée qui portait le nom d'armée de Mayence, et qui était formée des deux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle; le général Joubert la commandait alors en chef, mais au mois d'octobre, le commandement fut rendu au général Jourdan Je fus à Wolkum, en Westphalie, prendre le commandement provisoire de la 3e division; mais cette division fut dissoute peu après, et je fus chargé, dans le courant de décembre, de commander le blocus d'Ehrenbreitstein, place qui ne nous avait pas été remise, comme Mayence, par les troupes électorales, parce qu'au moment d'effectuer cette remise, des difficultés s'étaient élevées, au congrès de Rastadt, et s'étaient, depuis lors, compliquées de plus en plus. Ce blocus était tenu avec la sévérité la plus rigoureuse, pour qu'aucun approvisionnement et même aucune nouvelle n'eût accès dans la place. Enfin, le 27 janvier 1799, la garnison, commandée par le colonel Faber, et composée de quatre bataillons, des électorats ecclésiastiques de Trèves et de Cologne, ayant épuisé ses magasins, capitula; il était temps, car déjà la guerre s'annonçait de nouveau.

Blocus et prise d'Ehrenbreitstein.

La paix de Campo-Formio avait succédé à cinq années d'une guerre acharnée, et cependant cette paix ne pouvait être encore qu'une trêve, tant qu'il y avait en présence, d'une part : des gouvernements humiliés de leurs récentes défaites, et en conservant un vif ressentiment, qui les poussait même à des actes d'imprudence; de l'autre, un gouvernement à la fois profondément immoral et brouillon, qui dévorait, à l'intérieur, les ressources de la France, et qui, pour couvrir ses dilapidations et se maintenir au pouvoir, ne trouvait pas de meilleur moyen, que de lancer de nouveau son pays dans les chances de la guerre, et de jouer à l'aventure le prix, si laborieusement acquis, de tant de sacrifices. Quelques gouvernements étrangers, tels que les cours de Rome et de Naples, donnèrent à la France de justes sujets de plainte. Le Directoire les exagéra et en tira un parti qui ne ressemblait en rien aux réparations qu'on était en droit d'exiger. Cela ne lui parut pas encore suffisant : il fit, de propos délibéré, des actes d'agression, de la nature la moins justifiable, sur un peuple qui ne lui fournissait pas l'ombre d'un prétexte pour agir ainsi, et que le plus évident intérêt de la France, auquel se joignaient ici les souvenirs de la liberté, aurait dû faire respecter : sur le peuple suisse. Nous le verrons bientôt.

Conduite du Directoire.

Le premier exemple de provocation avait été

Coup d'État en Hollande.

donné en Hollande. Après l'entrée des troupes françaises à Amsterdam, au mois de janvier 1795, une république batave y avait été établie ; mais, suivant les traditions du pays, quelques restes de système fédératif avaient été conservés dans la constitution. Ils déplaisaient au Directoire, qui ne trouvait pas non plus la république batave assez docile. Le 22 janvier 1798, une répétition du 18 fructidor fut faite, à Amsterdam, avec le concours des troupes françaises ; une nouvelle constitution, en tous points semblable à la constitution française, fut promulguée, et les membres du gouvernement, ainsi que ceux de l'assemblée, qui ne participaient pas à ce mouvement, furent arrêtés.

Prise de Rome.

Le même système ne tarda pas à être transporté en Italie, à la faveur des premiers prétextes. Le 27 décembre 1797, la populace fanatique de Rome avait commis un odieux attentat. Elle s'était portée à l'ambassade de France, l'avait envahie et avait massacré le général Duphot ; l'ambassadeur lui-même, Joseph Bonaparte, aurait eu le même sort, s'il ne s'y était soustrait par la fuite. Le gouvernement papal n'avait rien fait pour réprimer d'aussi horribles excès, et il ne se prêta pas davantage à en donner satisfaction. Une armée française, sous les ordres du général Berthier, fut alors dirigée sur Rome, où elle entra sans coup férir ; mais là ne se borna

pas la réparation. Le 15 février 1798, un mouvement insurrectionnel fut suscité dans la basse classe ; une république romaine, calquée sur le modèle de la république française, fut proclamée, et le pape Pie VI, fait prisonnier, fut relégué en Toscane. Le gouvernement papal s'était déclaré trop tôt ; il avait compté sur l'assistance de la cour de Naples, mais celle-ci n'était pas encore prête ; elle attendait le départ de l'expédition française, qui était destinée à passer en Égypte, et qui pouvait menacer la Sicile ; elle voulait ensuite voir l'issue du combat que les escadres anglaises et françaises allaient se livrer dans la Méditerranée.

Le gouvernement napolitain déclare la guerre.

Cependant la cour de Naples, après la bataille d'Aboukir, où la marine française fut détruite, cessa de dissimuler, et elle reçut en triomphe, dans ses ports, l'amiral Nelson, avec les vaisseaux qu'il venait de nous prendre. Tous les Français qui étaient dans le royaume, et jusqu'aux habitants accusés d'avoir des relations avec eux, furent accablés des plus mauvais traitements, et livrés à toutes les insultes d'une populace imprudemment déchaînée par le gouvernement lui-même. Nelson exerçait toute influence sur le ministre Acton, sur la reine, et par elle, sur le roi ; le gouvernement napolitain, d'un autre côté, avait demandé à l'Autriche un général pour commander son armée. Le général Mack lui fut envoyé ; il avait alors une réputation

qu'il a très-peu justifiée; il était plein d'une présomptueuse confiance, qui lui faisait dédaigner de se renfermer dans la défensive; il se regardait comme destiné à être le sauveur de l'Italie, et il entraîna le roi à se mettre lui-même à la tête de son armée, pour marcher à la conquête de Rome. Le général Championnet commandait la petite armée française, qui ne comptait que dix-huit mille hommes. Il prit le sage parti de se replier devant un ennemi trop supérieur en nombre, d'évacuer Rome et de prendre une position d'attente, en concentrant son armée. Le roi de Naples fit son entrée triomphale à Rome, le 27 novembre 1798; mais son triomphe fut de courte durée. Les Napolitains, voulant attaquer l'armée française, firent toutes les fautes que le général Championnet avait prévues; quinze jours ne s'étaient pas écoulés, depuis leur entrée à Rome, qu'ils étaient complétement battus, qu'ils regagnaient précipitamment leurs frontières, après avoir essuyé les plus grandes pertes et dans le plus grand désordre, et que le roi quittait Rome clandestinement. Il ne se crut même pas en sûreté à Naples, et, le 21 décembre, il s'embarqua pour la Sicile, sur un bâtiment anglais, emportant avec lui tous les fonds du trésor, et tous les objets précieux qu'on put réunir.

Le général Championnet crut alors que, malgré

la faiblesse de son armée, il pouvait profiter du désordre qui régnait dans le royaume de Naples, pour en faire la conquête, et il s'avança sur deux colonnes principales et par les deux routes qui conduisent de Rome à Naples, celle de Terracine et celle des Abruzzes. Il arriva avec la première colonne devant Capoue, sur le Volturne, mais il s'y trouva dans un grand embarras; le général Mack avait encore rassemblé des troupes sous la protection de Capoue; le Volturne, grossi par les pluies, était difficile à passer; en outre, une insurrection générale éclata et entoura la petite armée française. Cette même insurrection avait retardé la marche de la seconde colonne, commandée par le général Duhesme. Cependant les deux colonnes finirent par opérer leur jonction devant Capoue; mais la situation de l'armée française n'en restait pas moins assez critique. Le général Championnet fit, dans cette circonstance, preuve d'une très-grande fermeté, et il fut heureusement servi par les Napolitains eux-mêmes. La grande ville de Naples était alors livrée à toute espèce de désordres; la populace s'agitait, et devenait très-menaçante; l'insubordination avait aussi gagné l'armée. La régence laissée par le roi se voyait impuissante à contenir l'explosion, et tous ceux qui avaient quelque chose à perdre à Naples, comprirent qu'ils n'avaient de salut que dans l'arrivée des Français.

Conquête de Naples par le général Championnet.

La régence et le général Mack firent, en conséquence, des propositions au général Championnet, et une capitulation fut conclue, le 11 janvier 1799. Mais lorsque la nouvelle s'en répandit dans la basse classe de Naples, un terrible mouvement populaire éclata; les lazzaronis se rendirent maîtres de la ville et du gouvernement, instituèrent deux d'entre eux comme chefs, à la place de ce dernier, et se livrèrent, sans contrainte, aux assassinats et au pillage. La ville fut sous leur terreur, pendant plusieurs jours; le général Mack lui-même, menacé dans sa propre armée, fut obligé de chercher un refuge dans l'armée française, où il fut bien accueilli. Le général Championnet n'hésita pas cependant à attaquer, avec ses vingt mille hommes, une ville de cinq cent mille âmes. La tâche fut difficile. Une première attaque fut repoussée avec perte; mais les partisans des Français étant parvenus dans la nuit à surprendre le château Saint-Elme, permirent à des troupes françaises d'y entrer, et de faire une puissante diversion pour l'attaque du lendemain. Néanmoins les lazzaronis continuèrent à résister avec la plus grande opiniâtreté; il fallut enlever ou faire sauter les maisons dans lesquelles ils s'étaient retranchés, et se battre dans toutes les rues, jusqu'à ce qu'on parvînt, par l'intermédiaire d'un de leurs chefs qu'on avait pris, à leur faire comprendre quel-

ques paroles de paix, avec la promesse de respecter la religion. Leur résistance cessa alors. Mais cette journée avait été très-sanglante : elle nous avait coûté deux mille hommes ; de son côté, la population de Naples avait éprouvé de grandes pertes. Dans toutes ses opérations, le général Championnet avait déployé autant d'habileté que d'audace. Devenu maître de Naples, le 23 janvier 1799, sa première mesure fut le désarmement des lazzaronis, et peu de jours après, il institua un nouveau gouvernement. Ce fut encore, suivant la politique du Directoire, la répétition de ce qui avait été fait à Rome ; ce gouvernement éphémère fut également calqué sur celui de la France, et prit le nom de république parthénopéenne. Le droit incontestable de la guerre nous avait conduits à Rome et à Naples, mais il ne justifiait, en aucune façon, celui de substituer, dans les pays conquis, de nouvelles formes de gouvernement aux anciennes ; car c'était toucher à tout l'ordre européen, qui ne dépendait pas seulement de notre volonté.

Occupation des places fortes du Piémont.

Vers la même époque, le roi de Sardaigne renonçait à ses droits sur le Piémont, et se réfugiait dans l'île de Sardaigne. Déjà le 28 juin de l'année précédente, il avait été forcé de recevoir garnison française dans la citadelle de Turin, ce qui ne l'avait pas préservé de voir les menées révolution-

naires excitées par l'influence française, envahir ses États. Pour en finir avec lui, on le somma de fournir un corps auxiliaire pour l'expédition de Rome; et comme il alléguait diverses excuses, le général Joubert y répondit en s'emparant, par surprise, des principales places du Piémont, et en entrant dans Turin. Une république y remplaça aussi la monarchie piémontaise.

Il ne fut pas enfin, jusqu'à la république cisalpine, création si récente de la France, qui ne fût traitée avec la même rigueur. Le Directoire lui imposait toutes ses volontés et ordonnait l'arrestation, dans Milan même, de ceux qui se hasardaient à faire quelques représentations. La nouvelle république, érigée en État indépendant par le traité de Campo-Formio, n'en était pas moins et ostensiblement traitée en province conquise.

Invasion de la Suisse.

Mais ce fut avec la Suisse que le Directoire se dispensa le plus de ménagements. De tout temps, la neutralité de la Suisse avait été reconnue par l'Europe, et elle avait été observée pendant la dernière guerre; c'était principalement la France qui en avait profité; la partie la plus vulnérable peut-être de ses frontières avait été couverte par cette neutralité. Cet avantage était infiniment plus important que celui d'avoir quelques débouchés de plus sur l'Allemagne et sur l'Italie; car ces mêmes débouchés se retournaient aussi, par la même

raison, contre la France, dans un cas donné, et la suite ne l'a que trop prouvé.

La Suisse n'avait fourni aucun sujet de plainte au gouvernement français; il est vrai qu'elle avait un attrait pour le Directoire : la ville de Berne passait pour posséder un trésor qui renfermait trente à quarante millions de francs, et il n'en fallait pas tant pour exciter la cupidité.

Les tentatives contre la Suisse furent préparées de longue main, et l'on fut en chercher les prétextes dans sa constitution même. Cette constitution, œuvre des siècles, offrait des bizarreries; c'était le système cantonal et fédératif; mais tous les cantons n'étaient pas égaux en droits : quelques-uns même étaient sujets des autres. Il y avait aussi des inégalités de droits entre citoyens de même canton; mais ces questions d'ordre intérieur n'étaient en rien de la compétence des gouvernements étrangers. Dans les derniers jours de 1797, des Vaudois, dont le canton était sujet de celui de Berne, s'adressèrent au Directoire, et probablement à son instigation, pour qu'il intervînt en faveur de l'égalité de droits qu'ils réclamaient. Le Directoire ne manqua pas à cet appel; déjà il venait de prononcer l'annexion à la France d'une partie de l'ancien évêché de Bâle. En réclamant pour les Vaudois, il tint au canton de

Berne le langage le plus hautain et le fit appuyer par une division de l'armée d'Italie, qui entra dans le canton, pour soutenir les insurrections qu'on y avait fomentées et qui ne tardèrent pas à se propager dans divers autres cantons. Peu après, le Directoire signifia toute sa volonté : il exigeait que l'ancien pacte fédéral de la Suisse fût changé et qu'une république pareille à la république française lui fût substituée. Les Bernois avaient épuisé tous les moyens de conciliation ; ils armèrent enfin un corps de vingt-cinq mille hommes qui prit une position purement défensive. Cependant deux nouvelles divisions étaient entrées en Suisse ; le général Brune, qui les commandait, attaqua, le 2 mars 1798, l'armée bernoise, et, quoiqu'elle se défendît avec valeur, elle ne put résister à la supériorité des armes françaises ; elle fut entièrement défaite, et les vainqueurs entrèrent dans Berne où se passèrent de regrettables scènes de violence. Le général d'Erbach, commandant de l'armée suisse, fut massacré par les paysans qui l'accusaient de trahison. Après cet événement, les autres villes de la Suisse ne pouvaient essayer aucune résistance : elles se soumirent ; mais elles furent frappées d'énormes contributions de guerre qui, avec le trésor de Berne, défrayèrent en partie l'expédition d'Égypte. Le Directoire disposait dès lors librement de la Suisse ; il lui envoya un

délégué chargé de lui donner une constitution, et celle-ci fut proclamée à Arau, le 12 avril. Elle déclarait une république helvétique, une et indivisible, comme la république française. Restait à faire accepter cette constitution par des populations qui n'avaient jamais rien connu de pareil et qui étaient attachées à leurs antiques traditions. La partie inférieure et riche de la Suisse, occupée par les troupes françaises, se soumit cependant et accepta la constitution ; mais il y avait dans les montages des petits cantons, berceau de la liberté suisse, et dans celles du haut Valais une race d'hommes simples, énergiques, dévoués à leur honneur national et à leur religion. Leur constitution cantonale était démocratique depuis des siècles, mais ils ne voulaient pas de l'espèce de démocratie qui leur était imposée par les étrangers : ils refusèrent la nouvelle constitution et s'armèrent sous la conduite de deux anciens officiers, Paraviccini et Aloys Reding ; la famille de celui-ci était la première du canton d'Uri, et y exerçait une influence patriarcale. Ils conçurent même le projet de se porter sur Arau, pour en chasser le nouveau gouvernement, et de commencer par Lucerne et par Zurich. Ils entrèrent à Lucerne et y commirent des excès, mais ils l'évacuèrent bientôt ; Zurich fut seulement menacée. A cette nouvelle, le général Schauemburg était accouru au

Insurrections en Suisse étouffées.

secours de Zurich ; deux combats sanglants furent livrés sur les deux rives du lac, à Rapperschwyl et à Richtenschwyl ; les insurgés se battaient avec désespoir, et beaucoup se firent tuer. Cependant ils furent forcés, et les petits cantons furent contraints de capituler ; la lutte était par trop inégale. Des colonnes mobiles parcoururent les petits cantons, pour assurer la soumission. Dans le même temps, une insurrection semblable avait éclaté dans le haut Valais, et elle eut le même sort ; malgré leur résistance animée par le fanatisme, les Valaisans furent forcés, et la ville de Sion prise d'assaut par le général Lorge.

A la même époque enfin, la république de Genève fut purement et simplement réunie à la France, sans effusion de sang.

Exactions en Suisse.

Toute la Suisse était soumise, à l'exception des Grisons protégés par des troupes autrichiennes ; elle fut mise au pillage. Sous les ordres de l'agent du Directoire, Rapinat, dont le nom prêta souvent à de tristes rapprochements, la Suisse vit fondre sur elle tout ce qu'on peut inventer en contributions de guerre, emprunts forcés, réquisitions ; en même temps on déclarait propriétés françaises les caisses des villes, les caisses de dépôt, les magasins publics, et, par surcroît encore, une nuée d'agents subalternes se livraient impunément à toute sorte d'exactions pour leur propre

compte. On cite à ce sujet une belle réponse faite par une députation suisse.

L'entrée des troupes françaises à Zurich avait été précédée d'une proclamation qui promettait que rien ne serait demandé pour l'entretien des troupes, dont la solde et les subsistances étaient, disait-elle, assurées par les envois de France. Une fois en ville, il fallut cependant faire des demandes de vivres; elles furent justifiées par l'excuse que les convois étaient malheureusement en retard; on fit la promesse de les rendre en nature, à l'arrivée des convois, ou de les rembourser avec les premiers fonds que le Directoire enverrait. L'agent du Directoire sanctionnait par sa présence cet engagement. Quelques jours après, un arrêté impose à la ville de Zurich une contribution extraordinaire de guerre payable dans un très-court délai; l'abus de la force était la seule raison à donner d'un pareil manque de foi. Une députation de notables se rend auprès du général commandant, pour lui faire des représentations. Le général était d'autant plus embarrassé de répondre qu'il n'était lui-même pas coupable; il n'avait agi que d'après des ordres. Il cherchait, comme la première fois, à trouver des excuses dans le retard des convois attendus de France, dans les besoins pressants de l'armée, lorsque l'orateur de la députation le tira d'embarras : « Général, lui dit-il,

nous ne sommes pas venus pour vous reprocher d'avoir oublié vos engagements que sans doute on vous a obligé à violer, ni pour nous plaindre que la contribution soit trop forte, mais pour vous dire, au contraire, que nous pouvons payer davantage et pour vous prier de nous le demander. » Puis, lui saisissant vivement la main : « Quand vous nous aurez pris, ajouta-t-il, des richesses qui ont énervé notre courage et dont nos ancêtres savaient se passer, nous reviendrons dignes d'eux, nous reviendrons Suisses. »

Cependant la Suisse ne bougea pas; elle était comprimée par l'armée d'occupation. Il n'y eut qu'un soulèvement dans le canton d'Untervalden, produit par un nouveau serment de fidélité à la constitution, que l'on exigea des habitants; ce canton se refusa unanimement à le prêter. Deux colonnes furent envoyées, au mois d'août, pour le réduire à l'obéissance, l'une par le lac de Lucerne, l'autre par le passage du Brunig; les paysans se défendirent avec le plus grand acharnement; mais ils étaient les plus faibles, et leur défense fut cause que la petite ville de Stanz prit feu et fut consumée; beaucoup de monde de tout âge et de tout sexe y perdit la vie. Cette exécution frappa de terreur ceux qui pouvaient être dans les mêmes dispositions.

L'Autriche avait assisté à tous ces événements,

dont quelques-uns, surtout ceux de la Suisse, la touchaient de près, sans y prendre part; elle continuait à temporiser, afin de reconstituer ses armées, de laisser partir l'expédition d'Égypte, qui nous enlevait trente-six mille hommes d'élite, avec nos meilleurs généraux, et de négocier avec la Russie, pour avoir son concours dans la guerre qui allait commencer. Le nouveau roi de Prusse, Frédéric Guillaume III, était déterminé à persévérer dans le système de neutralité que son prédécesseur avait fini par adopter, et il résista à toutes les sollicitations qui lui furent adressées pour l'en faire sortir. Mais l'empereur Paul I^er^, qui venait de monter sur le trône de Russie, ne voulut pas que son gouvernement restât plus longtemps en dehors des grands mouvements de l'Europe. Il avait recueilli les émigrés français après la paix de Campo-Formio; le corps germanique, dont les négociations continuaient, à Rastadt, avec le gouvernement français, réclamait son appui et sa garantie; enfin, après la prise de Malte par l'expédition qui se rendait en Égypte, le grand-maître Hompesch avait résigné sa dignité, et ce qui restait encore de l'ordre de Malte avait décerné la grande maîtrise à l'empereur. Par son caractère, ce prince n'avait pas besoin de tant de motifs pour se décider; il rassembla une armée sur les frontières de la Pologne, et sous les ordres du célèbre Souwa-

L'Autriche et la Russie se préparent à la guerre.

row, pour la joindre à l'armée autrichienne, quand il en serait temps.

Cependant, depuis le traité de Campo-Formio, les négociations n'avaient pas, en apparence du moins, discontinué entre l'Autriche et la France. Le congrès de Rastadt traitait les affaires du corps germanique; sa mission était de trouver des compensations ou des indemnités sur la rive droite du Rhin, pour les princes *possessionnés* sur la rive gauche, et dont le territoire allait être réuni à la France. Mais ce travail, hérissé de difficultés, n'avançait pas. A côté du congrès, des conférences particulières entre la France et l'Autriche avaient été ouvertes à Seltz en Alsace; elles avaient pour prétexte une insulte que le général Bernadotte, ambassadeur de France près la cour d'Autriche, avait reçue à Vienne, le 13 avril 1798.

L'ambassadeur français est insulté a Vienne.

La populace de cette ville avait arraché le drapeau tricolore que le général Bernadotte avait fait mettre sur la porte de son hôtel; elle avait même pénétré dans l'intérieur, et y avait commis des outrages. Le gouvernement autrichien n'avait cependant pas refusé des satisfactions; il avait cherché à retenir l'ambassadeur français, mais celui-ci n'avait pas voulu entrer en explications et avait quitté Vienne[1]. Le fait était grave, et la France

[1] On a découvert depuis que le Directoire, dans la vue de

avait droit à une réparation; c'est ce qui devait être examiné dans les conférences de Seltz. Mais ces conférences devaient, au fond, porter beaucoup plus sur les changements que le Directoire avait apportés à l'état de l'Europe depuis le traité de Campo-Formio, et sur ses empiétements en Italie et en Suisse. Il était difficile qu'on parvînt à s'entendre, et l'on n'y apportait probablement pas un désir plus sincère d'un côté que de l'autre. Le Directoire ne devait pas être disposé à se désister de sa politique, et la cour de Vienne prenait déjà ses dispositions pour le cas d'une rupture où toutes les chances paraissaient être en sa faveur; elle ne voulait que gagner encore quelque temps, pour être tout à fait prête, et pour conclure un traité de subsides avec l'Angleterre. Aussi les conférences de Seltz n'eurent-elles pas plus de résultat que le congrès de Rastadt. Enfin, comme l'armée russe continuait à se rapprocher

Rupture des conférences de Seltz.

se ménager un grief dont il pût un jour et dans un cas donné faire usage vis-à-vis de l'Autriche, avait donné au général Bernadotte des instructions très-secrètes, pour qu'il saisît une occasion de créer ce grief, et c'est en conformité de cet ordre que le général Bernadotte imagina de faire arborer le drapeau français sur la porte de son hôtel, ce qui est contraire aux usages. Il choisit même un jour de fête populaire pour cela. Des gens de la basse classe, dont les têtes étaient montées, crurent y voir une provocation et se portèrent alors à ces coupables excès.

de l'Autriche, le Directoire déclara à la cour de Vienne que, si cette armée venait à franchir les limites de l'empire, ce cas serait considéré par lui comme une rupture de la paix. L'armée russe ne devait pas s'arrêter sur cette déclaration, et le cabinet autrichien ne répondit pas à la note du Directoire; son parti était pris. Il avait demandé le secours des Russes, il subordonnait ses généraux à un général russe, sans prévoir qu'il ouvrait ainsi à la Russie le chemin qui l'amenait dans l'occident de l'Europe, et qu'une fois dans cette direction, cette puissance devait prendre dans les affaires européennes l'influence prépondérante et la première place. Depuis lors, en effet, cette supériorité des successeurs de l'empereur Paul Ier a été en s'agrandissant sans cesse, et force sera un jour de s'y soumettre, à moins d'une entente, à peu près impossible à réaliser, entre tous les gouvernements de l'occident.

Déclaration de guerre.

Le silence gardé par le cabinet de Vienne, sur l'ultimatum du Directoire, était la déclaration de la guerre. Ce dernier ne voulut pas se laisser prévenir par les mouvements des armées étrangères, et il résolut de prendre l'initiative des opérations. L'ordre fut donné de passer le Rhin, le 1er mars 1799.

Situation des armées.

Le théâtre de la guerre allait être fort différent de ce qu'il avait été dans les campagnes précé-

dentes. En Italie, nous nous étendions jusqu'à Naples; au nord des Alpes, nous occupions la Suisse. L'armée de Naples, forte de trente mille hommes, était perdue pour les opérations, car ce n'était pas à Naples, mais sur les rives du Pô qu'allaient se décider les destinées de l'Italie. Cette armée n'était plus sous les ordres du général Championnet; ce général avait essayé de s'opposer aux exactions et aux injustices du Directoire; il avait été destitué, arrêté; il aurait même été mis en jugement, si le Directoire n'avait fini par reculer devant l'indignation de l'armée. Il avait été remplacé par le général Macdonald. Le général Schérer avait également remplacé le général Joubert dans le commandement de l'armée d'Italie. Cette armée, affaiblie par des détachements qui gardaient la Toscane et les Légations, ne réunissait pas cinquante mille hommes sur la ligne du Mincio.

Dans les campagnes précédentes, la neutralité de la Suisse avait été interposée entre la guerre en Italie et la guerre sur le Rhin. Maintenant que nous occupions la Suisse, elle devenait le pivot obligé des opérations, pour relier, dans le système de l'offensive, les armées qui manœuvraient de chaque côté des Alpes, et pour boucher, dans le système de la défensive, la trouée par laquelle l'ennemi aurait, non-seulement pu les prendre toutes deux à re-

vers, mais prendre aussi à revers la ligne elle-même du Rhin. Cette importante position était occupée par l'armée dite d'Helvétie, sous les ordres du général Masséna ; forte de trente mille hommes, elle s'était avancée dans les petits cantons, et elle devait occuper le Rhinthal, depuis le lac de Constance jusqu'au-dessus du Coire, pour, de là, gagner les sources de l'Inn et de l'Adige.

L'armée principale, qui prenait le nom d'armée du Danube, était réunie sur le Rhin, de Strasbourg à Huningue, sous les ordres directs du général Jourdan. Elle devait se porter, par la Souabe, sur la rive droite du Danube, et se lier à l'armée d'Helvétie. Elle devait enfin être appuyée par une armée d'observation, aux ordres du général Bernadotte, chargé de garder le Palatinat et les débouchés du Necker et du Mein. Mais les forces de ces deux armées étaient tout à fait insuffisantes : la première ne s'élevait pas à quarante mille hommes, et la seconde n'en réunit pas plus de huit à dix mille. L'armée d'observation et celle d'Helvétie étaient sous le commandement supérieur du général Jourdan. Ainsi, les trois armées comprises sous ce commandement, n'atteignaient pas ensemble le chiffre de quatre-vingt mille hommes, et elles allaient avoir à lutter contre l'armée autrichienne, forte de cent soixante

mille hommes, sous l'archiduc Charles. Le gros de cette dernière armée était cantonné en Bavière, avec ses réserves dans le Tyrol ; le général Hotze, avec trente mille hommes, occupait le Voralberg et les frontières des Grisons. Enfin, en Italie, une armée autrichienne de quatre-vingt mille hommes, attendait, sur l'Adige, l'armée russe, forte de soixante mille hommes, qui s'avançait à grandes marches.

Telle était, sur tous les points, la disproportion de forces, entre les armées françaises et les armées ennemies, et la même disproportion existait, dans la composition du matériel des armées. Du côté des Autrichiens, la cavalerie et l'artillerie étaient en excellent état, tandis que du nôtre, il était loin d'en être de même, et sous ce rapport nous n'étions pas mieux qu'à la fin de la guerre précédente ; cette branche si essentielle du service avait été négligée comme toutes les autres, comme l'effectif même de l'armée. On avait attendu les derniers mois de 1798, pour décréter une levée de deux cent mille hommes. S'ils eussent alors rejoint les drapeaux, on eût d'abord été fort embarrassé pour les armer et les équiper, et l'on n'eût encore eu que des conscrits; mais il n'y en eut qu'une très-petite partie qui rejoignit, et les vides qui s'étaient faits dans les rangs de l'armée, pendant ces dix-huit mois de paix, furent très-loin

d'être comblés. On avait fait toute sorte de réductions dans l'armée, et on l'avait systématiquement laissée s'amoindrir, à cause du désordre des finances. Il fut encore heureux qu'une partie de l'armée vécût en pays étranger, où elle trouvait des ressources, car si elle eût été toute en France, elle eût achevé de se fondre. Le Directoire dévorait tout : la fortune publique était au pillage, l'intrigue, la corruption, les dilapidations, s'étendaient partout, et la défense du pays était sacrifiée. C'est à cette époque cependant, que le Directoire poursuivait sa politique ambitieuse et envahissante, qu'il remuait l'Italie et la Suisse, et qu'il provoquait de nouveau l'Europe à la guerre. Il faisait tout ce qu'il fallait pour amener la guerre, il paraissait même la faire entrer dans ses calculs et la vouloir, et en même temps il ne songeait à aucun des moyens nécessaires pour la faire. On a peine à comprendre un pareil aveuglement. Aussi allons-nous voir combien peu de temps il fallut, non-seulement pour faire perdre à la France les belles conquêtes qu'elle avait faites, mais pour que son indépendance fût de nouveau menacée, car elle courut alors au moins autant de dangers qu'au commencement de la guerre, et elle ne dut d'en être préservée qu'à un concours de circonstances heureuses, et on peut dire fortuites, qu'il n'était pas permis d'espérer.

NOTES ET PIÈCES

DU CHAPITRE X.

N° 11.

ARMÉE D'ANGLETERRE.

Le général de division Championnet au général de brigade Soult.

Au quartier général à Bruges, le 12 messidor an VI.

D'après le rapport que j'ai fait au gouvernement sur ce que les Anglais paraissent toujours sur nos côtes, et que très-souvent ils jettent à terre plusieurs hommes, dans l'intention d'incendier ou de détruire les chaumières des habitants, sur le rapport du ministre de la guerre, le Directoire a décidé que tous ceux qui seront pris en tentant de pareils débarquements seront regardés comme des chauffeurs ou des brigands à qui l'on ne fera point de quartier, et

dont on se défera sur le champ de bataille, en repoussant leur agression. Vous vous conformerez aux dispositions de la présente et vous m'en accuserez réception.

CHAMPIONNET.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME,

CHAPITRE PREMIER.

Mon début dans la carrière militaire. — Commencement de la guerre de la Révolution. — Campagne de 1792. Page 1

CHAPITRE II.

Campagne de 1793. — Revers éprouvés par les armées du Nord et du Rhin..... Page 15

CHAPITRE III.

Suite de la campagne de 1793. — Succès obtenus par l'armée du Nord à Hondschoote, à Menin et à Vattignies. — Opérations malheureuses des armées du Rhin et de la Moselle. — Perte des lignes de Wissembourg. — Siége de Landau..... Page 37

CHAPITRE IV.

Fin de la campagne de 1793. — Succès obtenus par les armées de la Moselle et du Rhin. — Déblocus de Landau. Page 75

CHAPITRE V.

Campagne de 1794. — Succès remportés par l'armée du Nord en Flandre. — Bataille de Tourcoing. — Opérations décousues et revers sur la Sambre..... Page 107

CHAPITRE VI.

Suite de la campagne de 1794. — Mouvement de l'armée de la Moselle. — Combats sur la Sambre. — Bataille de Fleurus. — Conquête de la Belgique. — Désunion des armées coalisées..... Page 141

CHAPITRE VII.

Fin de la campagne de 1794. — Réorganisation des armées. — Bataille de la Roer. — Les Autrichiens se retirent derrière le Rhin. — Conquête de la Hollande par l'armée du Nord. — Succès remporté, dans les Vosges, par les armées de la Moselle et du Rhin réunies. — Après leur séparation, l'armée du Rhin éprouve des revers. — La Prusse se retire de la coalition. — Traité de Bale. — Reddition de Luxembourg. — Investissement de Mayence..... Page 195

CHAPITRE VIII.

Campagne de 1795. — Premier passage du Rhin par l'armée de Sambre-et-Meuse. — Elle arrive sur le Mein. — Elle est forcée de repasser le Rhin. — Trahison de Pichegru. — Les lignes de Mayence sont forcées. — L'armée de Rhin-et-Moselle est battue. — L'armée de Sambre-et-Meuse s'avance pour la secourir. — Armistice. — Quartiers d'hiver. — Mon mariage à Solingen..... Page 241